

Contes et nouvelles oubliés de France



BeQ

Contes et nouvelles oubliés de France

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 295 : version 2.0

Cette anthologie fait place à des auteurs peu connus ou oubliés, ou alors à des textes oubliés d'auteurs plus connus, comme Feydeau et Malot.

Marguerite de Navarre
(1492-1549)

Contenance d'une jeune fille

contre l'opiniâtre poursuite amoureuse d'un des grands seigneurs de France, et l'heureux succès qu'en eut la demoiselle

En l'une des meilleures villes de Touraine, demeurait un seigneur de grande et bonne maison, lequel y avait été nourri dès sa grande jeunesse. Des perfections, grâce et beauté, et grandes vertus de ce jeune prince, ne vous en dirai autre chose, sinon qu'en son temps ne se trouva jamais son pareil. Étant en l'âge de quinze ans, il prenait plus grand plaisir à courir et à chasser, que non pas à regarder les belles dames. Un jour, étant en une église, regarda une jeune fille, laquelle autrefois avait été nourrie, en son enfance, au château où il demeurait ; et, après la mort de sa mère, son père se retira ; parquoi elle se retira en Poitou avec son frère. Cette fille, qui avait nom Françoise, avait une sœur bâtarde que son père aimait très fort et la maria à un sommelier d'échansonnerie de ce jeune prince, dont elle tint aussi grand état que de nul de la maison. Le père vint à mourir et laissa, pour le partage de Françoise, ce qu'il tenait auprès de cette bonne ville. Parquoi, après qu'il fut mort, elle se retira où était son bien ; et, à cause qu'elle était à marier, et jeune de seize ans, ne se voulut tenir seule en sa maison, mais se mit en pension chez sa sœur la sommelière. Le jeune prince, voyant cette fille assez belle pour une claire brune, et d'une grâce qui passait celle de son état (car elle semblait mieux gentille-femme et princesse que bourgeoise), il la regarda longuement ; lui, qui jamais encore n'avait aimé, sentit en son cœur un plaisir non

accoutumé, et, quand il fut retourné en sa chambre, s'enquit de celle qu'il avait vue en l'église, et reconnut qu'autrefois, en sa jeunesse, elle était allée jouer au château aux poupines avec sa sœur, à laquelle il la fit reconnaître ; sa sœur l'envoya quérir et lui fit fort bonne chère, la priant de la venir voir souvent. Ce qu'elle faisait, quand il y avait quelques noces ou assemblées, où le jeune prince la voyait tant volontiers, qu'il pensa à l'aimer bien fort, et pource qu'il la connaissait de bas et pauvre lieu, espéra recouvrer facilement ce qu'il en demandait ; mais, n'ayant moyen de parler à elle, lui envoya un gentilhomme de sa chambre, pour faire sa pratique ; auquel elle, qui était sage et craignant Dieu, dit qu'elle ne croyait pas que son maître, qui était si beau et honnête prince, s'amusât à regarder une chose si rude qu'elle, vu qu'au château où il demeurait il y en avait de si belles, qu'il n'en fallait point chercher d'autres par la ville, et qu'elle pensait qu'il le disait de lui-même, sans le commandement de son maître. Quand le jeune prince entendit cette réponse, amour qui plus fort s'attache où plus il trouve de résistance, lui fit plus chaudement qu'il n'avait fait, poursuivre son entreprise ; et lui écrivit une lettre, la priant vouloir entièrement croire ce que le gentilhomme lui dirait. Elle, qui savait très bien lire et écrire, lut sa lettre tout du long, à laquelle, quelque prière que lui en fit le gentilhomme, ne voulut jamais répondre, disant qu'il n'appartenait pas à personne de si basse condition d'écrire à un tel prince : mais qu'elle le suppliait de la penser si sotté qu'elle estimât qu'il eût telle opinion d'elle, que de lui porter tant d'amitié, et que, s'il pensait aussi, à cause de son pauvre état, la cuider avoir à son plaisir, il se trompait, car elle n'avait pas le cœur moins honnête que la plus grande princesse de la chrétienté, et n'estimait trésor au monde, auprès de l'honneur et la conscience ; le suppliant ne la vouloir empêcher de garder ce

trésor toute sa vie, car, pour mourir, ne changerait d'opinion. Le jeune prince ne trouva pas cette réponse à son gré ; toutefois l'en aima très fort, et ne faillit de faire mettre son siège où elle allait à la messe, et, durant le service, adressait toujours ses yeux à cette image ; mais, quand elle l'aperçut, changea de lieu et alla en une autre chapelle, non pour fuir de le voir (car elle n'eût pas été créature raisonnable, si elle n'eût pris plaisir à le regarder), mais elle craignait d'être vue de lui, ne s'estimant digne d'en être aimée par honneur ou par mariage, ne voulant aussi, d'autre part, que ce fût par folie et plaisir. Et quand elle vit quelque lieu de l'église où elle se pût mettre, que le prince se faisait dire la messe tout auprès, ne voulut plus aller en cette église, mais allait tous les jours à la plus éloignée qu'elle pouvait. Et, quand quelques noces se faisaient au château, elle ne s'y voulait plus trouver (combien que la sœur du prince l'envoyât quérir souvent), s'excusant sur quelque maladie. Or, le prince, voyant qu'il ne pouvait parler à elle, il s'aida de son sommelier et lui promit de grands biens s'il lui aidait en cette affaire. À quoi le sommelier s'offrit volontiers, tant pour plaire à son maître, que pour le fruit qu'il en espérait, et tous les jours contait au prince ce qu'elle disait et faisait ; mais que surtout, tant était grand le désir qu'il avait de parler à elle à son aise, lui fit chercher un moyen expédient : c'est qu'un jour il alla mener ses grands chevaux (dont il commençait bien à savoir le métier) en une grande place de la ville, devant la maison du sommelier, où Françoise demeurait, et, après avoir fait maintes courses et sauts qu'elle pouvait bien voir, il se laissa tomber de son cheval dedans une grande fange, si mollement qu'il ne se fit point de mal, combien qu'il se plaignît assez, et demanda s'il n'y avait point de logis où il pût aller changer ses habillements. Or, chacun présentait sa maison ; mais quelqu'un dit que celle du sommelier était la plus

prochaine et la plus honnête : aussi fut-elle choisie sur toutes. Il trouva la chambre bien accoutrée et se dépouilla en chemise, car tous ses habillements étaient souillés de la fange, et se mit dedans un lit. Et, quand il vit que chacun s'était retiré pour aller quérir ses habillements, excepté le gentilhomme, appela son hôte et son hôtesse, et leur demanda où était Françoise. Ils eurent bien de la peine à la trouver car sitôt qu'elle avait vu ce jeune prince entrer dans sa maison, s'en était allée cacher au plus secret lieu de la maison ; toutefois sa sœur la trouva, qui la pria de ne craindre point de venir parler à un si honnête et vertueux prince. « Comment, ma sœur, dit Françoise, vous, que je tiens comme ma mère, me voudriez-vous conseiller d'aller parler à un jeune seigneur, duquel vous savez que je ne puis ignorer la volonté ? » Mais la sœur lui fit tant de remontrances et promesses de ne la laisser toute seule, qu'elle alla avec elle, portant un visage si pâle et défait, qu'elle était plus pour engendrer pitié que concupiscence. Et quand le jeune prince la vit près de son lit, la prit par la main, qu'elle avait froide et tremblante, et lui dit : « Françoise, m'estimez-vous si mauvais homme, si étrange et si cruel, que je mange les femmes en les regardant ? Pourquoi avez-vous pris une si grande crainte de celui qui ne cherche que votre honneur et avantage ? Vous savez qu'en tous lieux qu'il m'a été possible, j'ai cherché de vous voir et parler à vous, ce que je n'ai su, et, pour me faire plus de dépit, avez fui les lieux où j'avais accoutumé vous voir à la messe, afin que du tout je n'eusse non plus de contentement de la vue que j'avais de la parole ; mais tout cela ne vous a de rien servi ; car je n'ai cessé que je ne sois ici venu par les moyens que vous avez pu voir, et me suis mis au hasard de me rompre le cou, me laissant tomber volontairement pour avoir le contentement de parler à vous à mon aise. Parquoi je vous prie, Françoise, puisque j'ai acquis ce

loisir ici, avec un si grand labeur, qu'il ne me soit point inutile, et que je puisse, par ma grande amour, gagner la vôtre. » Et quand il eut longtemps attendu sa réponse et vit qu'elle avait les larmes aux yeux et le regard contre terre, la tirant à lui, le plus près qu'il lui fut possible, la cuida embrasser et baiser ; mais elle lui dit : « Non, monsieur, non ! ce que vous cherchez ne se peut faire ; car, combien que je sois un ver de terre auprès de vous, j'ai mon honneur si cher, que j'aimerais mieux mourir que d'avoir diminué, pour quelque plaisir que ce soit en ce monde ; et la crainte que j'ai, que ceux qui vous ont vu venir céans se doutent de cette vérité, me donne la peur et le tremblement que j'ai ; et puisqu'il vous plaît me faire cet honneur de parler à moi, vous me pardonnerez aussi si je vous répons selon que mon honneur me le commande. Je ne suis point si sotte, monseigneur, ni si aveuglée, que je ne voie et connaisse bien la beauté et la grâce que Dieu a mises en vous, et que je croie la plus heureuse du monde celle qui possédera le corps et l'amour d'un tel prince. Mais de quoi me sert cela, vu que ce n'est pour moi ni pour femme de ma sorte, et que seulement le désir serait à moi parfaite folie ? Quelle raison puis-je estimer qui vous fasse adresser à moi, sinon que les dames de votre maison (lesquelles vous aimez, si la beauté et la grâce sont aimées de vous) sont si vertueuses, que vous n'osez leur demander, n'espérer avoir d'elles ce que la petitesse de mon état vous fait espérer avoir de moi ? Et suis sûre que, quand de telles personnes que moi auriez ce que demandez, ce serait un moyen pour entretenir votre maîtresse deux heures davantage, en lui contant vos victoires, au dommage des plus faibles ; mais il vous plaira, monsieur, penser que je ne suis de cette condition : j'ai été nourrie en une maison où j'ai appris que c'est d'aimer ; mon père et ma mère ont été de vos bons serviteurs. Parquoi il vous plaira, puisque Dieu ne m'a faite princesse, pour

vous épouser, ni d'état pour être tenue à maîtresse et amie, ne me vouloir mettre du rang des pauvres malheureuses, vu que je vous estime et désire être l'un des plus heureux princes de la chrétienté. Et si, pour votre passetemps, vous voulez les femmes de mon état, vous en trouverez en cette ville de plus belles que moi, sans comparaison, qui ne vous donneront la peine de les prier tant. Arrêtez-vous donc à celles à qui vous ferez plaisir, en achetant leur honneur, et ne travaillez plus celle qui vous aime plus que soi-même ; car, s'il fallait aujourd'hui que votre vie ou la mienne fût demandée de Dieu, je me tiendrais bien heureuse d'offrir la mienne pour sauver la vôtre. Ce n'est faute d'amour qui me fait fuir votre personne, mais c'est plutôt pour en avoir trop en votre conscience et en la mienne ; car j'ai mon honneur plus cher que ma vie. Je demeurerai, s'il vous plaît, monsieur, en votre bonne grâce et prierai toute ma vie Dieu pour votre prospérité et santé. Il est bien vrai que cet honneur que vous me faites, me fera, entre les gens de ma sorte, mieux estimer ; car qui est l'homme de mon état (après vous avoir vu) que je daignasse regarder ? Par ainsi, demeurera mon cœur en liberté, sinon que de l'obligation où je veux à jamais être, de prier Dieu pour vous ; car autre service ne vous puis-je jamais faire. » Le jeune prince, voyant cette honnête réponse, combien qu'elle ne fût selon son désir, ne la pouvait moins estimer qu'elle était. Il fit ce qu'il était possible pour lui faire croire qu'il n'aimerait jamais femme qu'elle ; mais elle était si sage, qu'une chose si déraisonnable ne pouvait entrer en son entendement. Et durant ces propos, combien que souvent l'on dît que ses habillements étaient venus du château, avait tant de plaisir et d'aise, qu'il fit dire qu'il dormait, jusques à ce que l'heure de souper fût venue, où il n'osait faillir à sa mère, qui était une des plus sages dames du monde.

Ainsi s'en alla le jeune prince de la maison de son sommelier, estimant, plus que jamais, l'honnêteté de cette fille. Il en parlait souvent au gentilhomme qui couchait en sa chambre, lequel, pensant qu'argent ferait plus qu'amour, lui conseilla de faire offrir à cette fille quelque honnête somme pour se condescendre à son vouloir. Or, le jeune prince, duquel la mère était la trésorière, n'avait que ce peu d'argent pour tous ses menus plaisirs, qu'il prit avec tout ce qu'il put emprunter. Et se trouva la somme de cinq cents écus, qu'il envoya à cette fille par le gentilhomme, la priant vouloir changer d'opinion ; mais, quand elle vit le présent, dit au gentilhomme : « Je vous prie, dites à Monsieur que j'ai le cœur si bon et honnête que, s'il fallait obéir à ce qu'il me commande, la beauté et les grâces qui sont en lui m'auraient déjà vaincues ; mais là où elles n'ont eu puissance contre mon honneur, tout l'argent du monde n'y en saurait avoir, lequel vous lui reporterez ; car j'aime mieux l'honnête pauvreté que tous les biens qu'on saurait désirer. » Or le gentilhomme, voyant cette rudesse, pensa qu'il la fallait avoir par cruauté, et vint à la menacer de l'autorité et puissance de son maître. Mais elle, en riant, lui dit : « Faites peur de lui à celles qui ne le connaissent point ; car je sais bien qu'il est si sage et si vertueux, que tels propos ne viennent de lui, et suis sûre qu'il vous désavouera quand vous les lui conterez. Mais, quand il serait ainsi que vous le dites, il n'y a tourment ni mort qui me sût faire changer d'opinion ; car, comme je vous ai dit, puisque amour n'a tourné mon cœur, tous les maux ni les biens que l'on saurait donner à personne, ne me pourraient détourner d'un pas des propos où je suis. » Ce gentilhomme, qui avait promis à son maître de la lui gagner, lui porta cette réponse avec un merveilleux dépit, et le persuada à la poursuivre par tous les moyens possibles, lui disant que ce n'était pas son honneur de n'avoir pas su gagner une telle

femme. Alors le jeune prince, qui ne voulait point user d'autres moyens que ceux que l'honnêteté commande, craignant aussi que, s'il en était quelque bruit, et que sa mère le sût, elle aurait l'occasion de s'en courroucer bien fort, n'osa rien entreprendre, jusqu'à ce que son gentilhomme lui bailla un moyen si aisé, qu'il pensait déjà la tenir, et, pour l'exécuter, parlerait au sommelier. Lequel, délibéré de servir son maître en quelque façon que ce fût, pria un jour sa femme et sa belle-sœur d'aller visiter leurs vendanges en une maison qu'il avait près de la forêt ; ce qu'elles lui promirent. Quand le jour fut venu, le fit savoir au jeune prince, lequel se délibéra d'y aller tout seul avec le gentilhomme, et fit tenir sa mule secrètement pour partir quand il en serait heure. Mais Dieu voulut que, ce jour-là, sa mère accoûtroit un cabinet, le plus beau du monde, et, pour lui aider, avait avec elle tous ses enfants ; et là s'amusa ce jeune prince jusqu'à ce que l'heure promise fut passée. Si ne tint-il parole à son sommelier, lequel avait mené sa sœur en sa maison en croupe derrière lui, et fit faire la malade à sa femme ; en sorte, qu'ainsi qu'il était à cheval, lui vint dire qu'elle n'y saurait aller ; et, quand il vit que l'heure tardait que le prince devait venir, dit à sa belle-sœur : « Je crois que nous en pouvons bien retourner en la ville. » – « Qui vous en garde ? » répondit Française. « J'attendais Monsieur, dit le sommelier, qui m'avait promis de venir ici. » Quand sa sœur entendit cette méchanceté, lui dit : « Ne l'attendez plus, mon frère, car je sais bien que pour aujourd'hui ne viendra point. » Le frère la crut et la ramena. Et, quand fut en sa maison, montra sa colère extrême, disant à son beau-frère qu'il était le valet du diable, et qu'il faisait plus qu'on ne lui commandait ; car elle était assurée que c'était de son invention et du gentilhomme, et non du jeune prince, duquel il aimait mieux gagner de l'argent en le confortant en ses folies, que

de faire office d'un bon serviteur ; mais, puisqu'elle le connaissait tel, elle ne demeurerait plus en sa maison. Et, sur ce, envoya quérir son frère pour l'emmener en son pays, et se délogea incontinent d'avec sa sœur. Le sommelier, ayant failli à son entreprise, s'en alla au château pour savoir à quoi il tenait que le jeune prince n'était venu, et ne fut guère là qu'il ne le trouva sur sa mule, tout seul avec un gentilhomme en qui il se fiait, et lui demanda : « Est-elle encore là ? » Il lui conta tout ainsi qu'il en avait fait. Le jeune prince fut bien marri d'avoir failli à sa délibération, qu'il estimait être le moyen dernier et extrême qu'il pouvait prendre. Et puis, voyant qu'il n'y avait plus de remède, la chercha tant, qu'il la trouva en une compagnie d'où elle ne pouvait fuir, et se courrouça fort à elle des rigueurs qu'elle lui tenait, et de ce qu'elle voulait laisser la compagnie de son frère. Laquelle lui dit qu'elle n'en avait jamais trouvé une plus dangereuse pour elle, et qu'il était bien tenu à son sommelier, vu qu'il ne le servait du corps et des biens seulement, mais aussi de l'âme et de la conscience. Quand le prince connut qu'il n'y avait autre remède, délibéra de ne l'en presser plus, et l'eut toute sa vie en bonne estime. Un serviteur du dit prince, voyant l'honnêteté de cette fille, la voulut épouser ; à quoi ne se voulut jamais accorder sans le commandement et congé du jeune prince, auquel elle avait mis toute son affection. Ce qu'elle lui fit entendre, et par son bon vouloir fut fait le mariage, où elle a vécu toute sa vie en bonne réputation. Et lui fit le jeune prince beaucoup de bien.

Madame de La Fayette
(1634-1693)

La princesse de Montpensier

Pendant que la guerre civile déchirait la France sous le règne de Charles IX, l'amour ne laissait pas de trouver sa place parmi tant de désordres et d'en causer beaucoup dans son empire. La fille unique du marquis de Mézières, héritière très considérable, et par ses grands biens, et par l'illustre maison d'Anjou dont elle était descendue, était promise au duc du Maine, cadet du duc de Guise, que l'on a depuis appelé le Balafre. L'extrême jeunesse de cette grande héritière retardait son mariage ; et cependant le duc de Guise qui la voyait souvent, et qui voyait en elle les commencements d'une grande beauté, en devint amoureux et en fut aimé. Ils cachèrent leur amour avec beaucoup de soin. Le duc de Guise, qui n'avait pas encore autant d'ambition qu'il en a eu depuis, souhaitait ardemment de l'épouser, mais la crainte du cardinal de Lorraine, qui lui tenait lieu de père, l'empêchait de se déclarer. Les choses étaient en cet état, lorsque la maison de Bourbon, qui ne pouvait voir qu'avec envie l'élévation de celle de Guise, s'apercevant de l'avantage qu'elle recevrait de ce mariage, se résolut de le lui ôter et d'en profiter elle-même en faisant épouser cette héritière au jeune prince de Montpensier. On travailla à l'exécution de ce dessein avec tant de succès, que les parents de Mlle de Mézières, contre les promesses qu'ils avaient faites au cardinal de Lorraine, se résolurent de la donner en mariage à ce jeune prince. Toute la maison de Guise fut extrêmement surprise de ce procédé, mais le duc en fut accablé de douleur, et l'intérêt de son amour lui fit recevoir, ce manquement de parole comme un

affront insupportable. Son ressentiment éclata bientôt, malgré les réprimandes du cardinal de Lorraine et du duc d'Aumale, ses oncles, qui ne voulaient pas s'opiniâtrer à une chose qu'ils voyaient ne pouvoir empêcher, et il s'emporta avec tant de violence, en présence même du jeune prince de Montpensier, qu'il en naquit entre eux une haine qui ne finit qu'avec leur vie. Mlle de Mézières, tourmentée par ses parents d'épouser ce prince, voyant d'ailleurs qu'elle ne pouvait épouser le duc de Guise, et connaissant par sa vertu qu'il était dangereux d'avoir pour beau-frère un homme qu'elle eût souhaité pour mari, se résolut enfin de suivre le sentiment de ses proches et conjura M. de Guise de ne plus apporter d'obstacle à son mariage. Elle épousa donc le prince de Montpensier qui, peu de temps après, l'emmena à Champigny, séjour ordinaire des princes de sa maison, pour l'ôter de Paris où apparemment tout l'effort de la guerre allait tomber. Cette grande ville était menacée d'un siège par l'armée des huguenots, dont le prince de Condé était le chef, et qui venait de déclarer la guerre au roi pour la seconde fois. Le prince de Montpensier, dans sa plus tendre jeunesse, avait fait une amitié très particulière avec le comte de Chabanes, qui était un homme d'un âge beaucoup plus avancé que lui et d'un mérite extraordinaire. Ce comte avait été si sensible à l'estime et à la confiance de ce jeune prince, que, contre les engagements qu'il avait avec le prince de Condé, qui lui faisait espérer des emplois considérables dans le parti des huguenots, il se déclara pour les catholiques, ne pouvant se résoudre à être opposé en quelque chose à un homme qui lui était si cher. Ce changement de parti n'ayant point d'autre fondement, l'on douta qu'il fût véritable, et, la reine mère, Catherine de Médicis, en eut de si grands soupçons que, la guerre étant déclarée par les huguenots, elle eut dessein de le faire arrêter, mais le prince de

Montpensier l'en empêcha et emmena Chabanes à Champigny en s'y en allant avec sa femme. Le comte, ayant l'esprit fort doux et fort agréable, gagna bientôt l'estime de la princesse de Montpensier, et en peu de temps, elle n'eut pas moins de confiance et d'amitié pour lui qu'en avait le prince son mari. Chabanes, de son côté, regardait avec admiration tant de beauté, d'esprit et de vertu qui paraissaient en cette jeune princesse, et, se servant de l'amitié qu'elle lui témoignait, pour lui inspirer des sentiments d'une vertu extraordinaire et digne de la grandeur de sa naissance, il la rendit en peu de temps une des personnes du monde la plus achevée. Le prince étant revenu à la cour, où la continuation de la guerre l'appelait, le comte demeura seul avec la princesse et continua d'avoir pour elle un respect et une amitié proportionnés à sa qualité et à son mérite. La confiance s'augmenta de part et d'autre ; et à tel point du côté de la princesse de Montpensier, qu'elle lui apprit l'inclination qu'elle avait eue pour M. de Guise, mais elle lui apprit aussi en même temps qu'elle était presque éteinte et qu'il ne lui en restait que ce qui était nécessaire pour défendre l'entrée de son cœur à une autre inclination, et que, la vertu se joignant à ce reste d'impression, elle n'était capable que d'avoir du mépris pour ceux qui oseraient avoir de l'amour pour elle. Le comte qui connaissait la sincérité de cette belle princesse et qui lui voyait d'ailleurs des dispositions si opposées à la faiblesse de la galanterie, ne douta point de la vérité de ses paroles, et néanmoins il ne put se défendre de tant de charmes qu'il voyait tous les jours de si près. Il devint passionnément amoureux de cette princesse, et, quelque honte qu'il trouvât à se laisser surmonter, il fallut céder et l'aimer de la plus violente et de la plus sincère passion qui fût jamais. S'il ne fut pas maître de son cœur, il le fut de ses actions. Le changement de son âme n'en apporta point

dans sa conduite et personne ne soupçonna son amour. Il prit un soin exact, pendant une année entière, de le cacher à la princesse, et il crut qu'il aurait toujours le même désir de le lui cacher. L'amour fit en lui ce qu'il fait en tous les autres, il lui donna l'envie de parler et, après tous les combats qui ont accoutumé de se faire en pareilles occasions, il osa lui dire qu'il l'aimait, s'étant bien préparé à essayer les orages dont la fierté de cette princesse le menaçait. Mais il trouva en elle une tranquillité et une froideur pires mille fois que toutes les rigueurs à quoi il s'était attendu. Elle ne prit pas la peine de se mettre en colère contre lui. Elle lui représenta en peu de mots la différence de leurs qualités et de leur âge, la connaissance particulière qu'il avait de sa vertu et de l'inclination quelle avait eue pour le duc de Guise, et surtout ce qu'il devait à l'amitié et à la confiance du prince son mari. Le comte pensa mourir à ses pieds de honte et de douleur. Elle tâcha de le consoler en l'assurant qu'elle ne se souviendrait jamais de ce qu'il venait de lui dire, qu'elle ne se persuaderait jamais une chose qui lui était si désavantageuse et qu'elle ne le regarderait jamais que comme son meilleur ami. Ces assurances consolèrent le comte, comme on se le peut imaginer. Il sentit le mépris des paroles de la princesse dans toute leur étendue, et, le lendemain, la revoyant avec visage aussi ouvert que de coutume, son affliction en redoubla de la moitié. Le procédé de la princesse ne la diminua pas. Elle vécut avec lui avec la même bonté qu'elle avait accoutumé. Elle lui reparla, quand l'occasion en fit naître le discours, de l'inclination quelle avait eue pour le duc de Guise, et, la renommée commençant alors à publier les grandes qualités qui paraissaient en ce prince, elle lui avoua qu'elle en sentait de la joie et qu'elle était bien aise de voir qu'il méritait les sentiments qu'elle avait eus pour lui. Toutes ces marques de confiance, qui avaient été si chères au

comte, lui devinrent insupportables. Il n'osait pourtant le témoigner à la princesse, quoiqu'il osât bien la faire souvenir quelquefois de ce qu'il avait eu la hardiesse de lui dire.

Après deux années d'absence, la paix étant faite, le prince de Montpensier revint trouver la princesse sa femme, tout couvert de la gloire qu'il avait acquise au siège de Paris et à la bataille de Saint-Denis. Il fut surpris de voir la beauté de cette princesse dans une si grande perfection, et, par le sentiment d'une jalousie qui lui était naturelle, il en eut quelque chagrin, prévoyant bien qu'il ne serait pas seul à la trouver belle. Il eut beaucoup de joie de revoir le comte de Chabanes, pour qui son amitié n'était point diminuée. Il lui demanda confidemment des nouvelles de l'esprit et de l'humeur de sa femme, qui lui était quasi une personne inconnue, par le peu de temps qu'il avait demeuré avec elle. Le comte, avec une sincérité aussi exacte que s'il n'eût point été amoureux, dit au prince tout ce qu'il connaissait en cette princesse capable de la lui faire aimer, et il avertit aussi Mme de Montpensier de toutes les choses qu'elle devait faire pour achever de gagner le cœur et l'estime de son mari.

Enfin, la passion du comte le portait si naturellement à ne songer qu'à ce qui pouvait augmenter le bonheur et la gloire de cette princesse, qu'il oubliait sans peine l'intérêt qu'ont les amants à empêcher que les personnes qu'ils aiment ne soient dans une parfaite intelligence avec leurs maris. La paix ne fit que paraître. La guerre recommença aussitôt, par le dessein qu'eut le roi de faire arrêter à Noyers le prince de Condé et l'amiral de Châtillon, et, ce dessein ayant été découvert, l'on commença de nouveau les préparatifs de la guerre, et le prince de Montpensier fut contraint de quitter sa femme pour se rendre où son devoir l'appelait. Chabanes le suivit à la cour, s'étant entièrement justifié auprès de

la reine. Ce ne fut pas sans une douleur extrême qu'il quitta la princesse qui, de son côté, demeura fort triste des périls où la guerre allait exposer son mari. Les chefs des huguenots s'étaient retirés à La Rochelle. Le Poitou et la Saintonge étant dans leur parti, la guerre s'y alluma fortement et le roi y rassembla toutes ses troupes. Le duc d'Anjou, son frère, qui fut depuis Henri III, y acquit beaucoup de gloire par plusieurs belles actions, et entre autres par la bataille de Jarnac, où le prince de Condé fut tué. Ce fut dans cette guerre que le duc de Guise commença à avoir des emplois considérables et à faire connaître qu'il passait de beaucoup les grandes espérances qu'on avait conçues de lui. Le prince de Montpensier, qui le haïssait, et comme son ennemi particulier, et comme celui de sa maison, ne voyait qu'avec peine la gloire de ce duc, aussi bien que l'amitié que lui témoignait le duc d'Anjou. Après que les deux armées se furent fatiguées par beaucoup de petits combats, d'un commun consentement on licencia les troupes pour quelque temps. Le duc d'Anjou demeura à Loches, pour donner ordre à toutes les places qui eussent pu être attaquées. Le duc de Guise y demeura avec lui et le prince de Montpensier, accompagné du comte de Chabanes, s'en retourna à Champigny, qui n'était pas fort éloigné de là. Le duc d'Anjou allait souvent visiter les places qu'il faisait fortifier. Un jour qu'il revenait à Loches par un chemin peu connu de ceux de sa suite, le duc de Guise, qui se vantait de le savoir, se mit à la tête de la troupe pour servir de guide, mais, après avoir marché quelque temps, il s'égara et se trouva sur le bord d'une petite rivière qu'il ne reconnut pas lui-même. Le duc d'Anjou lui fit la guerre de les avoir si mal conduits et, étant arrêtés en ce lieu, aussi disposés à la joie qu'ont accoutumé de l'être de jeunes princes, ils aperçurent un petit bateau qui était arrêté au milieu de la rivière, et, comme elle n'était pas

large, ils distinguèrent aisément dans ce bateau trois ou quatre femmes, et une entre autres qui leur sembla fort belle, qui était habillée magnifiquement, et qui regardait avec attention deux hommes qui pêchaient auprès d'elle, Cette aventure donna une nouvelle joie à ces jeunes princes et à tous ceux de leur suite. Elle leur parut une chose de roman. Les uns disaient au duc de Guise qu'il les avait égarés exprès pour leur faire voir cette belle personne, les autres, qu'il fallait, après ce qu'avait fait le hasard, qu'il en devînt amoureux, et le duc d'Anjou soutenait que c'était lui qui devait être son amant. Enfin, voulant pousser l'aventure à bout, ils firent avancer dans la rivière de leurs gens à cheval, le plus avant qu'à se put ; pour crier à cette dame que c'était monsieur d'Anjou qui eût bien voulu passer de l'autre côté de l'eau et qui priait qu'on le vînt prendre. Cette dame, qui était la princesse de Montpensier, entendant dire que le duc d'Anjou était là et ne doutant point, à la quantité des gens qu'elle voyait au bord de l'eau, que ce ne fût lui, fit avancer son bateau pour aller du côté où il était. Sa bonne mine le lui fit bientôt distinguer des autres, mais elle distingua encore plutôt le duc de Guise. Sa vue lui apporta un trouble qui la fit un peu rougir et qui la fit paraître aux yeux de ces princes dans une beauté qu'ils crurent surnaturelle. Le duc de Guise la reconnut d'abord, malgré le changement avantageux qui s'était fait en elle depuis les trois années qu'il ne l'avait vue. Il dit au duc d'Anjou qui elle était, qui fut honteux d'abord de la liberté qu'il avait prise, mais voyant Mme de Montpensier si belle, et cette aventure lui plaisant si fort, il se résolut de l'achever, et après mille excuses et mille compliments, il inventa une affaire considérable, qu'il disait avoir au-delà de la rivière et accepta l'offre qu'elle lui fit de le passer dans son bateau. Il y entra seul avec le duc de Guise, donnant ordre à tous ceux qui les suivaient

d'aller passer la rivière à un autre endroit et de les venir joindre à Champigny, que Mme de Montpensier leur dit qui n'était qu'à deux lieues de là. Sitôt qu'ils furent dans le bateau, le duc d'Anjou lui demanda à quoi ils devaient une si agréable rencontre et ce qu'elle faisait au milieu de la rivière. Elle lui répondit qu'étant partie de Champigny avec le prince son mari, dans le dessein de le suivre à la chasse, s'étant trouvée trop lasse, elle était venue sur le bord de la rivière où la curiosité de voir prendre un saumon, qui avait donné dans un filet, l'avait fait entrer dans ce bateau. M. de Guise ne se mêlait point dans la conversation, mais, sentant réveiller vivement dans son cœur tout ce que cette princesse y avait autrefois fait naître ; il pensait en lui-même qu'il sortirait difficilement de cette aventure sans rentrer dans ses liens. Ils arrivèrent bientôt au bord, où ils trouvèrent les chevaux et les écuyers de Mme de Montpensier, qui l'attendaient. Le duc d'Anjou et le duc de Guise lui aidèrent à monter à cheval, où elle se remit avec une grâce admirable. Pendant tout le chemin, elle les entretenait agréablement de diverses choses. Ils ne furent pas moins surpris des charmes de son esprit qu'ils l'avaient été de sa beauté, et ils ne purent s'empêcher de lui faire connaître qu'ils en étaient extraordinairement surpris. Elle répondit à leurs louanges avec toute la modestie imaginable, mais un peu plus froidement à celles du duc de Guise, voulant garder une fierté qui l'empêchait de fonder aucune espérance sur l'inclination qu'elle avait eue pour lui. En arrivant dans la première cour de Champigny, ils trouvèrent le prince de Montpensier, qui ne faisait que de revenir de la chasse.

Son étonnement fut grand de voir marcher deux hommes à côté de sa femme, mais il fut extrême quand, s'approchant de plus près, il reconnut que c'était le duc d'Anjou et le duc de Guise. La haine qu'il avait pour le dernier, se joignant à sa jalousie naturelle, lui fit

trouver quelque chose de si désagréable à voir ces princes avec sa femme, sans savoir comment ils s’y étaient trouvés, ni ce qu’ils venaient faire en sa maison, qu’il ne put cacher le chagrin qu’il en avait. Il en rejeta adroitement la cause sur la crainte de ne pouvoir recevoir un si grand prince selon sa qualité, et comme il l’eût bien souhaité. Le comte de Chabanes avait encore plus de chagrin de voir M. de Guise auprès de Mme de Montpensier, que M. de Montpensier n’en avait lui-même. Ce que le hasard avait fait pour rassembler ces deux personnes lui semblait de si mauvais augure, qu’il pronostiquait aisément que ce commencement de roman ne serait pas sans suite. Mme de Montpensier fit, le soir, les honneurs de chez elle avec le même agrément qu’elle faisait toutes choses. Enfin elle ne plut que trop à ses hôtes. Le duc d’Anjou, qui était fort galant et fort bien fait, ne put voir une fortune si digne de lui sans la souhaiter ardemment : Il fut touché du même mal que M. de Guise et, feignant toujours des affaires extraordinaires, il demeura deux jours à Champigny, sans être obligé d’y demeurer que par les charmes de Mme de Montpensier, le prince son mari ne faisant point de violence pour l’y retenir. Le duc de Guise ne partit pas sans faire entendre à Mme de Montpensier qu’il était pour elle ce qu’il avait été autrefois, et, comme sa passion n’avait été sue de personne, il lui dit plusieurs fois devant tout le monde, sans être entendu que d’elle, que son cœur n’était point changé. Et lui et le duc d’Anjou partirent de Champigny avec beaucoup de regret. Ils marchèrent longtemps tous deux dans un profond silence.

Mais enfin le duc d’Anjou, s’imaginant tout d’un coup que ce qui faisait sa rêverie, pouvait bien causer celle du duc de Guise, lui demanda brusquement s’il pensait aux beautés de la princesse de Montpensier. Cette demande si brusque, jointe à ce qu’avait déjà remarqué le duc de Guise des sentiments du duc d’Anjou, lui fit

voir qu'il serait infailliblement son rival et qu'il était très important de ne pas découvrir son amour à ce prince. Pour lui en ôter tout soupçon, il lui répondit en riant qu'il paraissait lui-même si occupé de la rêverie dont il l'accusait, qu'il n'avait pas jugé à propos de l'interrompre ; que les beautés de la princesse de Montpensier n'étaient pas nouvelles pour lui ; qu'il s'était accoutumé à en supporter l'éclat du temps qu'elle était destinée à être sa belle-sœur, mais qu'il voyait bien que tout le monde n'en était pas si peu ébloui. Le duc d'Anjou lui avoua qu'il n'avait encore rien vu qui lui parût comparable à cette jeune princesse et qu'il sentait bien que sa vue lui pourrait être dangereuse, s'il y était souvent exposé. Il voulut faire convenir le duc de Guise qu'il sentait la même chose, mais ce duc, qui commençait à se faire une affaire sérieuse de son amour, n'en voulut rien avouer. Ces princes s'en retournèrent à Loches, faisant souvent leur agréable conversation de l'aventure qui leur avait découvert la princesse de Montpensier.

Ce ne fut pas un sujet de si grand divertissement dans Champigny. Le prince de Montpensier était mal content de tout ce qui était arrivé, sans qu'il en pût dire le sujet. Il trouvait mauvais que sa femme se fût trouvée dans ce bateau. Il lui semblait qu'elle avait reçu trop agréablement ces princes, et, ce qui lui déplaisait le plus, était d'avoir remarqué que le duc de Guise l'avait regardée attentivement. Il en connut dès ce moment une jalousie furieuse, qui le fit ressouvenir de l'emportement qu'il avait témoigné lors de son mariage, et il eut quelque pensée que, dès ce temps-là même, il en était amoureux. Le chagrin que tous ces soupçons lui causèrent donnèrent de mauvaises heures à la princesse de Montpensier. Le comte de Chabanes, selon sa coutume, prit soin d'empêcher qu'ils ne se brouillassent tout à fait, afin de persuader par là à la

princesse combien la passion qu'il avait pour elle était sincère et désintéressée. Il ne put s'empêcher de lui demander l'effet qu'avait produit en elle la vue du duc de Guise. Elle lui apprit quelle en avait été troublée par la honte du souvenir de l'inclination qu'elle lui avait autrefois témoignée ; qu'elle l'avait trouvé beaucoup mieux fait qu'il n'était en ce temps-là, et que même il lui avait paru qu'il voulait lui persuader qu'il l'aimait encore, mais elle l'assura, en même temps, que rien ne pouvait ébranler la résolution qu'elle avait prise de ne s'engager jamais. Le comte de Chabanes eut bien de la joie d'apprendre cette résolution, mais rien ne le pouvait rassurer sur le duc de Guise. Il témoigna à la princesse qu'il appréhendait extrêmement que les premières impressions ne revinssent bientôt, et il lui fit comprendre la mortelle douleur qu'il aurait, pour leur intérêt commun, s'il la voyait un jour changer de sentiments. La princesse de Montpensier, continuant toujours son procédé avec lui, ne répondait presque pas à ce qu'il lui disait de sa passion et ne considérait toujours en lui que la qualité du meilleur ami du monde, sans lui vouloir faire l'honneur de prendre garde à celle d'amant.

Les armées étant remises sur pied, tous les princes y retournèrent, et le prince de Montpensier trouva bon que sa femme s'en vînt à Paris, pour n'être plus si proche des lieux où se faisait la guerre. Les huguenots assiégèrent la ville de Poitiers. Le duc de Guise s'y jeta pour la défendre et il y fit des actions qui suffiraient seules pour rendre glorieuse une autre vie que la sienne. Ensuite la bataille de Moncontour se donna. Le duc d'Anjou, après avoir pris Saint-Jean-d'Angély, tomba malade, et quitta en même temps l'armée, soit par la violence de son mal, soit par l'envie qu'il avait de revenir goûter le repos et les douceurs de Paris, où la présence

de la princesse de Montpensier n'était pas la moindre raison qui l'attirât. L'armée demeura sous le commandement du prince de Montpensier, et, peu de temps après, la paix étant faite, toute la cour se trouva à Paris. La beauté de la princesse effaça toutes celles qu'on avait admirées jusques alors. Elle attira les yeux de tout le monde par les charmes de son esprit et de sa personne. Le duc d'Anjou ne changea pas à Paris les sentiments qu'il avait conçus pour elle à Champigny. Il prit un soin extrême de le lui faire connaître par toutes sortes de soins ; prenant garde toutefois à ne lui en pas rendre des témoignages trop éclatants, de peur de donner de la jalousie au prince son mari.

Le duc de Guise acheva d'en devenir violemment amoureux, et voulant, par plusieurs raisons, tenir sa passion cachée, il se résolut de la lui déclarer d'abord, afin de s'épargner tous ces commencements qui font toujours naître le bruit et l'éclat. Étant un jour chez la reine à une heure où, il y avait très peu de monde ; la reine s'étant retirée pour parler d'affaires avec le cardinal de Lorraine, la princesse de Montpensier y arriva. Il se résolut de prendre ce moment pour lui parler, et, s'approchant d'elle :

– Je vais vous surprendre, madame, lui dit-il, et vous déplaire en vous apprenant que j'ai toujours conservé cette passion qui vous a été connue autrefois, mais qui s'est si fort augmentée en vous revoyant, que ni votre sévérité, ni la haine de M. le prince de Montpensier, ni la concurrence du premier prince du royaume, ne sauraient lui ôter un moment de sa violence. Il aurait été plus respectueux de vous la faire connaître par mes actions que par mes paroles, mais, madame, mes actions l'auraient apprise à d'autres aussi bien qu'à vous et je souhaite que vous sachiez seule que je suis assez hardi pour vous adorer.

La princesse fut d'abord si surprise et si troublée de ce discours, qu'elle ne songea pas à l'interrompre, mais ensuite, étant revenue à elle et commençant à lui répondre, le prince de Montpensier entra. Le trouble et l'agitation étaient peints sur le visage de la princesse, la vue de son mari acheva de l'embarrasser, de sorte quelle lui en laissa plus entendre que le duc de Guise ne lui en venait de dire. La reine sortit de son cabinet et le duc se retira pour guérir la jalousie de ce prince. La princesse de Montpensier trouva le soir dans l'esprit de son mari tout le chagrin imaginable. Il s'emporta contre elle avec des violences épouvantables, et lui défendit de parler jamais au duc de Guise. Elle se retira bien triste dans son appartement et bien occupée des aventures qui lui étaient arrivées ce jour-là. Le jour suivant, elle revit le duc de Guise chez la reine, mais il ne l'aborda pas et se contenta de sortir un peu après elle pour lui faire voir qu'il n'y avait que faire quand elle n'y était pas. Il ne se passait point de jour qu'elle ne reçût mille marques cachées de la passion de ce duc, sans qu'il essayât de lui en parler que lorsqu'il ne pouvait être vu de personne : Comme elle était bien persuadée de cette passion, elle commença, nonobstant toutes les résolutions quelle avait faites à Champigny, à sentir dans le fond de son cœur quelque chose de ce qui y avait été autrefois.

Le duc d'Anjou, de son côté, qui n'oubliait rien pour lui témoigner son amour en tous les lieux où il la pouvait voir et qui la suivait continuellement chez la reine, sa mère, et la princesse, sa sœur, en était traité avec une rigueur étrange et capable de guérir toute autre passion que la sienne. On découvrit, en ce temps-là, que cette princesse, qui fut depuis la reine de Navarre, eut quelque attachement pour le duc de Guise ; et ce qui le fit découvrir davantage, fut le refroidissement qui parut du duc d'Anjou pour le

duc de Guise. La princesse de Montpensier apprit cette nouvelle, qui ne lui fut pas indifférente et qui lui fit sentir qu'elle prenait plus d'intérêt au duc de Guise qu'elle ne pensait. M. de Montpensier, son beau-père, épousant alors Mlle de Guise, sœur de ce duc, elle était contrainte de le voir souvent dans les lieux où les cérémonies des noces les appelaient l'un et l'autre. La princesse de Montpensier, ne pouvant plus souffrir qu'un homme que toute la France croyait amoureux de Madame, osât lui dire qu'il l'était d'elle, et se sentant offensée et quasi affligée de s'être trompée elle-même, un jour que le duc de Guise la rencontra chez sa sœur, un peu éloignée des autres et qu'il lui voulut parler de sa passion, elle l'interrompit brusquement et lui dit d'un ton de voix qui marquait sa colère :

– Je ne comprends pas qu'il faille, sur le fondement d'une faiblesse dont on a été capable à treize ans, avoir l'audace de faire l'amoureux d'une personne comme moi, et surtout quand on l'est d'une autre à la vue de toute la cour.

Le duc de Guise, qui avait beaucoup d'esprit et qui était fort amoureux, n'eut besoin de consulter personne pour entendre tout ce que signifiait les paroles de la princesse. Il lui répondit avec beaucoup de respect :

– J'avoue, madame, que j'ai eu tort de ne pas mépriser l'honneur d'être beau-frère de mon roi plutôt que de vous laisser soupçonner un moment que je pouvais désirer un autre cœur que le vôtre, mais, si vous voulez me faire la grâce de m'écouter, je suis assuré de me justifier auprès de vous.

La princesse de Montpensier ne répondit point, mais elle ne s'éloigna pas, et le duc de Guise, voyant quelle lui donnait l'audience qu'il souhaitait, lui apprit que ; sans s'être attiré les

bonnes grâces de Madame par aucun soin, elle l'en avait honoré ; que, n'ayant nulle passion pour elle, il avait très mal répondu à l'honneur qu'elle lui faisait, jusques à ce qu'elle lui eût donné quelque espérance de l'épouser ; qu'à la vérité la grandeur où ce mariage pouvait l'élever, l'avait obligé de lui rendre plus de devoirs et que c'était ce qui avait donné lieu au soupçon qu'en avaient eu le roi et le duc d'Anjou ; que l'opposition de l'un ni de l'autre ne le dissuadait pas de son dessein, mais que, si ce dessein lui déplaisait, il l'abandonnait, dès l'heure même, pour n'y penser de sa vie. Le sacrifice que le duc de Guise faisait à la princesse, lui fit oublier toute la rigueur et toute la colère avec laquelle elle avait commencé de lui parler. Elle changea de discours et se mit à l'entretenir de la faiblesse qu'avait eue Madame de l'aimer la première, et de l'avantage considérable qu'il recevrait en l'épousant. Enfin, sans rien dire d'obligeant au duc de Guise, elle lui fit revoir mille choses agréables qu'il avait trouvées autrefois en Mlle de Mézières. Quoiqu'ils ne se fussent point parlé depuis longtemps, ils se trouvèrent accoutumés l'un à l'autre, et leurs cœurs se remirent aisément dans un chemin qui ne leur était pas inconnu. Ils finirent cette agréable conversation, qui laissa une sensible joie dans l'esprit du duc de Guise. La princesse n'en eut pas une petite de connaître qu'il l'aimait véritablement. Mais quand elle fut dans son cabinet, quelles réflexions ne fit-elle point sur la honte de s'être laissé fléchir si aisément aux excuses du duc de Guise, sur l'embarras où elle s'allait plonger en s'engageant dans une chose qu'elle avait regardée avec tant d'horreur et sur les effroyables malheurs où la jalousie de son mari la pouvait jeter ! Ces pensées lui firent faire de nouvelles résolutions, mais qui se dissipèrent dès le lendemain par la vue du duc de Guise. Il ne manquait point de lui rendre un compte exact de ce qui se passait

entre Madame et lui. La nouvelle alliance de leurs maisons lui donnait occasion de lui parler souvent. Mais il, n'avait pas peu de peine à la guérir de la jalousie que lui donnait la beauté de Madame ; contre laquelle il n'y avait point de serment qui la pût rassurer. Cette jalousie servait à la princesse de Montpensier à défendre le reste de son cœur contre les soins du duc de Guise, qui en avait déjà gagné la plus grande partie. Le mariage du roi avec la fille de l'empereur Maximilien remplit la cour de fêtes et de réjouissances. Le roi fit un ballet où dansaient Madame et toutes les princesses. La princesse de Montpensier pouvait seule lui disputer le prix de la beauté. Le duc d'Anjou dansait, une entrée de Maures, et le duc de Guise, avec quatre autres, était de son entrée. Leurs habits étaient tous pareils, comme le sont d'ordinaire les habits de ceux qui dansent une même entrée. La première fois que le ballet se dansa, le duc de Guise, devant que de danser, n'ayant pas encore son masque, dit quelques mots en passant à la princesse de Montpensier. Elle s'aperçut bien que le prince son mari y avait pris garde, ce qui la mit en inquiétude. Quelque temps après, voyant le duc d'Anjou avec son masque et son habit de Maure qui venait pour lui parler, troublée de son inquiétude, elle crut que c'était encore le duc de Guise et, s'approchant de lui :

– N'ayez, des yeux ce soir que pour Madame, lui dit-elle, je n'en serai point jalouse, je vous l'ordonne, on m'observe, ne m'approchez plus.

Elle se retira sitôt qu'elle eut achevé ces paroles. Le duc d'Anjou en demeura accablé comme d'un coup de tonnerre. Il vit dans ce moment qu'il avait un rival aimé. Il comprit, par le nom de Madame, que ce rival était le duc de Guise, et il ne put douter que la princesse sa sœur ne fût le sacrifice qui avait tendu la princesse de Montpensier favorable aux vœux de son rival. La jalousie, le

dépit et la rage, se joignant à la haine qu'il avait déjà pour lui, firent dans son âme tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, et il eût donné sur l'heure quelque marque sanglante de son désespoir, si la dissimulation qui lui était naturelle ne fût venue à son secours et ne l'eût obligé, par des raisons puissantes, en l'état qu'étaient les choses, à ne rien entreprendre contre le duc de Guise. Il ne put toutefois se refuser le plaisir de lui apprendre qu'il savait le secret de son amour ; et, l'abordant en sortant de la salle où l'on avait dansé :

– C'est trop, lui dit-il, d'oser lever les yeux jusques à ma sœur et de m'ôter ma maîtresse. La considération du roi m'empêche d'éclater, mais souvenez-vous que la perte de votre vie sera peut-être la moindre chose dont je punirai quelque jour votre témérité.

La fierté du duc de Guise n'était pas accoutumée à de telles menaces. Il ne put néanmoins y répondre, parce que le roi, qui sortait en ce moment, les appela tous deux, mais elles gravèrent dans son cœur un désir de vengeance qu'il travailla toute sa vie à satisfaire. Dès le même soir, le duc d'Anjou lui rendit toutes sortes de mauvais offices auprès du roi. Il lui persuada que jamais Madame ne consentirait d'être mariée avec le roi de Navarre avec qui on proposait de la marier, tant que l'on souffrirait que le duc de Guise l'approchât, et qu'il était honteux de souffrir qu'un de ses sujets, pour satisfaire à sa vanité, apportât de l'obstacle à une chose qui devait donner la paix à la France. Le roi avait déjà assez d'aigreur contre le duc de Guise. Ce discours l'augmenta si fort que, le voyant le lendemain comme il se présentait pour entrer au bal chez la reine, paré d'un nombre infini de pierreries, mais plus paré encore de sa bonne mine, il se mit à l'entrée de la porte et lui demanda brusquement où il allait. Le duc, sans s'étonner, lui dit qu'il venait pour lui rendre ses très humbles services ; à quoi le roi

répliqua qu'il n'avait pas besoin de ceux qu'il lui rendait, et se tourna sans le regarder. Le duc de Guise ne laissa pas d'entrer dans la salle, outré dans le cœur, et contre le roi, et contre le duc d'Anjou. Mais sa douleur augmenta sa fierté naturelle et, par une manière de dépit, il s'approcha beaucoup plus de Madame qu'il n'avait accoutumé ; joint que ce que lui avait dit le duc d'Anjou de la princesse de Montpensier l'empêchait de jeter les yeux sur elle. Le duc d'Anjou les observait soigneusement l'un et l'autre. Les yeux de cette princesse laissaient voir malgré elle quelque chagrin lorsque le duc de Guise parlait à Madame. Le duc d'Anjou, qui avait compris par ce quelle lui avait dit en le prenant pour M. de Guise, qu'elle avait de la jalousie, espéra de les brouiller et, se mettant auprès d'elle :

– C'est pour votre intérêt, madame, plutôt que pour le mien, lui dit-il, que je m'en vais vous apprendre que le duc de Guise ne mérite pas que vous l'ayez choisi à mon préjudice. Ne m'interrompez point, je vous prie, pour me dire le contraire d'une vérité que je ne sais que trop. Il vous trompe, madame, et vous sacrifie à ma sœur, comme il vous l'a sacrifiée. C'est un homme qui n'est capable que d'ambition mais, puisqu'il a eu le bonheur de vous plaire, c'est assez. Je ne m'opposerai point à une fortune que je méritais, sans doute, mieux que lui. Je me rendrais indigne si je m'opiniâtrais davantage à la conquête d'un cœur qu'un autre possède. C'est trop de n'avoir pu attirer que votre indifférence. Je ne veux pas y faire succéder la haine en vous importunant plus longtemps de la plus fidèle passion qui fut jamais.

Le duc d'Anjou, qui était effectivement touché d'amour et de douleur, put à peine achever ces paroles, et, quoiqu'il eût commencé son discours dans un esprit de dépit et de vengeance, il s'attendrit, en considérant la beauté de la princesse et la perte qu'il

faisait en perdant l'espérance d'en être aimé, de sorte que, sans attendre sa réponse, il sortit du bal, feignant de se trouver mal, et s'en alla chez lui rêver à son malheur.

La princesse de Montpensier demeura affligée et troublée, comme on se le peut imaginer. Voir sa réputation et le secret de sa vie entre les mains d'un prince qu'elle avait maltraité et apprendre par lui, sans pouvoir en douter, qu'elle était trompée par son amant, étaient des choses peu capables de lui laisser la liberté d'esprit que demandait un lieu destiné à la joie. Il fallut pourtant demeurer en ce lieu et aller souper ensuite chez la duchesse de Montpensier, sa belle-mère, qui l'emmena avec elle. Le duc de Guise, qui mourait d'impatience de lui conter ce que lui avait dit le duc d'Anjou le jour précédent, la suivit chez sa sœur. Mais quel fut son étonnement lorsque, voulant entretenir cette belle princesse, il trouva qu'elle ne lui parlait que pour lui faire des reproches épouvantables ! Et le dépit lui faisait faire ces reproches si confusément, qu'il n'y pouvait rien comprendre, sinon qu'elle l'accusait d'infidélité et de trahison. Accablé de désespoir de trouver une si grande augmentation de douleur où il avait espéré de se consoler de tous ses ennuis et aimant cette princesse avec une passion qui ne pouvait plus le laisser vivre dans l'incertitude d'en être aimé, il se détermina tout d'un coup :

– Vous serez satisfaite, madame, lui dit-il. Je m'en vais faire pour vous ce que toute la puissance royale n'aurait pu obtenir de moi. Il me coûtera ma fortune, mais c'est peu de chose pour vous satisfaire.

Sans demeurer davantage chez la duchesse sa sœur, il s'en alla trouver, à l'heure même, les cardinaux, ses oncles et, sur le prétexte du mauvais traitement qu'il avait reçu du roi, il leur fit voir une si

grande nécessité pour sa fortune à faire paraître qu'il n'avait aucune pensée d'épouser Madame, qu'il les obligea à conclure son mariage avec la princesse de Portien, duquel on avait déjà parlé. La nouvelle de ce mariage fut aussitôt sue par tout Paris. Tout le monde fut surpris, et la princesse de Montpensier en fut touchée de joie et de douleur. Elle fut bien aise de voir par là le pouvoir qu'elle avait sur le duc de Guise et elle fut fâchée en même temps de lui avoir fait abandonner une chose aussi avantageuse que le mariage de Madame. Le duc de Guise, qui voulait au moins que l'amour le récompensât de ce qu'il perdait du côté de la fortune, pressa la princesse de lui donner une audience particulière pour s'éclaircir des reproches injustes qu'elle lui avait faits. Il obtint qu'elle se trouverait chez la duchesse de Montpensier, sa sœur, à une heure que cette duchesse n'y serait pas et qu'il pourrait l'entretenir en particulier. Le duc de Guise eut la joie de se pouvoir jeter à ses pieds, de lui parler en liberté de sa passion et de lui dire ce qu'il avait souffert de ses soupçons. La princesse ne pouvait s'ôter de l'esprit ce que lui avait dit le duc d'Anjou, quoique le procédé du duc de Guise la dût absolument rassurer. Elle lui apprit le juste sujet qu'elle avait de croire qu'il l'avait trahie, puisque le duc d'Anjou savait ce qu'il ne pouvait avoir appris que de lui. Le duc de Guise ne savait par où se défendre et était aussi embarrassé que la princesse de Montpensier à deviner ce qui avait pu découvrir leur intelligence. Enfin, dans la suite de leur conversation, comme elle lui remontrait qu'il avait eu tort de précipiter son mariage avec la princesse de Portien et d'abandonner celui de Madame, qui lui était si avantageux, elle lui dit qu'il pouvait bien juger qu'elle n'en eût eu aucune jalousie, puisque, le jour du ballet, elle-même l'avait conjuré de n'avoir des yeux que pour Madame. Le duc de Guise lui dit qu'elle avait eu

l'intention de lui faire ce commandement, mais qu'assurément elle ne le lui avait pas fait. La princesse lui soutint le contraire. Enfin, à force de disputer et d'approfondir, ils trouvèrent qu'il fallait qu'elle se fût trompée dans la ressemblance des habits et qu'elle-même eût appris au duc d'Anjou ce qu'elle accusait le duc de Guise de lui avoir appris. Le duc de Guise, qui était presque justifié dans son esprit par son mariage, le fut entièrement par cette conversation. Cette belle princesse ne put refuser son cœur à un homme qui l'avait possédé autrefois et qui venait de tout abandonner pour elle. Elle consentit donc à recevoir ses vœux et lui permit de croire qu'elle n'était pas insensible à sa passion. L'arrivée de la duchesse de Montpensier, sa belle-mère, finit cette conversation et empêcha le duc de Guise de lui faire voir les transports de sa joie.

Quelque temps après, la cour s'en allant à Blois, où la princesse de Montpensier la suivit, le mariage de Madame avec le roi de Navarre y fut conclu. Le duc de Guise, ne connaissant plus de grandeur ni de bonne fortune que celle d'être aimé de la princesse, vit avec joie la conclusion de ce mariage, qui l'aurait comblé de douleur dans un autre temps. Il ne pouvait si bien cacher son amour que le prince de Montpensier n'en entrevît quelque chose, lequel, n'étant plus maître de sa jalousie, ordonna à la princesse sa femme de s'en aller à Champigny. Ce commandement lui fut bien rude ; il fallut pourtant obéir. Elle trouva moyen de dire adieu en particulier au duc de Guise, mais elle se trouva bien embarrassée à lui donner des moyens sûrs pour lui écrire. Enfin, après avoir bien cherché, elle jeta les yeux sur le comte de Chabanes, qu'elle comptait toujours pour son ami, sans considérer qu'il était son amant. Le duc de Guise, qui savait à quel point ce comte était ami du prince de

Montpensier, fut épouvanté qu'elle le choisit pour son confident, mais elle lui répondit si bien de sa fidélité, qu'elle le rassura. Il se sépara d'elle avec toute la douleur que peut causer l'absence d'une personne que l'on aime passionnément. Le comte de Chabanes, qui avait toujours été malade à Paris pendant le séjour de la princesse de Montpensier à Blois, sachant qu'elle s'en allait à Champigny, la fut trouver sur le chemin pour s'en aller avec elle. Elle lui fit mille caresses et mille amitiés et lui témoigna une impatience extraordinaire de s'entretenir en particulier, dont il fut d'abord charmé. Mais quel fut son étonnement et sa douleur, quand il trouva que cette impatience n'allait qu'à lui conter qu'elle était passionnément aimée du duc de Guise et qu'elle l'aimait de la même sorte ! Son étonnement et sa douleur ne lui permirent pas de répondre. La princesse, qui était pleine de sa passion et qui trouvait un soulagement extrême à lui en parler, ne prit pas garde à son silence et se mit à lui conter jusques aux plus petites circonstances de son aventure. Elle lui dit comme le duc de Guise et elle étaient convenus de recevoir par son moyen les lettres qu'ils devaient s'écrire. Ce fut le dernier coup pour le comte de Chabanes de voir que sa maîtresse voulait qu'il servît son rival et qu'elle lui en faisait la proposition comme d'une chose qui lui devait être agréable. Il était si absolument maître de lui-même, qu'il lui cacha tous ses sentiments. Il lui témoigna seulement la surprise où il était de voir en elle un si grand changement. Il espéra d'abord que ce changement, qui lui ôtait toutes ses espérances, lui ôterait aussi toute sa passion, mais il trouva cette princesse si charmante, sa beauté naturelle étant encore de beaucoup augmentée par une certaine grâce que lui avait donnée l'air de la cour, qu'il sentit qu'il l'aimait plus que jamais. Toutes les confidences qu'elle lui faisait sur la tendresse et sur la délicatesse de ses sentiments

pour le duc de Guise, lui faisaient voir le prix du cœur de cette princesse et lui donnaient un désir de le posséder. Comme sa passion était la plus extraordinaire du monde, elle produisit l'effet du monde le plus extraordinaire, car elle le fit résoudre de porter à sa maîtresse les lettres de son rival. L'absence du duc de Guise donnait un chagrin mortel à la princesse de Montpensier ; et, n'espérant de soulagement que par ses lettres, elle tourmentait incessamment le comte de Chabanes pour savoir s'il n'en recevait point et se prenait quasi à lui de n'en avoir pas assez tôt. Enfin, il en reçut par un gentilhomme du duc de Guise et il les lui apporta à l'heure même, pour ne lui retarder pas sa joie d'un moment. Celle qu'elle eut de les recevoir fut extrême. Elle ne prit pas le soin de la lui cacher et lui fit avaler à longs traits tout le poison imaginable en lui lisant ces lettres et la réponse tendre et galante qu'elle y faisait. Il porta cette réponse au gentilhomme avec la même fidélité avec laquelle il avait rendu la lettre à la princesse, mais avec plus de douleur. Il se consola pourtant un peu dans la pensée que cette princesse ferait quelque réflexion sur ce qu'il faisait pour elle et qu'elle lui en témoignerait de la reconnaissance. La trouvant de jour en jour plus rude pour lui, par le chagrin qu'elle avait d'ailleurs, il prit la liberté de la supplier de penser un peu à ce qu'elle lui faisait souffrir. La princesse, qui n'avait dans la tête que le duc de Guise et qui ne trouvait que lui seul digne de l'adorer, trouva si mauvais qu'un autre que lui osât penser à elle, qu'elle maltraita bien plus le comte de Chabanes en cette occasion qu'elle n'avait fait la première fois qu'il lui avait parlé de son amour. Quoique sa passion, aussi bien que sa patience, fût extrême et à toutes épreuves, il quitta la princesse et s'en alla chez un de ses amis, dans le voisinage de Champigny, d'où il lui écrivit avec toute la rage que pouvait causer un si étrange procédé, mais néanmoins

avec tout le respect qui était dû à sa qualité, et, par sa lettre, il lui disait un éternel adieu. La princesse commença à se repentir d'avoir si peu ménagé un homme sur qui elle avait tant de pouvoir ; et, ne pouvant se résoudre à le perdre, non seulement à cause de l'amitié qu'elle avait pour lui, mais aussi par l'intérêt de son amour, pour lequel il lui était tout à fait nécessaire, elle lui manda qu'elle voulait absolument lui parler encore une fois et après cela ; qu'elle le laissait libre de faire ce qu'il lui plairait. L'on est bien faible quand on est amoureux. Le comte revint et, en moins d'une heure, la beauté de la princesse de Montpensier, son esprit et quelques paroles obligeantes le rendirent plus soumis qu'il n'avait jamais été, et il lui donna même des lettres du duc de Guise qu'il venait de recevoir.

Pendant ce temps, l'envie qu'on eut à la cour d'y faire venir les chefs du parti huguenot, pour cet horrible dessein qu'on exécuta le jour de la Saint-Barthélemy, fit que le roi, pour les mieux tromper, éloigna de lui tous les princes de la maison de Bourbon et tous ceux de la maison de Guise. Le prince de Montpensier s'en retourna à Champigny pour achever d'accabler la princesse sa femme par sa présence. Le duc de Guise s'en alla à la campagne chez le cardinal de Lorraine, son oncle. L'amour et l'oisiveté mirent dans son esprit un si violent désir de voir la princesse de Montpensier, que, sans considérer ce qu'il hasardait pour elle et pour lui, il feignit un voyage et, laissant tout son train dans une petite ville, il prit avec lui ce seul gentilhomme qui avait déjà fait plusieurs voyages à Champigny et il s'y en alla en poste. Comme il n'avait point d'autre adresse que celle du comte de Chabanes, il lui fit écrire un billet par ce même gentilhomme par lequel ce gentilhomme le pria de le venir trouver en un lieu qu'il lui marquait. Le comte de Chabanes, croyant que c'était seulement

pour recevoir des lettres du duc de Guise, l'alla trouver, mais il fut extrêmement surpris quand il vit le duc de Guise et il n'en fut pas moins affligé. Ce duc, occupé de son dessein, ne prit non plus garde à l'embarras du comte que la princesse de Montpensier avait fait à son silence lorsqu'elle lui avait conté son amour. Il se mit à lui exagérer sa passion et à lui faire comprendre qu'il mourrait infailliblement, s'il ne lui faisait obtenir de la princesse la permission de la voir. Le comte de Chabanes lui répondit froidement qu'il dirait à cette princesse tout ce qu'il souhaitait qu'il lui dît et qu'il viendrait lui en rendre réponse. Il s'en retourna à Champigny, combattu de ses propres sentiments, mais avec une violence qui lui ôtait quelquefois toute sorte de connaissance. Souvent il prenait résolution de renvoyer le duc de Guise sans le dire à la princesse de Montpensier, mais la fidélité exacte qu'il lui avait promise, changeait aussitôt sa résolution. Il arriva auprès d'elle sans savoir ce qu'il devait faire ; et, apprenant que le prince de Montpensier était à la chasse, il alla droit à l'appartement de la princesse qui, le voyant troublé, fit retirer aussitôt ses femmes pour savoir le sujet de ce trouble. Il lui dit, en se modérant le plus qu'il lui fut possible, que le duc de Guise était à une lieue de Champigny et qu'il souhaitait passionnément de la voir. La princesse fit un grand cri à cette nouvelle, et son embarras ne fut guère moindre que celui du comte. Son amour lui présenta d'abord la joie qu'elle aurait de voir un homme qu'elle aimait si tendrement. Mais, quand elle pensa combien cette action était contraire à sa vertu et qu'elle ne pouvait voir son amant qu'en le faisant entrer la nuit chez elle à l'insu de son mari, elle se trouva dans une extrémité épouvantable. Le comte de Chabanes attendait sa réponse comme une chose qui allait décider de sa vie ou de sa mort. Jugeant de l'incertitude de la princesse par son silence, il prit la parole pour lui représenter tous

les périls où elle s'exposerait par cette entrevue. Et, voulant lui faire voir qu'il ne lui tenait pas ce discours pour ses intérêts, il lui dit :

– Si après tout ce que je viens de vous représenter, Madame, votre passion est la plus forte et que vous désiriez voir le duc de Guise, que ma considération ne vous en empêche point, si celle de votre intérêt ne le fait pas. Je ne veux point priver d'une si grande satisfaction une personne que j'adore, ni être cause qu'elle cherche des personnes moins fidèles que moi pour se la procurer. Oui, madame, si vous le voulez, j'irai quérir le duc de Guise dès ce soir ; car il est trop périlleux de le laisser plus longtemps où il est, et je l'amènerai dans votre appartement.

– Mais par où et comment ? interrompit la princesse.

– Ah ! madame, s'écria le comte, c'en est fait, puisque vous ne délibérez plus que sur les moyens. Il viendra, madame, ce bienheureux amant. Je l'amènerai par le parc ; donnez ordre seulement à celle de vos femmes à qui vous vous fiez le plus, qu'elle baisse, précisément à minuit, le petit pont-levis qui donne de votre antichambre dans le parterre, et ne vous inquiétez pas du reste.

En achevant ces paroles, il se leva ; et, sans attendre d'autre consentement de la princesse de Montpensier, il remonta à cheval et vint trouver le duc de Guise qui l'attendait avec une impatience extrême. La princesse de Montpensier demeura si troublée, qu'elle fut quelque temps sans revenir à elle. Son premier mouvement fut de faire rappeler le comte de Chabanes pour lui défendre d'amener le duc de Guise, mais elle n'en eut pas la force. Elle pensa que, sans le rappeler, elle n'avait qu'à ne point faire abaisser le pont. Elle crut qu'elle continuerait dans cette résolution. Quand l'heure

de l'assignation approcha, elle ne put résister davantage à l'envie de voir un amant qu'elle croyait si digne d'elle, et elle instruisit une de ses femmes de tout ce qu'il fallait faire pour introduire le duc de Guise dans son appartement. Cependant, et ce duc, et le comte de Chabanes, approchaient de Champigny, mais dans un état bien différent. Le duc abandonnait son âme à la joie et à tout ce que l'espérance inspire de plus agréable, et le comte s'abandonnait à un désespoir et à une rage qui le poussèrent mille fois à donner de son épée au travers du corps de son rival. Enfin ils arrivèrent au parc de Champigny, où ils laissèrent leurs chevaux à l'écurier du duc de Guise, et, passant par des brèches qui étaient aux murailles, ils vinrent dans le parterre. Le comte de Chabanes, au milieu de son désespoir, avait toujours quelque espérance que la raison reviendrait à la princesse de Montpensier et qu'elle prendrait enfin la résolution de ne point voir le duc de Guise. Quand il vit ce petit pont abaissé, ce fut alors qu'il ne put douter du contraire, et ce fut aussi alors qu'il fut tout prêt à se porter aux dernières extrémités. Mais, venant à penser que, s'il faisait du bruit, il serait ouï apparemment du prince de Montpensier, dont l'appartement donnait sur le même parterre, et que tout ce désordre tomberait ensuite sur la personne qu'il aimait le plus, sa rage se calma à l'heure même, et il acheva de conduire le duc de Guise aux pieds de sa princesse. Il ne put se résoudre à être témoin de leur conversation, quoique la princesse lui témoignât le souhaiter, et qu'il l'eût bien souhaité lui-même. Il se retira dans un petit passage qui était du côté de l'appartement du prince de Montpensier, ayant dans l'esprit les plus tristes pensées qui aient jamais occupé l'esprit d'un amant. Cependant, quelque peu de bruit qu'ils eussent fait en passant sur le pont, le prince de Montpensier qui, par malheur, était éveillé dans ce moment l'entendit et fit lever un de ses valets de chambre pour

voir ce que c'était. Le valet de chambre mit la tête à la fenêtre et, au travers de l'obscurité de la nuit, il aperçut que le pont était abaissé. Il en avertit son maître qui lui commanda en même temps d'aller dans le parc voir ce que ce pouvait être. Un moment après, il se leva lui-même, étant inquiet de ce qu'il lui semblait avoir ouï marcher quelqu'un, et il s'en vint droit à l'appartement de la princesse, sa femme, qui répondait sur le pont. Dans le moment qu'il approchait de ce petit passage où était le comte de Chabanes, la princesse de Montpensier, qui avait quelque honte de se trouver seule avec le duc de Guise, pria plusieurs fois le comte d'entrer dans sa chambre. Il s'en excusa toujours et, comme elle l'en pressait davantage, possédé de rage et de fureur, il lui répondit si haut, qu'il fut ouï du prince de Montpensier, mais si confusément que ce prince entendit seulement la voix d'un homme, sans distinguer celle du comte. Une pareille aventure eût donné de l'emportement à un esprit, et plus tranquille, et moins jaloux. Aussi mit-elle d'abord l'excès de la rage et de la fureur, dans celui du prince. Il heurta aussitôt à la porte avec impétuosité et, criant pour se faire ouvrir il donna la plus cruelle surprise du monde à la princesse, au duc de Guise et au comte de Chabanes. Ce dernier, entendant la voix du prince, comprit d'abord qu'il était impossible de l'empêcher de croire qu'il n'y eût quelqu'un dans la chambre de la princesse sa femme et, la grandeur de sa passion lui montrant en ce moment que, s'il y trouvait le duc de Guise, Mme de Montpensier aurait la douleur de le voir tuer à ses yeux et que la vie même de cette princesse ne serait pas en sûreté, il se résolut, par une générosité sans exemple, de s'exposer pour sauver une maîtresse ingrate et un rival aimé. Pendant que le prince de Montpensier donnait mille coups à la porte, il vint au duc de Guise, qui ne savait quelle résolution prendre, et il le mit entre les mains

de cette femme de Mme de Montpensier qui l'avait fait entrer par le pont, pour le faire sortir par le même lieu, pendant qu'il s'exposerait à la fureur du prince. A peine le duc était hors l'antichambre que le prince, ayant enfoncé la porte du passage, entra dans la chambre comme un homme possédé de fureur et qui cherchait sur qui la faire éclater. Mais quand il ne vit que le comte de Chabanes, et qu'il le vit immobile, appuyé sur la table, avec un visage où la tristesse était peinte, il demeura immobile lui-même et la surprise de trouver, et seul, et la nuit, dans la chambre de sa femme l'homme du monde qu'il aimait le mieux, le mit hors d'état de pouvoir parler. La princesse était à demi évanouie sur des carreaux et jamais peut-être la fortune n'a mis trois personnes en des états si pitoyables. Enfin le prince de Montpensier, qui ne croyait pas voir ce qu'il voyait, et qui voulait démêler ce chaos où il venait de tomber, adressant la parole au comte, d'un ton qui faisait voir qu'il avait encore de l'amitié pour lui :

– Que vois-je ? lui dit-il. Est-ce une illusion ou une vérité ? Est-il possible qu'un homme que j'ai aimé si chèrement choisisse ma femme entre toutes les autres femmes pour la séduire ? Et vous, Madame, dit-il à la princesse en se tournant de son côté, n'était-ce point assez de m'ôter votre cœur et mon honneur, sans m'ôter le seul homme qui me pouvait consoler de ces malheurs ? Répondez-moi l'un ou l'autre, leur dit-il, et éclaircissez-moi d'une aventure que je ne puis croire telle qu'elle me paraît.

La princesse n'était pas capable de répondre et le comte de Chabanes ouvrit plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler :

– Je suis criminel à votre égard, lui dit-il enfin, et indigne de l'amitié que vous avez eue pour moi, mais ce n'est pas la manière que vous pouvez vous l'imaginer. Je suis plus malheureux que vous

et plus désespéré. Je ne saurais vous en dire davantage. Ma mort vous vengera et, si vous voulez me la donner tout à l'heure, vous me donnerez la seule chose qui peut m'être agréable.

Ces paroles, prononcées avec une douleur mortelle et avec un air qui marquait son innocence, au lieu d'éclaircir le prince de Montpensier, lui persuadaient de plus en plus qu'il y avait quelque mystère dans cette aventure, qu'il ne pouvait deviner, et, son désespoir s'augmentant par cette incertitude :

– Ôtez-moi la vie vous-même, lui dit-il, ou donnez-moi l'éclaircissement de vos paroles ; je n'y comprends rien. Vous devez cet éclaircissement à mon amitié. Vous le devez à ma modération, car tout autre que moi aurait déjà vengé sur votre vie un affront si sensible.

– Les apparences sont bien fausses, interrompit le comte.

– Ah ! c'est trop, répliqua le prince ; il faut que je me venge et puis je m'éclaircirai à loisir.

En disant ces paroles, il s'approcha du comte de Chabanes avec l'action d'un homme emporté de rage. La princesse, craignant quelque malheur (ce qui ne pouvait pourtant pas arriver, son mari n'ayant point d'épée), se leva pour se mettre entre-deux. La faiblesse où elle était la fit succomber à cet effort et, comme elle approchait de son mari, elle tomba évanouie à ses pieds. Le prince fut encore plus touché de cet évanouissement qu'il n'avait été de la tranquillité où il avait trouvé le comte lorsqu'il s'était approché de lui ; et, ne pouvant plus soutenir la vue de deux personnes qui lui donnaient des mouvements si tristes, il tourna la tête de l'autre côté et se laissa tomber sur le lit de sa femme, accablé d'une douleur incroyable.

Le comte de Chabanes, pénétré de repentir d'avoir abusé d'une amitié dont il recevait tant de marques et ne trouvant pas qu'il pût jamais réparer ce qu'il venait de faire, sortit brusquement de la chambre et, passant par l'appartement du prince dont il trouva les portes ouvertes, il descendit dans la cour. Il se fit donner des chevaux et s'en alla dans la campagne, guidé par son seul désespoir. Cependant le prince de Montpensier, qui voyait que la princesse ne revenait point de son évanouissement, la laissa entre les mains de ses femmes et se retira dans sa chambre avec une douleur mortelle. Le duc de Guise, qui était sorti heureusement du parc, sans savoir quasi ce qu'il faisait tant il était troublé, s'éloigna de Champigny de quelques lieues, mais il ne put s'éloigner davantage sans savoir des nouvelles de la princesse. Il s'arrêta dans une forêt et envoya son écuyer pour apprendre du comte de Chabanes ce qui était arrivé de cette terrible aventure. L'écuyer ne trouva point le comte de Chabanes, mais il apprit d'autres personnes que la princesse de Montpensier était extraordinairement malade. L'inquiétude du duc de Guise fut augmentée par ce que lui dit son écuyer et, sans la pouvoir soulager, il fut contraint de s'en retourner trouver ses oncles pour ne pas donner de soupçon par un plus long voyage. L'écuyer du duc de Guise lui avait rapporté la vérité, en lui disant que Mme de Montpensier était extrêmement, malade, car il était vrai que, sitôt que les femmes l'eurent mise dans son lit, la fièvre lui prit si violemment et avec des rêveries si horribles que, dès le second jour, l'on craignit pour sa vie. Le prince feignit d'être malade, afin qu'on ne s'étonnât de ce qu'il n'entrait pas dans la chambre de sa femme. L'ordre qu'il reçut de s'en retourner à la cour, où l'on rappelait tous les princes catholiques pour exterminer les huguenots, le tira de l'embarras où il était. Il s'en alla à Paris, en sachant ce qu'il avait à espérer ou à

craindre du mal de la princesse sa femme. Il n'y fut pas sitôt arrivé qu'on commença d'attaquer les huguenots en la personne d'un de leurs chefs, l'amiral de Châtillon et, deux jours après, l'on fit cet horrible massacre, si renommé par toute l'Europe.

Le pauvre comte de Chabanes, qui s'était venu cacher dans l'extrémité de l'un des faubourgs de Paris pour s'abandonner entièrement à sa douleur, fut enveloppé dans la mine des huguenots. Les personnes chez qui il s'était retiré, l'ayant reconnu et s'étant souvenues qu'on l'avait soupçonné d'être de ce parti, le massacrèrent cette même nuit qui fut si funeste à tant de gens. Le matin, le prince de Montpensier, allant donner quelques ordres hors la ville, passa dans la rue où était le corps de Chabanes. Il fut d'abord saisi d'étonnement à ce pitoyable spectacle ; ensuite son amitié se réveillant, elle lui donna de la douleur, mais le souvenir de l'offense qu'il croyait avoir reçue du comte lui donna enfin de la joie, et il fut bien aise de se voir vengé par les mains de la fortune. Le duc de Guise, occupé du désir de venger la mort de son père et, peu après, rempli de la joie de l'avoir vengée, laissa peu à peu éloigner de son âme le soin d'apprendre des nouvelles de la princesse de Montpensier, et, trouvant la marquise de Noirmoutier, personne de beaucoup d'esprit et de beauté, et qui donnait plus d'espérance que cette princesse, il s'y attacha entièrement et l'aima avec une passion démesurée et qui lui dura jusques à la mort. Cependant, après que le mal de Mme de Montpensier fut venu au dernier point, il commença à diminuer. La raison lui revint et, se trouvant un peu soulagé par l'absence du prince son mari, elle donna quelque espérance de sa vie. Sa santé revenait pourtant avec grande peine, par le mauvais état de son esprit ; et son esprit fut travaillé de nouveau, quand elle se souvint qu'elle n'avait eu aucune nouvelle du duc de Guise pendant toute sa maladie. Elle

s'enquit de ses femmes si elles n'avaient vu personne, si elles n'avaient point de lettres, et, ne trouvant rien de ce qu'elle eût souhaité, elle se trouva la plus malheureuse du monde d'avoir tout hasardé pour un homme qui l'abandonnait. Ce lui fut encore un nouvel accablement d'apprendre la mort du comte de Chabanes, qu'elle sut bientôt par les soins du prince son mari. L'ingratitude du duc de Guise lui fit sentir plus vivement la perte d'un homme dont elle connaissait si bien la fidélité. Tant de déplaisirs si pressants la remirent bientôt dans un état aussi dangereux que celui dont elle était sortie. Et, comme Mme de Noirmoutier était une personne qui prenait autant de soin de faire éclater ses galanteries que les autres en prennent de les cacher, celles de M. de Guise et d'elle étaient si publiques que, tout éloignée et toute malade qu'était la princesse de Montpensier, elle les apprit de tant de côtés qu'elle n'en put douter. Ce fut le coup mortel pour sa vie. Elle ne put résister à la douleur d'avoir perdu l'estime de son mari, le cœur de son amant et le plus parfait ami qui fut jamais. Elle mourut en peu de jours, dans la fleur de son âge, une des plus belles princesses du monde, et qui aurait été sans doute la plus heureuse, si la vertu et la prudence eussent conduit toutes ses actions.

Alfred de Vigny
(1797-1863)

Laurette ou le Cachet rouge

*De la rencontre que je fis un jour sur la
grande route*

La grande route d'Artois et de Flandre est longue et triste. Elle s'étend en ligne droite, sans arbres, sans fossés, dans des campagnes unies et pleines d'une boue jaune en tout temps. Au mois de mars 1815, je passai sur cette route, et je fis une rencontre que je n'ai point oubliée depuis.

J'étais seul, j'étais à cheval, j'avais un bon manteau blanc, un habit rouge, un casque noir, des pistolets et un grand sabre ; il pleuvait à verse depuis quatre jours et quatre nuits de marche, et je me souviens que je chantais *Joconde* à pleine voix. J'étais si jeune ! – La maison du Roi, en 1814, avait été remplie d'enfants et de vieillards ; l'Empire semblait avoir pris et tué les hommes.

Mes camarades étaient en avant, sur la route, à la suite du roi Louis XVIII ; je voyais leurs manteaux blancs et leurs habits rouges, tout à l'horizon au nord ; les lanciers de Bonaparte, qui surveillaient et suivaient notre retraite pas à pas, montraient de temps en temps la flamme tricolore de leurs lances à l'autre horizon. Un fer perdu avait retardé mon cheval : il était jeune et fort, je le pressai pour rejoindre mon escadron ; il partit au grand trot. Je mis la main à ma ceinture, elle était assez garnie d'or ; j'entendis résonner le fourreau de fer de mon sabre sur l'étrier, et je me sentis très fier et parfaitement heureux.

Il pleuvait toujours, et je chantais toujours. Cependant je me tus bientôt, ennuyé de n'entendre que moi, et je n'entendis plus que la pluie et les pieds de mon cheval, qui pataugeait dans les ornières. Le pavé de la route manqua ; j'enfonçais, il fallut prendre le pas. Mes grandes bottes étaient enduites, en dehors, d'une croûte épaisse de boue jaune comme de l'ocre ; en dedans elles s'emplissaient de pluie. Je regardai mes épaulettes d'or toutes neuves, ma félicité et ma consolation ; elles étaient hérissées par l'eau, cela m'affligea.

Mon cheval baissait la tête ; je fis comme lui : je me mis à penser, et je me demandai, pour la première fois, où j'allais. Je n'en savais absolument rien ; mais cela ne m'occupa pas longtemps : j'étais certain que mon escadron étant là, là aussi était mon devoir. Comme je sentais en mon cœur un calme profond et inaltérable, j'en rendis grâce à ce sentiment ineffable du Devoir, et je cherchai à me l'expliquer. Voyant de près comment des fatigues inaccoutumées étaient gaiement portées par des têtes si blondes ou si blanches, comment un avenir assuré était si cavalièrement risqué par tant d'hommes de vie heureuse et mondaine, et prenant ma part de cette satisfaction miraculeuse que donne à tout homme la conviction qu'il ne se peut soustraire à nulle des dettes de l'Honneur, je compris que c'était une chose plus facile et plus commune qu'on ne pense, que l'*Abnégation*.

Je me demandais si l'abnégation de soi-même n'était pas un sentiment né avec nous ; ce que c'était que ce besoin d'obéir et de remettre sa volonté en d'autres mains, comme une chose lourde et importune ; d'où venait le bonheur secret d'être débarrassé de ce fardeau, et comment l'orgueil humain n'en était jamais révolté. Je voyais bien ce mystérieux instinct lier, de toutes parts, les peuples en de puissants faisceaux, mais je ne voyais nulle part aussi

complète et aussi redoutable que dans les Armées la renonciation à ses actions, à ses paroles, à ses désirs et presque à ses pensées. Je voyais partout la résistance possible et usitée, le citoyen ayant, en tous lieux, une obéissance clairvoyante et intelligente, qui examine et peut s'arrêter. Je voyais même la tendre soumission de la femme finir où le mal commence à lui être ordonné, et la loi prendre sa défense ; mais l'obéissance militaire passive et active en même temps, recevant l'ordre et l'exécutant, frappant, les yeux fermés, comme le Destin antique ! Je suivais dans ses conséquences possibles cette Abnégation du soldat, sans retour, sans conditions, et conduisant quelquefois à des fonctions sinistres.

Je pensais ainsi en marchant au gré de mon cheval, regardant l'heure à ma montre, et voyant le chemin s'allonger toujours en ligne droite, sans un arbre et sans une maison, et couper la plaine jusqu'à l'horizon, comme une grande raie jaune sur une toile grise. Quelquefois la raie liquide se délayait dans la terre liquide qui l'entourait et, quand un jour un peu moins pâle faisait briller cette triste étendue de pays, je me voyais au milieu d'une mer bourbeuse, suivant un courant de vase et de plâtre.

En examinant avec attention cette raie jaune de la route, j'y remarquai, à un quart de lieue environ, un petit point noir qui marchait. Cela me fit plaisir, c'était quelqu'un. Je n'en détournai plus les yeux. Je vis que ce point noir allait comme moi dans la direction de Lille, et qu'il allait en zigzag, ce qui annonçait une marche pénible. Je hâtai le pas et je gagnai du terrain sur cet objet, qui s'allongea un peu et grossit à ma vue. Je repris le trot sur un sol plus ferme et je crus reconnaître une sorte de petite voiture noire. J'avais faim, j'espérai que c'était la voiture d'une cantinière et, considérant mon pauvre cheval comme une chaloupe, je lui fis faire force de rames pour arriver à cette île fortunée, dans cette mer où il

s'enfonçait jusqu'au ventre quelquefois.

À une centaine de pas, je vins à distinguer clairement une petite charrette de bois blanc, couverte de trois cercles et d'une toile cirée noire. Cela ressemblait à un petit berceau posé sur deux roues. Les roues s'embourbaient jusqu'à l'essieu ; un petit mulet qui les tirait était péniblement conduit par un homme à pied qui tenait la bride. Je m'approchai de lui et le considérai attentivement.

C'était un homme d'environ cinquante ans, à moustaches blanches, fort et grand, le dos voûté à la manière des vieux officiers d'infanterie qui ont porté le sac. Il en avait l'uniforme, et l'on entrevoyait une épaulette de chef de bataillon sous un petit manteau bleu court et usé. Il avait un visage endurci mais bon, comme à l'armée il y en a tant. Il me regarda de côté sous ses gros sourcils noirs, et tira lestement de sa charrette un fusil qu'il arma, en passant de l'autre côté de son mulet, dont il se faisait un rempart. Ayant vu sa cocarde blanche, je me contentai de montrer la manche de mon habit rouge, et il remit son fusil dans la charrette en disant :

– Ah ! c'est différent, je vous prenais pour un de ces lapins qui courent après nous. Voulez-vous boire la goutte ?

– Volontiers, dis-je en m'approchant, il y a vingt-quatre heures que je n'ai bu.

Il avait à son cou une noix de coco, très bien sculptée, arrangée en flacon, avec un goulot d'argent, et dont il semblait tirer assez de vanité. Il me la passa, et j'y bus un peu de mauvais vin blanc avec beaucoup de plaisir ; je lui rendis le coco.

– À la santé du Roi ! dit-il en buvant ; il m'a fait officier de la Légion d'honneur, il est juste que je le suive jusqu'à la frontière.

Par exemple, comme je n'ai que mon épaulette pour vivre, je reprendrai mon bataillon après, c'est mon devoir.

En parlant ainsi comme à lui-même, il remit en marche son petit mulet, en disant que nous n'avions pas de temps à perdre ; et comme j'étais de son avis, je me remis en chemin à deux pas de lui. Je le regardais toujours sans questionner, n'ayant jamais aimé la bavarde indiscretion assez fréquente parmi nous.

Nous allâmes sans rien dire durant un quart de lieue environ. Comme il s'arrêtait alors pour faire reposer son pauvre petit mulet, qui me faisait peine à voir, je m'arrêtai aussi et je tâchai d'exprimer l'eau qui remplissait mes bottes à l'écuyère, comme deux réservoirs où j'aurais eu les jambes trempées.

– Vos bottes commencent à vous tenir aux pieds, dit-il.

– Il y a quatre nuits que je ne les ai quittées, lui dis-je.

– Bah ! dans huit jours vous n'y penserez plus, reprit-il avec sa voix enrouée ; c'est quelque chose que d'être seul, allez, dans des temps comme ceux où nous vivons. Savez-vous ce que j'ai là dedans ?

– Non, lui dis-je.

– C'est une femme.

Je dis : – Ah ! – sans trop d'étonnement, et je me remis en marche tranquillement, au pas. Il me suivit.

– Cette mauvaise brouette-là ne m'a pas coûté bien cher, reprit-il, ni le mulet non plus ; mais c'est tout ce qu'il me faut, quoique ce chemin-là soit un *ruban de queue* un peu long.

Je lui offris de monter mon cheval, quand il serait fatigué ; et comme je ne lui parlais que gravement et avec simplicité de son

équipage, dont il craignait le ridicule, il se mit à son aise tout à coup et, s'approchant de mon étrier, me frappa sur le genou en me disant :

– Eh bien ! vous êtes un bon enfant, quoique dans les Rouges.

Je sentis dans son accent amer, en désignant ainsi les quatre Compagnies Rouges, combien de préventions haineuses avaient données à l'Armée le luxe et les grades de ce corps d'officiers.

– Cependant, ajouta-t-il, je n'accepterai pas votre offre, vu que je ne sais pas monter à cheval et que ce n'est pas mon affaire, à moi.

– Mais, Commandant, les officiers supérieurs comme vous y sont obligés.

– Bah ! une fois par an, à l'inspection, et encore sur un cheval de louage. Moi j'ai toujours été marin, et depuis fantassin ; je ne connais pas l'équitation.

Il fit vingt pas en me regardant de côté de temps à autre, comme s'attendant à une question ; et comme il ne venait pas un mot, il poursuivit :

– Vous n'êtes pas curieux par exemple ! Cela devrait vous étonner, ce que je dis là.

– Je m'étonne bien peu, dis-je.

– Oh ! cependant si je vous contais comment j'ai quitté la mer, nous verrions.

– Eh bien ! repris-je, pourquoi n'essayez-vous pas ? Cela vous réchauffera, et cela me fera oublier que la pluie m'entre dans le dos et ne s'arrête qu'à mes talons.

Le bon chef de bataillon s'apprêta solennellement à parler, avec

un plaisir d'enfant. Il rajusta sur sa tête le schako couvert de toile cirée, et il donna ce coup d'épaule que personne ne peut se représenter s'il n'a servi dans l'infanterie, ce coup d'épaule que donne le fantassin à son sac pour le hausser et alléger un moment son poids ; c'est une habitude du soldat qui lorsqu'il devient officier, devient un tic. Après ce geste convulsif, il but encore un peu de vin de son coco, donna un coup de pied d'encouragement dans le ventre du petit mulet, et commença.

Histoire du cachet rouge

– Vous saurez d'abord, mon enfant, que je suis né à Brest ; j'ai commencé par être enfant de troupe, gagnant ma demi-ration et mon demi-prêt dès l'âge de neuf ans, mon père étant soldat aux Gardes. Mais comme j'aimais la mer, une belle nuit, pendant que j'étais en congé à Brest, je me cachai à fond de cale d'un bâtiment marchand qui partait pour les Indes ; on ne m'aperçut qu'en pleine mer ; et le capitaine aima mieux me faire mousse que de me jeter à l'eau. Quand vint la Révolution, j'avais fait du chemin, et j'étais à mon tour devenu capitaine d'un petit bâtiment marchand assez propre, ayant écumé la mer quinze ans. Comme l'ex-marine royale, vieille bonne marine, ma foi ! se trouva tout à coup dépeuplée d'officiers, on prit des capitaines dans la marine marchande. J'avais eu quelques affaires de flibustiers que je pourrai vous dire plus tard : on me donna le commandement d'un brick de guerre nommé *Le Marat*.

Le 28 fructidor 1797, je reçus l'ordre d'appareiller pour Cayenne. Je devais y conduire soixante soldats et un déporté qui restait des cent quatre-vingt-treize que la frégate *La Décade* avait

pris à bord quelques jours auparavant. J'avais ordre de traiter cet individu avec ménagement, et la première lettre du Directoire en renfermait une seconde, scellée de trois cachets rouges, au milieu desquels il y en avait un démesuré. J'avais défense d'ouvrir cette lettre, avant le premier degré de latitude nord, du 27° au 28° de longitude, c'est-à-dire près de passer la ligne.

Cette grande lettre avait une figure toute particulière. Elle était longue, et fermée de si près que je ne pus rien lire entre les angles ni à travers l'enveloppe. Je ne suis pas superstitieux, mais elle me fit peur, cette lettre. Je la mis dans ma chambre, sous le verre d'une mauvaise petite pendule anglaise clouée au-dessus de mon lit. Ce lit-là était un vrai lit de marin, comme vous savez qu'ils sont. Mais je ne sais, moi, ce que je dis : vous avez tout au plus seize ans, vous ne pouvez pas avoir vu ça.

La chambre d'une reine ne peut pas être aussi proprement rangée que celle d'un marin, soit dit sans vouloir nous vanter. Chaque chose a sa petite place et son petit clou. Rien ne remue. Le bâtiment peut rouler tant qu'il veut sans rien déranger. Les meubles sont faits selon la forme du vaisseau et de la petite chambre qu'on a. Mon lit était un coffre. Quand on l'ouvrait, j'y couchais ; quand on le fermait, c'était mon sofa et j'y fumais ma pipe. Quelquefois c'était ma table, alors on s'asseyait sur deux petits tonneaux qui étaient dans la chambre. Mon parquet était ciré et frotté comme de l'acajou, et brillant comme un bijou : un vrai miroir ! Oh ! c'était une jolie petite chambre ! Et mon brick avait bien son prix aussi. On s'y amusait souvent d'une fière façon, et le voyage commença cette fois assez agréablement, si ce n'était... Mais n'anticipons pas.

Nous avons un joli vent nord-nord-ouest, et j'étais occupé à mettre cette lettre sous le verre de ma pendule, quand mon *déporté*

entra dans ma chambre ; il tenait par la main une belle petite de dix-sept ans environ. Lui me dit qu'il en avait dix-neuf ; beau garçon, quoique un peu pâle, et trop blanc pour un homme. C'était un homme cependant, et un homme qui se comporta dans l'occasion mieux que bien des anciens n'auraient fait : vous allez voir. Il tenait sa petite femme sous le bras ; elle était fraîche et gaie comme une enfant. Ils avaient l'air de deux tourtereaux. Ça me faisait plaisir à voir, moi. Je leur dis :

– Eh bien, mes enfants ! vous venez faire visite au vieux capitaine ; c'est gentil à vous. Je vous emmène un peu loin ; mais tant mieux, nous aurons le temps de nous connaître. Je suis fâché de recevoir madame sans mon habit ; mais c'est que je cloue là-haut cette grande coquine de lettre. Si vous voulez m'aider un peu ?

Ça faisait vraiment de bons petits enfants. Le petit mari prit le marteau et la petite femme les clous, et ils me les passaient à mesure que je les demandais ; et elle me disait : *À droite ! à gauche ! capitaine !* tout en riant, parce que le tangage faisait balloter ma pendule. Je l'entends encore d'ici avec sa petite voix : *À gauche ! à droite ! capitaine !* Elle se moquait de moi.

– Ah ! je dis, petite méchante ! Je vous ferai gronder par votre mari, allez.

Alors elle lui sauta au cou et l'embrassa. Ils étaient vraiment gentils, et la connaissance se fit comme ça. Nous fûmes tout de suite bons amis.

Ce fut aussi une jolie traversée. J'eus toujours un temps fait exprès. Comme je n'avais jamais eu que des visages noirs à mon bord, je faisais venir à ma table, tous les jours, mes deux petits

amoureux. Cela m'égayait. Quand nous avions mangé le biscuit et le poisson, la petite femme et son mari restaient à se regarder comme s'ils ne s'étaient jamais vus. Alors je me mettais à rire de tout mon cœur et me moquais d'eux. Ils riaient aussi avec moi. Vous auriez ri de nous voir comme trois imbéciles, ne sachant pas ce que nous avions. C'est que c'était vraiment plaisant de les voir s'aimer comme ça. Ils se trouvaient bien partout ; ils trouvaient bon tout ce qu'on leur donnait. Cependant ils étaient à la ration comme nous tous ; j'y ajoutais seulement un peu d'eau-de-vie suédoise quand ils dînaient avec moi, mais un petit verre, pour tenir mon rang. Ils couchaient dans un hamac, où le vaisseau les roulait comme ces deux poires que j'ai là dans mon mouchoir mouillé. Ils étaient alertes et contents. Je faisais comme vous, je ne questionnais pas. Qu'avais-je besoin de savoir leur nom et leurs affaires, moi, passeur d'eau ? Je les portais de l'autre côté de la mer, comme j'aurais porté deux oiseaux de paradis.

J'avais fini, après un mois, par les regarder comme mes enfants. Tout le jour, quand je les appelais, ils venaient s'asseoir auprès de moi. Le jeune homme écrivait sur ma table, c'est-à-dire sur mon lit ; et, quand je voulais, il m'aidait à faire mon *point* : il le sut bientôt faire aussi bien que moi ; j'en étais quelquefois tout interdit. Le jeune femme s'asseyait sur un petit baril et se mettait à coudre.

Un jour qu'ils étaient posés comme cela, je leur dis :

– Savez-vous, mes petits amis, que nous faisons un tableau de famille, comme nous voilà ? Je ne veux pas vous interroger, mais probablement vous n'avez pas plus d'argent qu'il ne vous en faut, et vous êtes joliment délicats tous deux pour bêcher et piocher comme font les déportés à Cayenne. C'est un vilain pays, de tout mon cœur je vous le dis ; mais moi, qui suis une vieille peau de

loup desséchée au soleil, j'y vivrais comme un seigneur. Si vous aviez comme il me semble (sans vouloir vous interroger), tant soit peu d'amitié pour moi, je quitterais assez volontiers mon vieux brick, qui n'est qu'un sabot à présent, et je m'établirais avec vous, si cela vous convient. Moi, je n'ai pas plus de famille qu'un chien, cela m'ennuie ; vous me feriez une petite société. Je vous aiderais à bien des choses ; et j'ai amassé une bonne pacotille de contrebande assez honnête, dont nous vivrions, et que je vous laisserais lorsque je viendrais à tourner de l'œil comme on dit poliment.

Ils restèrent tout ébahis à se regarder, ayant l'air de croire que je ne disais pas vrai ; et la petite courut, comme elle faisait toujours, se jeter au cou de l'autre, et s'asseoir sur ses genoux, toute rouge et en pleurant. Il la serra bien fort dans ses bras, et je vis aussi des larmes dans ses yeux. Il me tendit la main et devint plus pâle qu'à l'ordinaire. Elle lui parlait bas, et ses grands cheveux blonds s'en allèrent sur son épaule ; son chignon s'était défait comme un câble qui se déroule tout à coup, parce qu'elle était vive comme un poisson : ces cheveux-là, si vous les aviez vus ! c'était comme de l'or. Comme ils continuaient à se parler bas, le jeune homme lui baisant le front de temps en temps, et elle pleurant, cela m'impatienta.

– Eh bien ! ça vous va-t-il ? leur dis-je à la fin.

– Mais... mais, capitaine, vous êtes bien bon, dit le mari ; mais c'est que vous ne pouvez pas vivre avec des *déportés*, et...

Il baissa les yeux.

– Moi, dis-je, je ne sais ce que vous avez fait pour être déportés, mais vous me direz ça un jour, ou pas du tout, si vous voulez. Vous ne m'avez pas l'air d'avoir la conscience bien lourde, et je suis bien sûr que j'en ai fait bien d'autres que vous dans ma

vie, allez, pauvres innocents. Par exemple, tant que vous serez sous ma garde, je ne vous lâcherai pas, il ne faut pas vous y attendre ; je vous couperais plutôt le cou comme à deux pigeons. Mais une fois l'épaulette de côté, je ne connais plus ni amiral ni rien du tout.

– C'est que, reprit-il en secouant tristement sa tête brune, quoique un peu poudrée, comme cela se faisait encore à l'époque, c'est que je crois qu'il serait dangereux pour vous, capitaine, d'avoir l'air de nous connaître. Nous rions parce que nous sommes jeunes, nous avons l'air heureux parce que nous nous aimons ; mais j'ai de vilains moments quand je pense à l'avenir, et je ne sais pas ce que deviendra ma pauvre Laure.

Il serra de nouveau la tête de la jeune femme sur sa poitrine :

– C'était bien là ce que je devais dire au capitaine ; n'est-ce pas, mon enfant, que vous auriez dit la même chose ?

Je pris ma pipe et je me levai, parce que je commençais à me sentir les yeux un peu mouillés, et que ça ne me va pas, à moi.

– Allons ! allons ! dis-je, ça s'éclaircira par la suite. Si le tabac incommode madame, son absence est nécessaire.

Elle se leva, le visage tout en feu et tout humide de larmes, comme un enfant qu'on a grondé.

– D'ailleurs, me dit-elle en regardant ma pendule, vous n'y pensez pas vous autres : et la lettre !

Je sentis quelque chose qui me fit de l'effet. J'eus comme une douleur aux cheveux quand elle me dit cela.

– Pardieu ! je n'y pensais plus, moi, dis-je. Ah ! par exemple, voilà une belle affaire ! Si nous avions passé le premier degré de latitude nord, il ne me resterait plus qu'à me jeter à l'eau. – Faut-il que j'aie du bonheur, pour que cette enfant-là m'ait rappelé la

grande coquine de lettre !

Je regardai vite ma carte marine, et quand je vis que nous en avions encore pour une semaine au moins, j'eus la tête soulagée, mais pas le cœur, sans savoir pourquoi.

– C'est que le Directoire ne badine pas pour l'article obéissance ! dis-je. Allons, je suis au courant cette fois-ci encore. Le temps a filé si vite que j'ai tout à fait oublié cela.

Eh bien ! monsieur, nous restâmes tous trois le nez en l'air à regarder cette lettre, comme si elle allait nous parler. Ce qui me frappa beaucoup, c'est que le soleil, qui glissait par la claire-voie, éclairait le verre de la pendule et faisait paraître le grand cachet rouge, et les autres petits, comme les traits d'un visage au milieu du feu.

– Ne dirait-on pas que les yeux lui sortent de la tête ? leur dis-je pour les amuser.

– Oh ! mon ami, dit la jeune femme, cela ressemble à des taches de sang.

– Bah ! bah ! dit son mari en la prenant sous le bras, vous vous trompez, Laure, cela ressemble au billet de faire-part d'un mariage. Venez vous reposer, venez ; pourquoi cette lettre vous occupe-t-elle ?

Ils se sauvèrent comme si un revenant les avait suivis, et montèrent sur le pont. Je restai seul avec cette grande lettre, et je me souviens qu'en fumant ma pipe je la regardais toujours, comme si ses yeux rouges avaient attaché les miens en les humant comme font des yeux de serpent. Sa grande figure pâle, son troisième cachet, plus grand que les yeux, tout ouvert, tout béant comme une gueule de loup... cela me mit de mauvaise humeur ; je pris mon

habit et je l'accrochai à la pendule, pour ne plus voir ni l'heure ni la chienne de lettre.

J'allai achever ma pipe sur le pont. J'y restai jusqu'à la nuit.

Nous étions alors à la hauteur des îles du Cap Vert. Le *Marat* filait, vent en poupe, ses dix nœuds sans se gêner. La nuit était la plus belle que j'aie vue de ma vie près du tropique. La lune se levait à l'horizon, large comme un soleil ; la mer la coupait en deux et devenait toute blanche comme une nappe de neige couverte de petits diamants. Je regardais cela en fumant, assis sur mon banc. L'officier de quart et les matelots ne disaient rien et regardaient comme moi l'ombre du brick sur l'eau. J'étais content de ne rien entendre. J'aime le silence et l'ordre, moi. J'avais défendu tous les bruits et tous les feux. J'entrevis cependant une petite ligne rouge presque sous mes pieds. Je me serais bien mis en colère tout de suite ; mais comme c'était chez ma petits *déportés*, je voulus m'assurer de ce qu'on faisait avant de me fâcher. Je n'eus que la peine de me baisser, je pus voir, par le grand panneau, dans la petite chambre, et je regardai.

La jeune femme était à genoux et faisait ses prières. Il y avait une petite lampe qui l'éclairait. Elle était en chemise ; je voyais d'en haut ses épaules nues, ses petits pieds nus, et ses grands cheveux blonds tout épars. Je pensai à me retirer, mais je me dis : – Bah ! un vieux soldat, qu'est-ce que ça fait ? Et je restai à voir.

Son mari était assis sur une petite malle, la tête sur ses mains, et la regardait prier. Elle leva la tête en haut comme au ciel, et je vis ses grands yeux bleus mouillés comme ceux d'une Madeleine. Pendant qu'elle priait, il prenait le bout de ses longs cheveux et les baisait sans faire de bruit. Quand elle eut fini, elle fit un signe de croix en souriant avec l'air d'aller au paradis. Je vis qu'il faisait

comme elle un signe de croix, mais comme s'il en avait honte. Au fait, pour un homme c'est singulier.

Elle se leva debout, l'embrassa, et s'étendit la première dans son hamac où il la jeta sans rien dire, comme on couche un enfant dans une balançoire. Il faisait une chaleur étouffante : elle se sentait bercée avec plaisir par le mouvement du navire et paraissait déjà commencer à s'endormir. Ses petits pieds blancs étaient croisés et élevés au niveau de sa tête, et tout son corps enveloppé de sa longue chemise blanche. C'était un amour, quoi !

– Mon ami, dit-elle en dormant à moitié, n'avez-vous pas sommeil... Il est bien tard, sais-tu ?

Il restait toujours le front sur ses mains sans répondre. Cela l'inquiéta un peu, la bonne petite, et elle passa sa jolie tête hors du hamac, comme un oiseau hors de son nid, et le regarda la bouche entrouverte, n'osant plus parler.

Enfin il lui dit :

– Eh ! ma chère Laure, à mesure que nous avançons vers l'Amérique, je ne puis m'empêcher de devenir plus triste. Je ne sais pourquoi, il me paraît que le temps le plus heureux de notre vie aura été celui de la traversée.

– Cela me semble aussi, dit-elle, je voudrais n'arriver jamais.

Il la regarda en joignant les mains avec un transport que vous ne pouvez vous figurer.

– Et cependant, mon ange, vous pleurez toujours en priant Dieu ; cela m'afflige beaucoup, parce que je sais bien ceux à qui vous pensez, et je crois que vous avez du regret de ce que vous avez fait.

– Moi, du regret ! dit-elle avec un air bien peiné ; moi, du regret de t'avoir suivi, mon ami ! Crois-tu que, pour t'avoir appartenu si

peu, je t'aie moins aimé ? N'est-on pas une femme, ne sait-on pas ses devoirs à dix-sept ans. Ma mère et mes sœurs n'ont-elles pas dit que c'était mon devoir de vous suivre à la Guyane ? N'ont-elles pas dit que je ne faisais là rien de surprenant ? Je m'étonne seulement que vous en ayez été touché, mon ami ; tout cela est naturel. Et à présent je ne sais comment vous pouvez croire que je regrette rien, quand je suis avec vous pour vous aider à vivre, ou pour mourir avec vous, si vous mourez.

Elle disait tout ça d'une voix si douce qu'on aurait cru que c'était une musique. J'en étais tout ému et je dis :

– Bonne petite femme, va !

Le jeune homme se mit à soupirer en frappant du pied et en baisant une jolie main et un bras nu qu'elle lui tendait.

– Oh ! Laurette, ma Laurette ! disait-il, quand je pense que si nous avons retardé de quatre jours notre mariage, on m'arrêtait seul et je partais tout seul, je ne puis me pardonner.

Alors la belle petite pencha hors du hamac ses deux beaux bras blancs, nus jusqu'aux épaules, et lui caressa le front, les cheveux et les yeux, en lui prenant la tête comme pour l'emporter et la cacher dans sa poitrine. Elle sourit comme un enfant, et lui dit une quantité de petites choses de femme, comme moi je n'avais jamais rien entendu de pareil. Elle lui fermait la bouche avec ses doigts pour parler toute seule. Elle disait, en jouant et en prenant ses longs cheveux comme un mouchoir pour lui essuyer les yeux :

– Est-ce que ce n'est pas bien mieux d'avoir avec toi une femme qui t'aime, dis, mon ami ? Je suis bien contente, moi, d'aller à Cayenne ; je verrai des sauvages, des cocotiers comme ceux de *Paul et Virginie*, n'est-ce pas ? Nous planterons chacun le nôtre.

Nous verrons qui sera le meilleur jardinier. Nous nous ferons une petite case pour nous deux. Je travaillerai toute la journée et toute la nuit, si tu veux. Je suis forte ; tiens, regarde mes bras ; – tiens, je pourrais presque te soulever. Ne te moque pas de moi ; je sais très bien broder, d'ailleurs ; et n'y a-t-il pas une ville quelque part par là où il faille des brodeuses ? Je donnerai des leçons de dessin et de musique si l'on veut aussi ; et si l'on sait y écrire, tu écriras, toi.

Je me souviens que le pauvre garçon fut si désespéré qu'il jeta un grand cri lorsqu'elle dit cela.

– Écrire ! – criait-il, – écrire !

Et il se prit la main droite avec la gauche en la serrant au poignet.

– Ah ! écrire ! pourquoi ai-je jamais su écrire ! Écrire mais c'est le métier d'un fou !... – J'ai cru à leur liberté de la presse ! – Où avais-je l'esprit ? Eh ! pourquoi faire ? pour imprimer cinq ou six pauvres idées assez médiocres, lues seulement par ceux qui les aiment, jetées au feu par ceux qui les haïssent, ne servant à rien qu'à nous faire persécuter ! Moi encore, passe ; mais, toi, bel ange, devenue femme depuis quatre jours à peine ! Qu'avais-tu fait ? Explique-moi, je te prie, comment je t'ai permis d'être bonne à ce point de me suivre ici ? Sais-tu seulement où tu es, pauvre petite ? Et où tu vas, le sais-tu ? Bientôt, mon enfant, vous serez à seize cents lieues de votre mère et de vos sœurs... et pour moi ! tout cela pour moi !

Elle cacha sa tête un moment dans le hamac ; et moi d'en haut je vis qu'elle pleurait ; mais lui d'en bas ne voyait pas son visage ; et quand elle le sortit de la toile, c'était en souriant pour lui donner de la gaieté.

– Au fait, nous ne sommes pas riches à présent, dit-elle en riant aux éclats ; tiens, regarde ma bourse, je n’ai plus qu’un louis tout seul. Et toi ?

Il se mit à rire aussi comme un enfant :

– Ma foi, moi, j’avais encore un écu, mais je l’ai donné au petit garçon qui a porté ta malle.

– Ah, bah ! qu’est-ce que ça fait ? dit-elle en faisant claquer ses petits doigts blancs comme des castagnettes ; on n’est jamais plus gai que lorsqu’on n’a rien ; et n’ai-je pas en réserve les deux bagues de diamants que ma mère m’a données ? Cela est bon partout et pour tout, n’est-ce pas ? Quand tu voudras nous les vendrons. D’ailleurs, je crois que le bonhomme de capitaine ne dit pas toutes ses bonnes intentions pour nous, et qu’il sait bien ce qu’il y a dans la lettre. C’est sûrement une recommandation pour nous au gouverneur de Cayenne.

– Peut-être, dit-il ; qui sait ?

– N’est-ce pas ? reprit sa petite femme ; tu es si bon que je suis sûre que le gouvernement t’a exilé pour un peu de temps, mais ne t’en veut pas.

Elle avait dit ça si bien ! m’appelant le bonhomme de capitaine, que j’en fus tout remué et tout attendri ; et je me réjouis même, dans le cœur, de ce qu’elle avait peut-être deviné juste sur la lettre cachetée. Ils commençaient encore à s’embrasser ; je frappai du pied vivement sur le pont pour les faire finir.

Je leur criai :

– Eh ! dites donc, mes petits amis ! On a l’ordre d’éteindre tous les feux du bâtiment. Soufflez-moi votre lampe, s’il vous plaît.

Ils soufflèrent la lampe, et je les entendis rire en jasant tout bas

dans l'ombre comme des écoliers. Je me remis à me promener seul sur mon tillac en fumant ma pipe. Toutes les étoiles du tropique étaient à leur poste, larges comme de petites lunes. Je les regardai en respirant un air qui sentait frais et bon.

Je me disais que certainement ces bons petits avaient deviné la vérité, et j'en étais tout ragaillard. Il y avait bien à parier qu'un des cinq Directeurs s'était ravisé et me les recommandait ; je ne m'expliquais pas bien pourquoi, parce qu'il y a des affaires d'État que je n'ai jamais comprises, moi ; mais enfin je croyais cela et, sans savoir pourquoi, j'étais content.

Je descendis dans ma chambre, et j'allai regarder la lettre sous mon vieil uniforme. Elle avait une autre figure ; il me sembla qu'elle riait, et ses cachets paraissaient couleur de rose. Je ne doutai plus de sa bonté, et je lui fis un petit signe d'amitié.

Malgré cela, je remis mon uniforme dessus ; elle m'ennuyait.

Nous ne pensâmes plus du tout à la regarder pendant quelques jours, et nous étions gais ; mais, quand nous approchâmes du premier degré de latitude, nous commençâmes à ne plus parler.

Un beau matin je m'éveillai assez étonné de ne sentir aucun mouvement dans le bâtiment. À vrai dire, je ne dors jamais que d'un œil, comme on dit, et, le roulis me manquant, j'ouvris les deux yeux. Nous étions tombés dans un calme plat, et c'était sous le 1° de latitude nord, au 27° de longitude. Je mis le nez sur le pont : la mer était lisse comme une jatte d'huile ; toutes les voiles ouvertes tombaient collées aux mâts comme des ballons vides. Je dis tout de suite : – J'aurai le temps de te lire, va ! en regardant de travers du côté de la lettre. J'attendis jusqu'au soir, au coucher du soleil.

Cependant il fallait bien en venir là : j'ouvris la pendule, et j'en tirai vivement l'ordre cacheté. – Eh bien ! mon cher, je le tenais à la main depuis un quart d'heure, que je ne pouvais pas encore le lire. Enfin je me dis – C'est trop fort ! et je brisai les trois cachets d'un coup de pouce ; et le grand cachet rouge, je le broyai en poussière. Après avoir lu, je me frottai les yeux, croyant m'être trompé.

Je relus la lettre tout entière ; je la relus encore ; je recommençai en la prenant par la dernière ligne et remontant à la première. Je n'y croyais pas. Mes jambes flageolaient un peu sous moi, je m'assis ; j'avais un certain tremblement sur la peau du visage ; je me frottai un peu les joues avec du rhum, je m'en mis dans le creux des mains ; je me faisais pitié à moi-même d'être si bête que cela ; mais ce fut l'affaire d'un moment ; je montai prendre l'air.

Laurette était ce jour-là si jolie, que je ne voulus pas m'approcher d'elle : elle avait une petite robe blanche toute simple, les bras nus jusqu'au col, et ses grands cheveux tombants comme elle les portait toujours. Elle s'amusait à tremper dans la mer son autre robe au bout d'une corde, et riait en cherchant à arrêter les goémons, plantes marines semblables à des grappes de raisin, et qui flottent sur les eaux des Tropiques.

– Viens donc voir les raisins ! viens donc vite ! criait-elle ; et son ami s'appuyait sur elle, et se penchait, et ne regardait pas l'eau, parce qu'il la regardait d'un air tout attendri.

Je fis signe à ce jeune homme de venir me parler sur le gaillard d'arrière. Elle se retourna. Je ne sais quelle figure j'avais, mais elle laissa tomber sa corde ; elle le prit violemment par le bras, et lui dit :

– Oh ! n’y va pas, il est tout pâle.

Cela se pouvait bien ; il y avait de quoi pâlir. Il vint cependant près de moi sur le gaillard ; elle nous regardait, appuyée contre le grand mât. Nous nous promenâmes longtemps de long en large sans rien dire. Je fumais un cigare que je trouvais amer, et je le crachai dans l’eau. Il me suivait de l’œil ; je lui pris le bras : j’étouffais, ma foi, ma parole d’honneur ! j’étouffais.

– Ah ça ! lui dis-je enfin, contez-moi donc, mon petit ami, contez-moi un peu votre histoire. Que diable avez-vous donc fait à ces chiens d’avocats qui sont là comme cinq morceaux de roi ? Il paraît qu’ils vous en veulent fièrement ! C’est drôle !

Il haussa les épaules en penchant la tête (avec un air si doux, le pauvre garçon !) et me dit :

– Ô mon Dieu ! capitaine, pas grand chose, allez : trois couplets de vaudeville sur le Directoire, voilà tout.

– Pas possible, dis-je !

– Ô mon Dieu, si ! Les couplets n’étaient même pas trop bons. J’ai été arrêté le 15 fructidor et conduit à la Force, jugé le 16, et condamné à mort d’abord, et puis à la déportation par bienveillance.

– C’est drôle ! dis-je. Les Directeurs sont des camarades bien susceptibles ; car cette lettre que vous savez me donne l’ordre de vous fusiller.

Il ne répondit pas, et sourit en faisant une assez bonne contenance pour un jeune homme de dix-neuf ans. Il regarda seulement sa femme, et s’essuya le front d’où tombaient des gouttes de sueur. J’en avais autant au moins sur la figure, moi, et d’autres gouttes aux yeux.

Je repris :

– Il paraît que ces citoyens-là n'ont pas voulu faire votre affaire sur terre ; ils ont pensé qu'ici ça ne paraîtrait pas tant. Mais pour moi c'est fort triste ; car vous avez beau être un bon enfant, je ne peux pas m'en dispenser ; l'arrêt de mort est là en règle et l'ordre d'exécution signé, paraphé, scellé ; il n'y manque rien.

Il me salua très poliment en rougissant.

– Je ne demande rien, capitaine, dit-il avec une voix aussi douce que de coutume ; je serais désolé de vous faire manquer à vos devoirs. Je voudrais seulement parler un peu à Laure, et vous prier de la protéger dans le cas où elle me survivrait, ce que je ne crois pas.

– Oh ! pour cela, c'est juste, lui dis-je, mon garçon ; si cela ne vous déplaît pas, je la conduirai à sa famille à mon retour en France, et je ne la quitterai que quand elle ne voudra plus me voir. Mais, à mon sens, vous pouvez vous flatter qu'elle ne reviendra pas de ce coup-là ; pauvre petite femme !

Il me prit les deux mains, les serra et me dit :

– Mon brave capitaine, vous souffrez plus que moi de ce qui vous reste à faire, je le sens bien ; mais qu'y pouvons-nous ? Je compte sur vous pour lui conserver le peu qui m'appartient, pour la protéger, pour veiller à ce qu'elle reçoive ce que sa vieille mère pourrait lui laisser, n'est-ce pas ? et aussi pour qu'on ménage toujours sa santé. – Tenez, ajouta-t-il plus bas, j'ai à vous dire qu'elle est très délicate ; elle a souvent la poitrine affectée jusqu'à s'évanouir plusieurs fois par jour ; il faut qu'elle se couvre bien toujours. Enfin vous remplacerez son père, sa mère et moi autant que possible, n'est-il pas vrai ? Si elle pouvait conserver les

bagues que sa mère lui a données, cela me ferait bien plaisir. Mais si on a besoin de les vendre pour elle, il le faudra bien. Ma pauvre Laurette ! voyez comme elle est belle !

Comme ça commençait à devenir par trop tendre, cela m'ennuya, et je me mis à froncer le sourcil ; je lui avais parlé d'un air gai pour ne pas m'affaiblir ; mais je n'y tenais plus ! – Enfin, suffit ! lui dis-je, entre braves gens, on s'entend de reste. Allez lui parler, et dépêchons-nous.

Je lui serrai la main en ami ; et, comme il ne quittait pas la mienne et me regardait avec un air singulier : – Ah ça ! si j'ai un conseil à vous donner, ajoutai-je, c'est de ne pas lui parler de ça. Nous arrangerons la chose sans qu'elle s'y attende, ni vous non plus, soyez tranquille ; ça me regarde.

– Ah ! c'est différent, dit-il, je ne savais pas... cela vaut mieux, en effet. D'ailleurs, les adieux ! les adieux ! cela affaiblit.

– Oui, oui, lui dis-je, ne soyez pas enfant, ça vaut mieux. Ne l'embrassez pas, mon ami, ne l'embrassez pas, si vous pouvez, ou vous êtes perdu.

Je lui donnai encore une bonne poignée de main, et je le laissai aller. Oh ! c'était dur pour moi, tout cela.

Il me parut qu'il gardait, ma foi, bien le secret : car ils se promenèrent, bras dessus bras dessous, pendant un quart d'heure, et ils revinrent, au bord de l'eau, reprendre la corde et la robe qu'un de mes mousses avait repêchées.

La nuit vint tout à coup. C'était le moment que j'avais résolu de prendre. Mais ce moment a duré pour moi jusqu'au jour où nous sommes, et je le traînerai toute ma vie comme un boulet.

*

Ici le vieux commandant fut forcé de s'arrêter. Je me gardai de parler, de peur de détourner ses idées ; il reprit en se frappant la poitrine :

– Ce moment-là, je vous le dis, je ne peux pas encore le comprendre. Je sentis la colère me prendre aux cheveux, et en même temps je ne sais quoi me faisait obéir et me poussait en avant. J'appelai les officiers, et je dis à l'un d'eux :

– Allons, un canot à la mer... puisque à présent nous sommes des bourreaux ! Vous y mettez cette femme et vous l'emmènerez au large, jusqu'à ce que vous entendiez des coups de fusil. Alors vous reviendrez. – Obéir à un morceau de papier ! car ce n'était que cela enfin ! Il fallait qu'il y eût quelque chose dans l'air qui me poussât. J'entrevis de loin ce jeune homme... oh ! c'était affreux à voir !... s'agenouiller devant sa Laurette, et lui baiser les genoux et les pieds. N'est-ce pas que vous trouvez que j'étais bien malheureux ?

Je criai comme un fou : – Séparez-les ! nous sommes tous des scélérats ! – Séparez-les... La pauvre République est un corps mort ! Directoire, Directeurs, c'en est la vermine ! Je quitte la mer ! Je ne crains pas tous vos avocats ; qu'on leur dise ce que je dis, qu'est-ce que ça me fait ? Ah je me souciais bien d'eux, en effet ! J'aurais voulu les tenir, je les aurais fait fusiller tous les cinq, les coquins ! Oh ! je l'aurais fait ; je me souciais de la vie comme de l'eau qui tombe là, tenez... Je m'en souciais bien !... une vie comme la mienne... Ah bien, oui ! pauvre vie... va !...

*

Et la voix du Commandant s'éteignit peu à peu et devint aussi incertaine que ses paroles ; et il marcha en se mordant les lèvres et en fronçant le sourcil dans une distraction terrible et farouche. Il avait de petits mouvements convulsifs et donnait à son mulet des coups du fourreau de son épée, comme s'il eût voulu le tuer. Ce qui m'étonna, ce fut de voir la peau jaune de sa figure devenir d'un rouge foncé. Il défit et entrouvrit violemment son habit sur la poitrine, la découvrant au vent et à la pluie. Nous continuâmes ainsi à marcher dans un grand silence. Je vis bien qu'il ne parlerait plus de lui-même, et qu'il fallait me résoudre à questionner.

– Je comprends bien, lui dis-je, comme s'il eût fini son histoire, qu'après une aventure aussi cruelle on prenne son métier en horreur.

– Oh ! le métier ; êtes-vous fou ? me dit-il brusquement, ce n'est pas le métier ! Jamais le capitaine d'un bâtiment ne sera obligé d'être un bourreau, sinon quand viendront des gouvernements d'assassins et de voleurs, qui profiteront de l'habitude qu'a un pauvre homme d'obéir aveuglément, d'obéir toujours, d'obéir comme une malheureuse mécanique, malgré son cœur.

En même temps il tira de sa poche un mouchoir rouge dans lequel il se mit à pleurer comme un enfant. Je m'arrêtai un moment comme pour arranger mon étrier, et, restant derrière la charrette, je marchai quelque temps à la suite, sentant qu'il serait humilié si je voyais trop clairement ses larmes abondantes.

J'avais deviné juste, car au bout d'un quart d'heure environ, il vint aussi derrière son pauvre équipage, et me demanda si je n'avais pas de rasoirs dans mon porte-manteau ; à quoi je lui répondis simplement que, n'ayant pas encore de barbe, cela m'était

fort inutile. Mais il n'y tenait pas, c'était pour parler d'autre chose. Je m'aperçus cependant avec plaisir qu'il revenait à son histoire, car il me dit tout à coup :

– Vous n'avez jamais vu de vaisseau de votre vie, n'est-ce pas ?

– Je n'en ai vu, dis-je, qu'au Panorama de Paris, et je ne me fie pas beaucoup à la science maritime que j'en ai tirée.

– Vous ne savez pas, par conséquent, ce que c'est que le bossoir ?

– Je ne m'en doute pas, dis-je.

– C'est une espèce de terrasse de poutres qui sort de l'avant du navire, et d'où l'on jette l'ancre en mer. Quand on fusille un homme, on le fait placer là ordinairement, ajouta-t-il plus bas.

– Ah ! je comprends, parce qu'il tombe de là dans la mer.

Il ne répondit pas, et se mit à décrire toutes les sortes de canots que peut porter un brick, et leur position dans le bâtiment ; et puis, sans ordre dans ses idées, il continua son récit avec cet air affecté d'insouciance que de longs services donnent infailliblement, parce qu'il faut montrer à ses inférieurs le mépris du danger, le mépris des hommes, le mépris de la vie, le mépris de la mort et le mépris de soi-même ; et tout cela cache, sous une dure enveloppe, presque toujours une sensibilité profonde. – La dureté de l'homme de guerre est comme un masque de fer sur un noble visage, comme un cachot de pierre qui renferme un prisonnier royal.

*

– Ces embarcations tiennent six hommes, reprit-il. Ils s'y

jetèrent et emportèrent Laure avec eux, sans qu'elle eût le temps de crier et de parler. Oh ! voici une chose dont aucun honnête homme ne peut se consoler quand il en est cause. On a beau dire, on n'oublie pas une chose pareille ! Ah ! quel temps il fait ! – Quel diable m'a poussé à raconter ça ! Quand je raconte cela, je ne peux plus m'arrêter, c'est fini. C'est une histoire qui me grise comme le vin de Jurançon. – Ah ! quel temps il fait ! – Mon manteau est traversé.

Je vous parlais, je crois, encore de cette petite Laurette ! – La pauvre femme ! – Qu'il y a des gens maladroits dans le monde ! L'officier fut assez sot pour conduire le canot en avant du brick. Après cela, il est vrai de dire qu'on ne peut pas tout prévoir. Moi je comptais sur la nuit pour cacher l'affaire, et je ne pensais pas à la lumière des douze fusils faisant feu à la fois. Et, ma foi, du canot elle vit son mari tomber à la mer, fusillé.

S'il y a un Dieu là-haut, il sait comment arriva ce que je vais vous dire ; moi je ne le sais pas, mais on l'a vu et entendu comme je vous vois et vous entends. Au moment du feu, elle porta la main à sa tête, comme si une balle l'avait frappée au front, et s'assit dans le canot sans s'évanouir, sans crier, sans parler, et revint au brick quand on voulut et comme on voulut. J'allai à elle, je lui parlai longtemps et le mieux que je pus. Elle avait l'air de m'écouter et me regardait en face, en se frottant le front. Elle ne comprenait pas, et elle avait le front rouge et le visage tout pâle. Elle tremblait de tous ses membres comme ayant peur de tout le monde. Ça lui est resté. Elle est encore de même, la pauvre petite ! idiote, ou comme imbécile, ou folle, comme vous voudrez. Jamais on n'en a tiré une parole si ce n'est quand elle dit qu'on lui ôte ce qu'elle a dans la tête.

De ce moment-là je devins aussi triste qu'elle, et je sentis quelque chose en moi qui me disait : *Reste devant elle jusqu'à la fin de tes jours, et garde-la* ; je l'ai fait. Quand je revins en France, je demandai à passer avec mon grade dans les troupes de terre, ayant pris la mer en haine parce que j'y avais jeté du sang innocent. Je cherchai la famille de Laure. Sa mère était morte. Ses sœurs, à qui je la conduisais folle, n'en voulurent pas, et m'offrirent de la mettre à Charenton. Je leur tournai le dos, et je la gardai avec moi.

– Ah ! mon Dieu ! si vous voulez la voir, mon camarade, il ne tient qu'à vous. – Serait-elle là-dedans ? lui dis-je. – Certainement ! attendez. – Hô ! hô ! la mule...

Comment je continuai ma route

Et il arrêta son pauvre mulet, qui me parut charmé que j'eusse fait cette question. En même temps il souleva la toile cirée de sa petite charrette, comme pour arranger la paille qui la remplissait presque, et je vis quelque chose de bien douloureux. Je vis deux yeux bleus, démesurés de grandeur, admirables de forme, sortant d'une tête pâle, amaigrie et longue, inondée de cheveux blonds tout plats. Je ne vis, en vérité, que ces doux yeux, qui étaient tout dans cette pauvre femme, car le reste était mort. Son front était rouge ; ses joues creuses et blanches avaient des pommettes bleuâtres ; elle était accroupie au milieu de la paille, si bien qu'on en voyait à peine sortir ses deux genoux, sur lesquels elle jouait aux dominos toute seule. Elle nous regarda un moment, trembla longtemps, me sourit un peu, et se remit à jouer. Il me parut qu'elle s'appliquait à comprendre comment sa main droite battrait sa main gauche.

– Voyez-vous, il y a un mois qu'elle joue cette partie-là, me dit le chef de bataillon ; demain, ce sera peut-être un autre jeu qui durera longtemps. C'est drôle, hein ?

En même temps il se mit à replacer la toile cirée de son schako, que la pluie avait un peu dérangée.

– Pauvre Laurette dis-je, tu as perdu pour toujours, va.

J'approchai mon cheval de la charrette, et je lui tendis la main ; elle me donna la sienne machinalement, et en souriant avec beaucoup de douceur. Je remarquai avec étonnement qu'elle avait à ses longs doigts deux bagues de diamants ; je pensai que c'étaient encore les bagues de sa mère, et je me demandai comment la misère les avait laissées là. Pour un monde entier je n'en aurais pas fait l'observation au vieux Commandant ; mais comme il me suivait des yeux, et voyait les miens arrêtés sur les doigts de Laure, il me dit avec un certain air d'orgueil :

– Ce sont d'assez gros diamants, n'est-ce pas ? Ils pourraient avoir leur prix dans l'occasion, mais je n'ai pas voulu qu'elle s'en séparât, la pauvre enfant. Quand on y touche, elle pleure, elle ne les quitte pas. Du reste, elle ne se plaint jamais, et elle peut coudre de temps en temps. J'ai tenu parole à son pauvre petit mari, et, en vérité, je ne m'en repens pas. Je ne l'ai jamais quittée, et j'ai dit partout que c'était ma fille qui était folle. On a respecté ça. À l'armée tout s'arrange mieux qu'on ne le croit à Paris, allez ! elle a fait toutes les guerres de l'Empereur avec moi, et je l'ai toujours tirée d'affaire. Je la tenais toujours chaudement. Avec de la paille et une petite voiture, ce n'est jamais impossible. Elle avait une tenue assez soignée, et moi, étant chef de bataillon, avec une bonne paye, ma pension de la Légion d'honneur et le mois Napoléon, dont la somme était double, dans le temps, j'étais tout à fait au courant

de mon affaire, et elle ne me gênait pas. Au contraire, ses enfantillages faisaient rire quelquefois les officiers du 7^e léger.

Alors il s'approcha d'elle et lui frappa sur l'épaule, comme il eût fait à son petit mulet.

– Eh bien, ma fille ! dis donc, parle donc un peu au lieutenant qui est là ; voyons, un petit signe de tête.

Elle se remit à ses dominos.

– Oh ! dit-il, c'est qu'elle est un peu farouche aujourd'hui, parce qu'il pleut. Cependant elle ne s'enrhume jamais. Les fous, ça n'est jamais malade, c'est commode de ce côté-là. À la Bérésina et dans toute la retraite de Moscou, elle allait nu-tête. – Allons ma fille, joue toujours, va, ne t'inquiète pas de nous ; fais ta volonté, va, Laurette.

Elle lui prit la main qu'il appuyait sur son épaule, une grosse main noire et ridée ; elle la porta timidement à ses lèvres et la baisa comme une pauvre esclave. Je me sentis le cœur serré par ce baiser, et je tournai bride violemment.

– Voulons-nous continuer notre marche, Commandant ? lui dis-je ; la nuit viendra avant que nous soyons à Béthune.

Le Commandant racla soigneusement avec le bout de son sabre la boue jaune qui chargeait ses bottes ; ensuite il monta sur le marchepied de la charrette, ramena sur la tête de Laure le capuchon de drap d'un petit manteau qu'elle avait. Il ôta sa cravate de soie noire et la mit autour du cou de sa fille adoptive : après quoi il donna le coup de pied au mulet, fit son mouvement d'épaule et dit : – En route, mauvaise troupe ! – Et nous repartîmes.

La pluie tombait toujours tristement ; le ciel gris et la terre grise s'étendaient sans fin ; une sorte de lumière terne, un pâle soleil,

tout mouillé, s'abaissait derrière de grands moulins qui ne tournaient pas. Nous retombâmes dans un grand silence.

Je regardais mon vieux Commandant ; il marchait à grands pas, avec une vigueur toujours soutenue, tandis que son mulet n'en pouvait plus et que mon cheval même commençait à baisser la tête. Ce brave homme ôtait de temps à autre son schako pour essuyer son front chauve et quelques cheveux gris de sa tête, ou ses gros sourcils, ou ses moustaches blanches, d'où tombait la pluie. Il ne s'inquiétait pas de l'effet qu'avait pu faire sur moi son récit. Il ne s'était fait ni meilleur ni plus mauvais qu'il n'était. Il n'avait pas daigné se dessiner. Il ne pensait pas à lui-même et, au bout d'un quart d'heure, il entama, sur le même ton, une histoire bien plus longue sur une campagne du maréchal Masséna, où il avait formé son bataillon en carré contre je ne sais quelle cavalerie. Je ne l'écoutai pas, quoiqu'il s'échauffât pour me démontrer la supériorité du fantassin sur le cavalier.

La nuit vint, nous n'allions pas vite. La boue devenait plus épaisse et plus profonde. Rien sur la route et rien au bout. Nous nous arrêtâmes au pied d'un arbre mort, le seul arbre du chemin. Il donna d'abord ses soins à son mulet, comme moi à mon cheval. Ensuite il regarda dans la charrette, comme une mère dans le berceau de son enfant. Je l'entendais qui disait : – Allons, ma fille, mets cette redingote sur tes pieds, et tâche de dormir. – Allons, c'est bien ! elle n'a pas une goutte de pluie. – Ah ! diable ! elle a cassé ma montre que je lui avais laissée au cou ! – Oh ! ma pauvre montre d'argent ! – Allons, c'est égal ; mon enfant, tâche de dormir. Voilà le beau temps qui va venir bientôt. – C'est drôle ! elle a toujours la fièvre ; les folles sont comme ça. Tiens, voilà du chocolat pour toi, mon enfant.

Il appuya la charrette à l'arbre, et nous nous assîmes sous les roues, à l'abri de l'éternelle ondée, partageant un petit pain à lui et un à moi : mauvais souper.

– Je suis fâché que nous n'ayons que ça, dit-il : mais ça vaut mieux que du cheval cuit sous la cendre avec de la poudre dessus, en manière de sel, comme on en mangeait en Russie. La pauvre petite femme, il faut bien que je lui donne ce que j'ai de mieux. Vous voyez que je la mets toujours à part. Elle ne peut pas souffrir le voisinage d'un homme depuis l'affaire de la lettre. Je suis vieux, et elle a l'air de croire que je suis son père ; malgré cela, elle m'étranglerait si je voulais l'embrasser seulement sur le front. L'éducation leur laisse toujours quelque chose, à ce qu'il paraît, car je ne l'ai jamais vue oublier de se cacher comme une religieuse. – C'est drôle, hein ?

Comme il parlait d'elle de cette manière, nous l'entendîmes soupirer et dire : *Ôtez ce plomb ! ôtez-moi ce plomb !* Je me levais, il me fit rasseoir.

– Restez, restez, me dit-il, ce n'est rien ; elle dit ça toute sa vie, parce qu'elle croit toujours sentir une balle dans sa tête. Ça ne l'empêche pas de faire tout ce qu'on lui dit, et cela avec beaucoup de douceur.

Je me tus, en l'écoutant avec tristesse. Je me mis à calculer que, de 1797 à 1815, où nous étions, dix-huit années ainsi s'étaient passées pour cet homme. – Je demurai longtemps en silence à côté de lui, cherchant à me rendre compte de ce caractère et de cette destinée. Ensuite, à propos de rien, je lui donnai une poignée de main pleine d'enthousiasme. Il en fut étonné.

– Vous êtes un digne homme, lui dis-je.

Il me répondit :

– Eh ! pourquoi donc ? Est-ce à cause de cette pauvre femme ?... Vous sentez bien, mon enfant, que c'était un devoir. Il y a longtemps que j'ai fait Abnégation.

Et il me parla encore de Masséna.

Le lendemain, au jour, nous arrivâmes à Béthune, petite ville laide et fortifiée, où l'on dirait que les remparts, en resserrant leur cercle, ont pressé les maisons l'une sur l'autre. Tout y était en confusion, c'était le moment d'une alerte. Les habitants commençaient à retirer les drapeaux blancs des fenêtres et à coudre les trois couleurs dans leurs maisons. Les tambours battaient la générale ; les trompettes sonnaient à *cheval*, par ordre de M. le duc de Berry. Les longues charrettes picardes portaient les Cent-Suisses et leurs bagages ; les canons des Gardes du Corps courant aux remparts, les voitures des princes, les escadrons des Compagnies Rouges se formant, encombraient la ville. La vue des Gendarmes du Roi et des Mousquetaires me fit oublier mon vieux compagnon de route. Je joignis ma compagnie, et je perdis dans la foule la petite charrette et ses pauvres habitants. À mon grand regret, c'était pour toujours que je le perdais.

Ce fut la première fois de ma vie que je lus au fond d'un vrai cœur de soldat. Cette rencontre me révéla une nature d'homme qui m'était inconnue, et que le pays connaît mal et ne traite pas bien ; je la plaçai dès lors très haut dans mon estime. J'ai souvent cherché depuis autour de moi quelque homme semblable à celui-là et capable de cette abnégation de soi-même entière et insouciant. Or, durant quatorze années que j'ai vécu dans l'armée, ce n'est qu'en elle, et surtout dans les rangs dédaignés et pauvres de l'infanterie,

que j'ai retrouvé ces hommes de caractère antique, poussant le sentiment du devoir jusqu'à ses dernières conséquences, n'ayant ni remords de l'obéissance ni honte de la pauvreté, simples de mœurs et de langage, fiers de la gloire du pays, et insoucians de la leur propre, s'enfermant avec plaisir dans leur obscurité, et partageant avec les malheureux le pain noir qu'ils payent de leur sang.

J'ignorai longtemps ce qu'était devenu ce pauvre chef de bataillon, d'autant plus qu'il ne m'avait pas dit son nom et que je ne le lui avais pas demandé. Un jour cependant, au café, en 1825, je crois, un vieux capitaine d'infanterie de ligne à qui je le décrivis, en attendant la parade, me dit :

– Eh ! pardieu, mon cher, je l'ai connu, le pauvre diable ! C'était un brave homme ; il a été *descendu* par un boulet à Waterloo. Il avait en effet laissé aux bagages une espèce de fille folle que nous menâmes à l'Hôpital d'Amiens, en allant à l'armée de la Loire, et qui y mourut, furieuse, au bout de trois jours.

– Je le crois bien, lui dis-je ; elle n'avait plus son père nourricier !

– Ah bah ! *père* ! qu'est-ce que vous dites donc ? ajouta-t-il d'un air qu'il voulait rendre fin et licencieux.

– Je dis qu'on bat le rappel, repris-je en sortant. Et moi aussi, j'ai fait Abnégation.

Hector Malot

Hector Malot (1830-1907) est l'auteur de plus de soixante-dix romans qui connurent un grand succès en leur temps, le plus connu étant certainement *Sans famille*, publié en 1878.

Une peur

Il ne faut pas discuter de la peur, nous dit Blanchon, chacun a la sienne. Telle qui est ridicule pour celui-ci, est naturelle pour celui-là ; les uns ont peur d'une lame brillante ; les autres d'une peau d'animal ; moi j'ai peur des bêtes à sang froid, même des lézards et des grenouilles ; que je me promène dans les champs, que dans une vaste plaine dénudée je rencontre une mare aux bords plats sans aucune surprise possible, que des grenouilles effrayées par mon pas sautent dans l'eau paisible, me voilà secoué de la tête aux pieds comme si j'avais reçu une décharge électrique. Ceci vous expliquera comment j'ai eu à Anvers une terreur dont je tremble encore en la racontant.

J'étais à Anvers pour copier une seconde fois le triptyque de Quentin Metzys, l'*Ensevelissement du Christ*. Certainement la *Descente de croix*, l'*Assomption* de Rubens sont des œuvres admirables ; mais, au musée, l'*Ensevelissement du Christ* de Metzys est d'une force bien d'autres que le *Christ à la paille* de Rubens ; comme les fresques de Masaccio à la chapelle des Bronegui sont au-dessus des loges de Raphaël.

Mais ce n'est pas des primitifs qu'il s'agit, c'est de ma peur. Un jour que j'étais resté à travailler à ma copie jusqu'à la fermeture du musée, j'avais, en sortant, éprouvé le besoin de remuer les jambes et, descendant à l'Escaut, j'avais suivi son quai. La marée montante soulevait doucement les grands transatlantiques et les galiotes hollandaises aux listons verts. Sur le port encombré, je flânais sans

me soucier de l'heure, regardant les gros chevaux flamands qui traînaient sans effort les plus lourdes charges, admirant le fleuve gris aux lointains vaporeux où se noyaient les rayons de cuivre du soleil couchant. Peu à peu les prairies basses et tendres des rives se perdirent dans la brume du nord, répandue sur ce soir d'été, et je songeai à aller dîner. Il faisait sombre ; l'eau des bassins devenait noire, et dans cette demi-obscurité, je regagnai mon auberge, située à côté du canal des Brasseurs. Une vieille maison qui ressemble beaucoup à celle de Plantin, que tout le monde connaît, une étroite rue qui sent à plein nez les salaisons, le goudron et la rogue. En arrivant, je trouvai le dîner de table d'hôte fini. Il était tard ; j'avais oublié l'heure dans la contemplation du doux ciel d'Anvers et de son fleuve qui caresse si délicatement le flanc des bateaux.

Un seul voyageur, un retardataire comme moi, était dans la salle à manger. On mit nos deux couverts en face l'un de l'autre. En attaquant un premier plat refroidi à la sauce figée, j'examinai le soupeur avec la curiosité d'un peintre qui a devant soi un personnage inconnu à l'allure pittoresque. Qui ? Saltimbanque, homme civilisé, sauvage : la figure était tannée et rougeâtre, la chevelure inculte, mais l'œil énergique. Je n'étais pas à table depuis cinq minutes que mon inconnu se mit à me parler ; au bout d'un quart d'heure, nous bavardions comme d'anciennes connaissances. J'appris qu'il arrivait des Indes et venait à Anvers pour essayer de vendre au Jardin Zoologique une collection de bêtes, des panthères, des tigres, des gazelles, des serpents. Devant cette confiance, il m'échappa une question éloquente :

– Vos bêtes sont ici avec vous ?

– Les panthères, les tigres et les gazelles à l'écurie dans leurs cages ; les serpents dans ma chambre, oh ! bien raisonnables,

enfermés à double tour et roulés au milieu de leur caisse de voyage.

Des petits frissons me couraient déjà sur la nuque.

– Vous allez passer la nuit ici ?

– Assurément.

– Et si vos serpents s'échappent ?

– Ils dorment.

– Les yeux ouverts ?

– Dame, c'est leur manière. Mais je vous réponds qu'ils ne sont pas toujours aussi terribles qu'on le croit en Europe. Je connais une jeune fille qui, là-bas, a gardé un « cobro di capello » toute une nuit sous son oreiller.

– L'aimable histoire !

– Elle ne s'était aperçu de rien si ce n'est que de petits mouvements inexplicables secouaient son oreiller. Un jour, en examinant son lit, elle découvrit un bonhomme fort sage et très content qui leva la tête pour la regarder avec reconnaissance : la plus jolie bête qu'on pût imaginer. J'en ai plusieurs ; et aussi des céraistes et des crotales à votre disposition, monsieur. Si vous vouliez les voir, ils en valent la peine ; ça n'a qu'un poumon, ça nage sans nageoires, ça marche sans pattes et c'est orné de deux cent cinquante paires de côtes.

– Je vous remercie. Des bêtes qui n'ont qu'un poumon et deux cent cinquante paire de côtes, ça ne m'intéresse que de très loin.

– Vous en auriez peur ?

– Je vous crois ; et même je trouve criminel qu'on apporte ces bêtes dans notre pays ; elles peuvent s'échapper.

– Et la science !

– Si elles sont nécessaires à la science, que les savants aillent les étudier sur place, qu’elles ne viennent pas s’offrir aux savants dans notre pays.

Malgré moi, la conversation continua encore quelque temps sur ce sujet, et ce fut, ce soir-là, que j’appris qu’avant de nous engloûtir tout vivant les reptiles ont la précautionneuse coutume de nous lécher abondamment ; il paraît que ça passe mieux. J’avais froid quand je levai la séance.

Ma chambre était la dernière au bout du corridor. J’y montai aussitôt et, la tête pleine des histoires de la soirée, je me déshabillai lentement, non sans avoir préalablement découvert mon lit, soulevé mes rideaux, ouvert mes armoires.

Pendant que je faisais mes ablutions, j’entendis du bruit dans la chambre à côté de la mienne et une voix me cria :

– Bonsoir, monsieur. J’entends que vous n’êtes pas encore couché. Dormez bien, aussi bien que moi qui ne me suis pas mis dans un lit depuis huit jours.

L’homme aux « cabro di capello ! »

Je fus sur le point de me rhabiller et de demander à changer de chambre. Cependant le dégoût de me mettre dans un nouveau lit qu’on me préparerait à la hâte, la gêne d’amour-propre d’avouer mes craintes enfantines, me retinrent. C’était trop bête et trop ridicule ; ces serpents endormis n’allaient pas traverser le mur ou descendre par la cheminée pour venir coucher avec moi. Me faisant violence, j’éteignis la bougie et gagnai mon lit, éloigné de toute la largeur de la pièce de la chambre aux serpents.

Je restai longtemps sans dormir, me tournant cent fois, nerveux,

agacé de me sentir encore et malgré moi hanté par l'idée de ce voisinage. Sous la porte de communication des deux chambres dont j'avais assuré le verrou, je voyais filtrer un rayon de lumière et je redoutais le moment où il disparaissait. Sa bougie éteinte, mon collectionneur ne pourrait pas surveiller ses pensionnaires et il s'endormirait de ce sommeil de plomb qu'il m'avait annoncé. Elle disparut la petite lueur et aussi s'éteignirent les bruits de la maison... Un silence morne, une nuit noire...

Je m'endormis, mais d'un sommeil craintif et léger, d'un sommeil qui attend et qui guette. Combien de temps ai-je dormi ainsi, je ne l'ai jamais su, une heure, deux heures peut-être. Je fus tiré de cet état par un bruit qui m'arracha à l'instant aux indécisions du réveil en sursaut. Je savais où j'étais ; mes frayeurs, mon voisinage, ma répugnance à me coucher, les histoires qui m'avaient impressionné, tout me revenait en un coup. La tête libre comme si je n'avais pas dormi, mais le cœur battant, je m'assis sur le lit et j'écoutai.

C'était un bruit extraordinaire : une sorte de clapotement irrégulier, sourd, mat, qui cessait une seconde, puis reprenait, lent ou précipité, avec de temps à autre un flouc plus lourd suivi d'un silence. J'allongeai vivement le bras vers ma table pour prendre des allumettes, je ne les trouvai pas. J'avais laissé sur la cheminée la boîte et la bougie ; je tenais mon cœur à deux mains. Il tonnait trop fort ; les yeux écarquillés je regardais.

Il faisait noir, noir comme dans un puits et le bruit continuait maintenant un peu plus alangui, mais les floucs au contraire étaient plus fréquents et plus lourds. Un cri fou s'étrangla dans ma gorge : les serpents ! Mon sang s'arrêta dans mes veines. Terrifié, je voulais appeler, crier comme dans un rêve, je ne pouvais pas.

Inondé de sueur froide, la mâchoire serrée, je retombai sur mon lit, étouffé d'angoisse.

Dans ma cervelle en tempête, qui cependant pensait net et voyait clair comme si elle était à un autre qu'à moi, je m'expliquais tout et je suivais les reptiles dans leurs marches.

Ils s'étaient glissés sous la porte de communication, cette porte que j'avais regardée avant de m'endormir, et qui laissait passer des jets de lumière larges de deux doigts ; le clapotement et les floucs, c'était le rampement de l'animal qui tantôt allait doucement en cherchant sa direction, tantôt se dressait et retombait avec hardiesse, ayant senti ce qui l'attirait ; le son mat de la peau visqueuse sur le carreau je le reconnaissais, le frôlement lourd d'une chair vivante, je l'entendais. Et tout à l'heure au milieu de mon lit, des reptiles glacés, monstrueux, s'allongeraient près de mon corps que bientôt ils enlaceraient, pendant que des langues baveuses et gluantes me lécheraient le visage. Littéralement j'étais à l'agonie.

Pourtant, dans le débat de mes pensées, un souvenir me vint. Les reptiles, lorsqu'on ne les irrite pas et qu'ils ne sont pas affamés, n'ont qu'un besoin, qu'une idée – la chaleur. L'état de béatitude qu'ils trouvent les engourdit et ils peuvent rester longtemps inoffensifs. Par un effort désespéré je pus me redresser et, saisissant ma couverture de laine, je l'enlevai pour la laisser tomber sur le carreau de la chambre. De quelle oreille j'écoutais ! Qu'allaient-ils faire ? Entendrais-je, comprendrais-je ? Les nerfs tendus, je restais haletant.

Il est certain que le bruit s'affaiblissait et devenait plus paresseux et plus rare. Avaient-ils trouvé la couverture ?

Enfin je n'entendis plus rien. Je poussai un soupir d'espoir, mon

corps que la terreur avait cloué se détendit un peu ; je respirai plus facilement et j'essayai d'appeler, mais je ne reconnaissais pas ma voix ; elle était sourde et éteinte ; personne ne bougea ni ne répondit ; alors je tentai de suivre un raisonnement, de m'arrêter à quelque chose. Ce que je compris tout de suite, c'est que, jamais avant le jour, je n'aurais la force de sortir de mon lit et de poser les pieds par terre. La pensée qu'en marchant, je pouvais toucher ou heurter une bête hideuse dont le simple contact m'aurait anéanti, ne me laissait aucun courage d'esprit. Me lever et fuir quand le jour viendrait et que je pourrais connaître le danger et l'éviter – oui ; aller en aveugle et en brave – non. Je devais rester grelottant, blotti dans un coin de mon lit, sans mouvement, de peur, en allongeant les bras ou les jambes, de rencontrer la peau lisse et ferme dont à chaque minute je pouvais prévoir l'enlacement.

Quelle nuit ! Je calculais tout. La couverture refroidie, n'iraient-ils pas chercher un nid plus tiède ; la peau humaine n'était-elle point un appât irrésistible pour ces avaleurs d'êtres vivants ? Le besoin seul de mordre dans un sang chaud et palpitant ne les tirerait-il pas de cet état de béatitude sur lequel j'avais compté pour me sauver ? Mon oreiller suivit la couverture et, collé au mur, à peu près coulé dans la ruelle, j'attendis.

Ce n'est pas assez de dire que le jour fut long à venir. Enfin je vis, du côté des fenêtres, une blancheur d'aube, mais si pâle, si hideuse, qu'il fallait mon angoisse pour me la faire apercevoir. Cependant peu à peu elle s'affirma, doucement elle grandit, et je pus distinguer mes fenêtres. Le petit jour qui entraît me permettait déjà de reconnaître dans ma chambre des ombres, des formes, mais par terre comment fouiller des yeux ce tas de la couverture et de l'oreiller, comment voir près de moi, dans l'ombre des rideaux, si rien n'avait bougé, si j'étais seul ?

Ah ! que je la trouvais belle la lumière qui entra franchement en glissant sur le carreau et éclaira jusqu'au coin le plus mystérieux de la pièce ! Depuis qu'il faisait à peu près clair, je surveillais la couverture ; maintenant je la voyais mieux. Rien d'inquiétant de ce côté. Très mince, elle était tombée affaissée, et aucun soulèvement n'indiquait qu'elle fût habitée. L'oreiller, resté droit contre une chaise, n'avait pas pu devenir un abri. Mon petit tapis était bien plat devant mon lit, et autour de moi pas autre chose que mes draps froissés.

Avais-je eu une hallucination ?

De mon lit, je pris mes pantoufles, un pantalon, et, les ayant enfilés, j'osai me risquer. La couverture toujours flasque semblait un modèle de candeur. J'avançais malgré cela avec prudence en me tenant du côté de la porte, mais je n'avais pas hasardé trois pas que je compris tout. Ma cuvette pleine d'eau et restée par terre servait de tombeau à une souris. C'étaient ses efforts pour se sauver qui m'avaient éveillé ; c'était son agonie, cette longue et tragique noyade qui m'avait terrifié. Le soir, j'avais changé de logis.

Victor Hugo

Le diable chiffonnier

... En ce temps-là même, il était arrivé au diable une aventure désagréable et singulière. Le diable a coutume d'emporter les âmes qui sont à lui dans une hotte, ainsi que cela peut se voir sur le portail de la cathédrale de Fribourg en Suisse, où il est figuré avec une tête de porc sur les épaules, un croc à la main et une hotte de chiffonnier sur le dos ; car le démon trouve et ramasse les âmes des méchants dans les tas d'ordures que le genre humain dépose au coin de toutes les grandes vérités terrestres ou divines. Le diable n'avait pas l'habitude de fermer sa hotte, ce qui fait que beaucoup d'âmes s'échappaient, grâce à la céleste malice des anges. Le diable s'en aperçut et mit à sa hotte un bon couvercle orné d'un bon cadenas. Mais les âmes, qui sont fort subtiles, furent peu gênées du couvercle ; et, aidées par les petits doigts roses des chérubins, trouvèrent encore moyen de s'enfuir par les claires-voies de la hotte. Ce que voyant, le diable, fort dépité, tua un dromadaire, et de la peau de la bosse se fit une outre qu'il sut clore merveilleusement avec l'assistance du démon Hermès, et de laquelle il se sentait plus joyeux quand elle était remplie d'âmes qu'un écolier d'une bourse remplie de sequins d'or. C'est ordinairement dans la Haute-Égypte, sur les bords de la Mer Rouge, que le diable, après avoir fait sa tournée dans le pays des païens et des mécréants, remplit cette outre : le lieu est fort désert ; c'est une grève de sable près d'un petit bois de palmiers qui est situé entre Coma, ou est né saint Antoine, et Clisma, où est mort saint Sisoës.

Un jour donc que le diable avait fait encore meilleure chasse

qu'à l'ordinaire, il remplissait gaiement son outre lorsque, se retournant par hasard, il vit à quelques pas de lui un ange qui le regardait en souriant. Le diable haussa les épaules et continua d'empiler dans ce sac les âmes qu'il avait, les épluchant fort peu, je vous jure ; car tout est assez bon pour cette chaudière-là. Quand il eut fini, il empoigna l'outre d'une main pour la charger sur ses épaules ; mais il lui fut impossible de la lever du sol, tant il y avait mis d'âmes et tant les iniquités dont elles étaient chargées les rendaient lourdes et pesantes. Il saisit alors cette besace d'enfer à deux bras ; mais le second effort fut aussi inutile que le premier, l'outre ne bougea pas plus que si elle eût été la tête d'un cochon sortant de terre.

– Oh ! âmes de plomb, dit le diable, et il se prit à jurer.

En se retournant, il vit le bel ange qui le regardait en riant.

– Que fais-tu là ? s'écria le démon.

– Tu le vois, dit l'ange, je souriais tout à l'heure et à présent je ris.

– Oh ! céleste volaille ! grand innocent, va ! répliqua Asmodée.

Mais l'ange devint sévère et lui parla ainsi :

– Dragon, voici les paroles que je te dis de la part de celui qui est le Seigneur : tu ne pourras emporter cette charge d'âmes dans la géhenne tant qu'un saint du paradis ou un chrétien tombé du ciel ne t'aura pas aidé à la soulever de terre et à la poser sur tes épaules.

Cela dit, l'ange ouvrit ses ailes d'aigle et s'envola.

Le diable était fort empêché.

– Que veut dire cet imbécile ? grommelait-il entre ses dents. Un saint du paradis ? ou un chrétien tombé du ciel ? J'attendrai

longtemps si je dois rester là jusqu'à ce qu'une pareille assistance m'arrive ! Pourquoi diantre aussi ai-je outrageusement bourré cette sacoche ? Et ce niais, qui n'est ni homme ni oiseau, se burlait de moi ! Allons ! il faut maintenant que j'attende le saint qui viendra du paradis ou le chrétien qui tombera du ciel. Voilà une stupide histoire, et il faut convenir qu'on s'amuse de peu de chose là-haut !

Pendant qu'il se parlait ainsi à lui-même, les habitants de Coma et de Clisma croyaient entendre le tonnerre gronder sourdement à l'horizon. C'était le diable qui bougonnait.

Pour un charretier embourbé, jurer est quelque chose, mais sortir de l'ornière est encore mieux. Le pauvre diable se creusait la tête et rêvait. C'est un drôle fort adroit que celui qui a perdu Ève. Il entre partout. Quand il veut, de même qu'il se glisse dans l'amour, il se glisse dans le paradis. Il a conservé des relations avec saint Cyprien le magicien, et il sait dans l'occasion se faire bienvenir des autres saints, tantôt en leur rendant de petits services mystérieux, tantôt en leur disant des paroles agréables. Il sait, ce grand savant, la conversation qui plaît à chacun. Il les prend tous par leur faible. Il apporte à saint Robert d'York les petits pains d'avoine au beurre. Il cause orfèvrerie avec saint Éloi et cuisine avec saint Théodote. Il parle au saint évêque Germain du roi Childebart, au saint abbé Wandrille du roi Dagobert et au saint eunuque Usthazade du roi Sapor. Il parle à saint Paul le Simple de saint Antoine, et il parle à saint Antoine de son cochon. Il parle à saint Lou de sa femme Biméniole, et il ne parle pas à saint Gomer de sa femme Gwinmarie. Car le diable est le grand flatteur. Cœur de fiel, bouche de miel.

Cependant quatre saints, qui sont connus pour leur étroite amitié, saint Nil le Solitaire, saint Autremoine, saint Jean le Nain et saint

Médard, étaient précisément allés ce jour-là se promener sur les bords de la Mer Rouge. Comme ils arrivaient, tout en conversant, près du bois de palmiers, le diable les vit venir vers lui avant d'être aperçu par eux. Il prit incontinent la forme d'un vieillard très pauvre et très cassé et se mit à pousser des cris lamentables. Les saints approchèrent.

– Qu'est-ce ? dit saint Nil.

– Hélas ! hélas ! mes bons seigneurs, s'écria le diable, venez à mon aide, je vous en supplie. J'ai un très méchant maître, je suis un pauvre esclave, j'ai un très méchant maître qui est un marchand du pays de Fez. Or vous savez que tous ceux de Fez, les Maures, Numides, Garamantes et tous les habitants de la Barbarie, de la Nubie et de l'Égypte sont mauvais, pervers, sujets aux femmes et aux copulations illicites, téméraires, ravisseurs, hasardeux et impitoyables à cause de la planète Mars. De plus, mon maître est un homme que tourmentent la bile noire, la bile jaune et la pituite à Cicéron ; de là une mélancolie froide et sèche qui le rend timide, de peu de courage, avec beaucoup d'inventions néanmoins pour le mal. Ce qui retombe sur nous, pauvres esclaves, sur moi, pauvre vieux.

– Où voulez-vous en venir, mon ami ? dit saint Autremoine avec intérêt.

– Voilà, mon bon seigneur, répondit le démon. Mon maître est un grand voyageur. Il a des manies. Dans tout le pays où il va, il a le goût de bâtir dans son jardin une montagne de sable qu'on ramasse au bord des mers près desquelles ce méchant homme s'établit. Dans la Zélande, il a édifié un tas de sable fangeux et noir ; dans la Frise un tas de gros sable mêlé de ces coquilles rouges, parmi lesquelles on trouve le cône tigré ; et dans la Chersonèse

cimbrique, qu'on nomme aujourd'hui Jutland, un tas de sable fin mêlé de ces coquilles blanches parmi lesquelles il n'est pas rare de rencontrer la telline soleil-levant...

– Que le diable t'emporte ! interrompit saint Nil, qui est d'un naturel impatient. Viens au fait. Voilà un quart d'heure que tu nous fais perdre à écouter des sornettes. Je compte les minutes.

Le diable s'inclina humblement :

– Vous comptez les minutes, monseigneur ? C'est un noble goût. Vous devez être du Midi ; car ceux du Midi sont ingénieux et adonnés aux mathématiques, parce qu'ils sont plus voisins que les autres hommes du cercle des étoiles errantes.

Puis, tout à coup, éclatant en sanglots et se meurtrissant la poitrine du poing :

– Hélas ! hélas ! mes bons princes, j'ai un bien cruel maître. Pour bâtir sa montagne il m'oblige à venir tous les jours, moi vieillard, remplir cette outre de sable au bord de la mer. Il faut que je la porte sur mes épaules. Quand j'ai fait un voyage, je recommence, et cela dure depuis l'aube du jour jusqu'au coucher du soleil. Si je veux me reposer, si je veux dormir, si je succombe à la fatigue, si l'outre n'est pas bien pleine, il me fait fouetter. Hélas ! je suis bien misérable et bien battu et bien accablé d'infirmités. Hier, j'avais fait six voyages dans la journée ; le soir venu, j'étais si las que je n'ai pu hausser jusqu'à mon dos cette outre que je venais d'emplir ; et j'ai passé ici toute la nuit, pleurant à côté de ma charge et épouvanté de la colère de mon maître. Mes seigneurs, mes bons seigneurs, par grâce et par pitié, aidez-moi à mettre ce fardeau sur mes épaules, afin que je puisse m'en retourner auprès de mon maître, car, si je tarde, il me tuera. Ahi ! Ahi !

En écoutant cette pathétique harangue, saint Nil, saint Autremoine et saint Jean le Nain se sentirent émus, et saint Médard se mit à pleurer, ce qui causa sur la terre une pluie de quarante jours.

Mais saint Nil dit au démon :

– Je ne puis t’aider, mon ami, et j’en ai regret ; mais il faudrait mettre la main à cette outre qui est une chose morte, et un verset de la très sainte Écriture défend de toucher aux choses mortes sous peine de rester impur.

Saint Autremoine dit au démon :

– Je ne puis t’aider, mon ami, et j’en ai regret ; mais je considère que ce serait une bonne action, et les bonnes actions ayant l’inconvénient de pousser à la vanité celui qui les fait, je m’abstiens d’en faire pour conserver l’humilité.

Saint Jean dit au démon :

– Je ne puis t’aider, mon ami, et j’en ai regret ; mais, comme tu le vois, je suis si petit que je ne pourrais atteindre à ta ceinture. Comment ferais-je pour te mettre cette charge sur les épaules ?

Saint Médard, tout en larmes, dit au démon :

– Je ne puis t’aider, mon ami, et j’en ai regret ; mais je suis si ému, vraiment, que j’ai les bras cassés.

Et ils continuèrent leur chemin.

Le diable enrageait.

– Voilà des animaux ! s’écria-t-il en regardant les saints s’éloigner. Quels vieux pédants ! sont-ils absurdes avec leurs grandes barbes ! ma parole d’honneur, ils sont encore plus bêtes que l’ange !

Lorsqu'un de nous enrage, il a du moins la ressource d'envoyer au diable celui qui l'irrite. Le diable n'a pas cette douceur. Aussi y a-t-il dans toutes ses colères une pointe qui rentre en lui-même et qui l'exaspère.

Comme il maugréait en fixant son œil plein de flamme et de fureur sur le ciel, son ennemi, voilà qu'il aperçoit dans les nuées un point noir. Ce noir grossit, ce point approche ; le diable regarde ; c'était un homme – c'était un chevalier armé et casqué – c'était un chrétien ayant la croix rouge sur la poitrine – qui tombait des nues.

– Que n'importe qui soit loué ! cria le démon en sautant de joie. Je suis sauvé. Voilà mon chrétien qui m'arrive ! Je n'ai pas pu venir à bout de quatre saints, mais ce serait bien le diable si je ne venais pas à bout d'un homme.

En ce moment-là, Pécopin, doucement déposé sur le rivage, mettait pied à terre.

Apercevant ce vieillard, lequel était là comme un esclave qui se repose à côté de son fardeau, il marcha vers lui et lui dit :

– Qui êtes-vous, l'ami, et où suis-je ?

Le diable se prit à geindre piteusement :

– Vous êtes au bord de la Mer Rouge, monseigneur, et moi je suis le plus malheureux des misérables.

Sur ce, il chanta au chevalier la même antienne qu'aux saints, le suppliant pour conclusion de l'aider à charger cette outre sur son dos.

Pécopin hocha la tête :

– Bonhomme, voilà une histoire peu vraisemblable.

– Mon bon seigneur, qui tombez du ciel, répondit le diable, la

vôtre l'est encore moins, et pourtant elle est vraie.

– C'est juste, dit Pécopin.

– Et puis, reprit le démon, que voulez-vous que j'y fasse ? Si mes malheurs n'ont pas bonne apparence, est-ce ma faute ? Je ne suis qu'un pauvre de besace et d'esprit ; je ne sais pas inventer ; il faut bien que je compose mes gémissements avec mes aventures et je ne puis mettre dans mon histoire que la vérité. Telle viande, telle soupe.

– J'en conviens, dit Pécopin.

– Et puis enfin, poursuivit le diable, quel mal cela peut-il vous faire, à vous, mon jeune vaillant, d'aider un pauvre vieillard infirme à attacher cette outre sur mes épaules ?

Ceci parut concluant à Pécopin. Il se baissa, souleva de terre l'outre, qui se laissa faire sans difficulté, et, la soutenant entre ses bras, il s'apprêta à la poser sur le dos du vieillard qui se tenait courbé devant lui.

Un moment de plus, et c'était fait.

Le diable a des vices ; c'est là ce qui le perd. Il est gourmand. Il eut dans cette minute-là l'idée de joindre l'âme de Pécopin aux autres âmes qu'il allait emporter ; mais pour cela il fallait d'abord tuer Pécopin.

Il se mit donc à appeler à voix basse un esprit invisible auquel il commanda quelque chose en paroles obscures.

Tout le monde sait que, lorsque le diable dialogue et converse avec d'autres démons, il parle un jargon moitié italien, moitié espagnol. Il dit aussi çà et là quelques mots latins.

Ceci a été prouvé et clairement établi dans plusieurs rencontres

et en particulier dans le procès du Dr Eugenio Torralva, lequel fut commencé à Valladolid le 10 janvier 1528 et convenablement terminé le 6 mai 1531 par l'auto-da-fé dudit docteur.

Pécopin savait beaucoup de choses. C'était, je vous l'ai dit, un cavalier d'esprit qui était homme à soutenir bravement une vespérie. Il avait des lettres. Il connaissait la langue du diable.

Or, à l'instant où il lui attachait l'outre sur l'épaule, il entendit le petit vieillard courbé dire tout bas : *Bamos, non cierra occhi, verbera, frappa, y echa la piedra*. Ceci fut pour Pécopin comme un éclair.

Un soupçon lui vint. Il leva les yeux, et il vit à une grande hauteur au-dessus de lui une pierre énorme que quelque géant invisible tenait suspendue sur sa tête.

Se rejeter en arrière, toucher de sa main gauche le talisman, saisir de la main droite son poignard et en percer l'outre avec une violence et une rapidité formidables, c'est ce que fit Pécopin, comme s'il eût été le tourbillon qui, dans la même seconde, passe, vole, tourne, brille, tonne et foudroie.

Le diable poussa un grand cri. Les âmes délivrées s'enfuirent par l'issue que le poignard de Pécopin venait de leur ouvrir, laissant dans l'outre leurs noirceurs, leurs crimes et leurs méchancetés, monceau hideux, verrue abominable qui, par l'attraction propre au démon, s'incrusta en lui, et, recouverte par la peau de l'outre, resta à jamais fixée entre ses deux épaules. C'est depuis ce jour-là qu'Asmodée est bossu.

Cependant, au moment où Pécopin se rejetait en arrière, le géant invisible avait laissé choir sa pierre, qui tomba sur le pied du diable et le lui écrasa. C'est depuis ce jour-là qu'Asmodée est

boiteux.

1842

Gustave Flaubert

Rêve d'enfer

I

La terre dormait d'un sommeil léthargique, point de bruit à sa surface, et l'on n'entendait que les eaux de l'océan qui se brisaient en écumant sur les rochers. La chouette faisait entendre son cri dans les cyprès, le lézard baveux se traînait sur les tombes, et le vautour venait s'abattre sur les ossements pourris du champ de bataille.

Une pluie lourde et abondante obscurcissait la lumière douteuse de la lune, sur laquelle roulaient, roulaient et roulaient encore les nuages gris qui passaient sur l'azur.

Le vent de la tempête agitait les vagues et faisait trembler les feuilles de la forêt ; il sifflait dans les airs tantôt fort, tantôt faible, comme un cri aigu domine les murmures.

Et une voix sortit de la terre et dit :

- Fini le monde ! que ce soit aujourd'hui sa dernière heure !
- Non, non, il faut que toutes les heures sonnent.
- Hâte-les, dit la première voix. Extermine l'homme dans un septième chaos et ne crée pas d'autres mondes.
- Il y en a encore un, supérieur à celui-ci.
- Tu veux dire plus misérable, répondit la voix de la terre. Oh ! finis, pour le bien de tes créatures ; puisque tu as manqué jusqu'à présent toutes tes œuvres, au moins ne fais rien désormais.

– Si, si, répondit la voix du ciel, les autres hommes se sont plaints de leur faiblesse et de leurs passions ; celui-là sera fort et sans passions. Quant à son âme...

Ici la voix de la terre se mit à rire d'un rire éclatant, qui remplit l'abîme de son immense dédain.

II

Le duc Arthur d'Almaroës était alchimiste, ou du moins il passait pour tel, quoique ses valets eussent remarqué qu'il travaillait rarement ; que ses fourneaux étaient toujours cendre et jamais brasier, que ses livres entrouverts ne changeaient jamais de feuillet ; néanmoins il restait des jours, des nuits et des mois entiers sans sortir de son laboratoire, plongé dans de profondes méditations, comme un homme qui travaille, qui médite. On croyait qu'il cherchait l'or, l'élixir de longue vie, la pierre philosophale. C'était donc un homme bien froid au-dehors, bien trompeur d'apparence : jamais sur ses lèvres ni un sourire de bonheur ni un mot d'angoisse, jamais de cris à sa bouche, point de nuits fiévreuses et ardentes comme en ont les hommes qui rêvent quelque chose de grand ; on eût dit, à le voir ainsi sérieux et froid, un automate qui pensait comme un homme.

Le peuple (car il faut le citer partout, lui qui est devenu maintenant le plus fort des pouvoirs et la plus sainte des choses, deux mots qui semblent incompatibles si ce n'est à Dieu : la sainteté et la puissance), le peuple donc était persuadé que c'était un sorcier, un démon, Satan incarné. C'était lui qui riait, le soir, au

détour du cimetière, qui se traînait lentement sur la falaise en poussant des cris de hibou ; c'était lui que l'on voyait danser dans les champs avec les feux follets ; c'était lui dont on voyait, pendant les nuits d'hiver, la figure sombre et lugubre planant sur le vieux donjon féodal, comme une vieille légende de sang sur les ruines d'une tombe.

Souvent, le soir, lorsque les paysans assis devant leurs portes se reposaient de leur journée en chantant quelque vieux chant du pays, quelque vieil air national que les vieillards avaient appris de leurs grands-pères et qu'ils avaient transmis à leurs enfants, qu'on leur avait appris dans leur jeunesse et que jeunes ils avaient chanté sur le haut de la montagne où ils menaient paître leurs chèvres, alors, à cette heure de repos où la lune commence à paraître, où la chauve-souris voltige autour du clocher de son vol inégal, où le corbeau s'abat sur la grève, aux pâles rayons d'un soleil qui se meurt, à ce moment, dis-je, on voyait paraître quelquefois le duc Arthur.

Et puis on se taisait quand on entendait le bruit de ses pas, les enfants se pressaient sur leurs mères et les hommes le regardaient avec étonnement ; on était effrayé de ce regard de plomb, de ce froid sourire, de cette pâle figure, et si quelqu'un effleurait ses mains, il les trouvait glacées comme la peau d'un reptile.

Il passait vite au milieu des paysans silencieux à son approche, disparaissait promptement et se perdait à la vue, rapide comme une gazelle, subtil comme un rêve fantastique, comme une ombre, et peu à peu le bruit de ses pas sur la poussière diminuait et aucune trace de son passage ne restait derrière lui, si ce n'est la crainte et la terreur, comme la pâleur après l'orage.

Si quelqu'un eût été assez hardi pour le suivre dans sa course ailée, pour regarder où tendait cette course, il l'eût vu rentrer dans

le vieux donjon en ruines, autour duquel nul n'osait approcher le soir, car on entendait des bruits étranges qui se perdaient dans les meurtrières des tours, et, la nuit, il s'y promenait régulièrement un grand fantôme noir, qui étendait ses larges bras vers les nues et qui de ses mains osseuses faisait trembler les pierres du château, avec un bruit de chaînes et le râle d'un mourant.

Eh bien, cet homme qui paraissait si infernal et si terrible, qui semblait être un enfant de l'enfer, la pensée d'un démon, l'œuvre d'un alchimiste damné, lui dont les lèvres gercées semblaient ne se dilater qu'au toucher frais du sang, lui dont les dents blanches exhalaient une odeur de chair humaine, eh bien, cet être infernal, ce vampire funeste n'était qu'un esprit pur et intact, froid et parfait, infini et régulier, comme une statue de marbre qui penserait, qui agirait, qui aurait une volonté, une puissance, une âme, enfin, mais dont le sang ne battrait point chaleureusement dans les veines, qui comprendrait sans sentir, qui aurait un bras sans une pensée, des yeux sans passion, un cœur sans amour.

Arrière aussi tout besoin de la vie, toute réalité matérielle ! tout pour la pensée, pour l'extase, mais une extase vague et indéfinie, qui se baigne dans les nuages, qui se mire dans la lune et qui tient de l'instinct et de la constitution, comme le parfum à la fleur.

Sa tête était belle, son regard était beau, ses cheveux étaient longs et s'ondulaient merveilleusement sur ses épaules en longs flots d'azur, lorsqu'il se penchait et se repliait lui-même sur son dos aux formes allongées, et dont la peau argentée d'un reflet de neige était douce comme le satin, blanche comme la lune.

Les autres créatures avaient eu avant lui des passions, un corps, une âme, et ils avaient agi tous pêle-mêle dans un tourbillon quelconque, se ruant les uns sur les autres, se poussant, se traînant ;

il y en avait eu d'élevés, d'autres de foulés aux pieds ; tous les autres hommes enfin s'étaient pressés, entassés et remués dans cette immense cohue, dans ce long cri d'angoisse, dans ce prodigieux borbier qu'on nomme la vie.

Mais lui, lui, esprit céleste, jeté sur la terre comme le dernier mot de la création, être étranger et singulier, arrivé au milieu des hommes sans être homme comme eux, ayant leur corps à volonté, leurs formes, leur parole, leur regard, mais d'une nature supérieure, d'un cœur plus élevé et qui ne demandait que des passions pour se nourrir, et qui, les cherchant sur la terre d'après son instinct, n'avait trouvé que des hommes, que venait-il donc faire ? il était rétréci, usé, froissé par nos coutumes et par nos instincts.

Aurait-il compris nos plaisirs charnels, lui qui n'avait de la chair que l'apparence ? les chauds embrassements d'une femme, ses bras humides de sueur, ses larmes d'amour, sa gorge nue, tout cela l'aurait-il fait palpiter un matin, lui qui trouvait au fond de son cœur une science infinie, un monde immense ?

Nos pauvres voluptés, notre mesquine poésie, notre encens, toute la terre avec ses joies et ses délices, que lui faisait tout cela, à lui qui avait quelque chose des anges ? Aussi il s'ennuyait sur cette terre, mais de cet ennui qui ronge comme un cancer, qui vous brûle, qui vous déchire, et qui finit chez l'homme par le suicide. Mais lui ! le suicide ? Oh ! que de fois on le surprit, monté sur la haute falaise, regardant d'un rire amer la mort qui était là devant, lui riant en face et le narguant avec le vide de l'espace qui se refusait à l'engloutir !

Que de fois il contempla longtemps la gueule d'un pistolet, et puis, comme il le jetait avec rage, ne pouvant s'en servir, car il était condamné à vivre ! Oh ! que de fois il passa des nuits entières

à se promener dans les bois, à entendre le bruit des flots sur la plage, à sentir l'odeur des varechs qui noircissent les rochers ! Que de nuits il passa appuyé sur un roc et promenant dans l'immensité sa pensée qui volait vers les nues !

Mais toute cette nature, la mer, les bois, le ciel, tout cela était petit et misérable ; les fleurs ne sentaient rien sur ses lèvres ; nue, la femme était pour lui sans beauté, le chant sans mélodie, la mer sans terreur.

Il n'avait point assez d'air pour sa poitrine, point assez de lumière pour ses yeux et d'amour pour son cœur.

L'ambition ? un trône ? de la gloire ? jamais il n'y pensa. La science ? les temps passés ? mais il savait l'avenir, et dans cet avenir il n'avait trouvé qu'une chose qui le faisait sourire de temps en temps, en passant devant un cimetière.

Aurait-il craint Dieu, lui qui se sentait presque son égal et qui savait qu'un jour viendrait aussi, où le néant emporterait ce Dieu comme ce Dieu l'emportera un jour. L'aurait-il aimé, lui qui avait passé tant de siècles à le maudire ?

Pauvre cœur ! comme tu souffrais, gêné, déplacé de ta sphère et rétréci dans un monde comme l'âme dans le corps.

Souvent un instinct moqueur de lui-même lui portait une coupe à ses lèvres, le vin les effleurait sans qu'un sourire vînt les dilater, et puis il s'apercevait qu'il avait fait quelque chose de fade et d'inutile ; il prenait une rose et la retirait bien vite comme une épine. Un jour il voulut être musicien, il avait une idée sublime, étrange, fantastique, que n'auraient peut-être pas comprise les hommes, mais pour laquelle se serait damné Mozart, une idée de

génie, une idée d'enfer, quelque chose qui rend malade, qui irrite et qui tue. Il commença, la foule éperdue trépignait, et criait d'enthousiasme, puis, muette et tremblante, elle se prosterna sur le pavé des dalles et écouta. Des sons purs et plaintifs s'élevaient dans la nef et se perdaient sous les voûtes, c'était sublime ; ce n'était qu'un prélude. Il voulut continuer, mais il brisa l'orgue entre ses mains.

Rien pour lui désormais ! tout était vide et creux ; rien, qu'un immense ennui, qu'une terrible solitude, et puis des siècles encore à vivre, à maudire l'existence, lui qui n'avait pourtant ni besoins, ni passions, ni désirs ! Mais il avait le désespoir !

III

Il se résigna, et sa nature supérieure lui en donna les moyens ; il alla vivre seul et isolé dans un village d'Allemagne, loin du séjour des hommes qui lui étaient à charge.

Un château en ruines, situé sur une haute colline, lui parut un séjour conforme à sa pensée, et dès le soir il l'habita.

Il vivait donc ainsi seul, sans suite, sans équipages, presque sans valets, et renfermé en lui-même, bornant sa société à lui-même ; son nom n'en acquérait ainsi chaque jour qu'une existence de plus en plus problématique ; les gens qui le servaient ignoraient le son de sa voix, ils ne connaissaient de son regard qu'un œil terne et à demi fermé qui se tournait froidement sur eux en les faisant frémir ; du reste, ils étaient entièrement libres, c'est-à-dire que leur maître ne leur faisait aucun reproche, à peine s'il leur donnait des

ordres.

Le château qu'habitait le comte avait pris à la longue quelque chose de la tristesse de ses hôtes ; les murailles noircies, les pierres sans ciment, les ronces qui l'entouraient, cet aspect silencieux qui planait sur ses tours, tout cela avait quelque chose de féerique et d'étrange. C'était pire au-dedans : de longs corridors obscurs, des portes qui claquaient la nuit violemment et qui tremblaient dans leur châssis, des fenêtres hautes et étroites, des lambris enfumés, et puis de place en place, dans les galeries, quelque ornement antique, l'armure d'un ancien baron, le portrait en pied d'une princesse, un bois de cerf, un couteau de chasse, un poignard rouillé, et souvent, dans quelques recoins sans lumière, des décombres, des plâtras qui tombaient du plafond du vieux salon lorsque le vent, par quelque soirée d'hiver, s'entonnait dans les longues galeries avec plus de fureur que de coutume, avec des mugissements plus prolongés.

Le concierge (c'était un vieillard aussi décrépi que le château) faisait sa tournée tous les jours dans l'après-midi ; il commençait par le grand escalier de pierre dont la rampe était ôtée depuis que le dernier possesseur l'avait vendue pour un arpent de terre ; il le montait lentement, et, arrivé dans la galerie principale, il ouvrait toutes les chambres, toutes portant leurs anciens numéros, toutes vides et délabrées, après avoir eu pourtant leur destination et leur emploi. Là, c'était le vieux salon, immense appartement carré dont on distinguait encore quelques lambeaux du velours cramoisi qui, dans le dernier siècle, en avait fait le somptueux ornement, la fraîche beauté ; d'abord, ce fut la salle du plaid, puis la chapelle, puis le salon. Alors il était encombré par une centaine de bottes de foin, déposées en cet endroit depuis vingt ans environ, et qui se pourrissaient à la pluie qui pénétrait facilement par les carreaux,

chassée par le vent du soir ; le reste du salon était occupé par des vieux fauteuils, des harnais usés, quelques selles mangées par les vers et une grande quantité de fagots et de bois sec. Le concierge ne l'ouvrait jamais, si ce n'est pour y pousser quelque chose de vieux et de cassé, qu'il jetait négligemment et qui allait tomber sur un vieux tableau, sur une statue de jardin ou sur les fauteuils dépaillés. Il reprenait sa course lente et paisible au milieu du corridor et faisait retentir du bruit de ses souliers ferrés les larges dalles de pierre, qui en gardaient l'empreinte ; puis il revenait sur ses pas, regardant les nids d'hirondelles, s'établissant de jour en jour dans le château, comme dans leur domaine, et qui volaient et repassaient par les fenêtres du corridor dont toutes les vitres étaient étendues par terre, cassées et pêle-mêle, avec leurs encadrements en lames de plomb.

De grands peupliers bordaient le château ; ils se courbaient souvent au souffle de l'océan, dont le bruit des vagues se mêlait à celui de leurs feuilles, et dont l'air âpre et dur avait brûlé l'écorce. Une percée pratiquée dans le feuillage laissait voir, des plus hautes fenêtres, la mer qui s'étendait immense et terrible, devant ce château sinistre qui n'en semblait qu'un lugubre apanage.

Là, c'était le pont-levis, maintenant on y passe sur une terrasse ; ici les créneaux, mais ils tremblent sous la main, et au moindre choc les pierres tombent ; plus haut, le donjon, jamais le concierge n'y alla, car il l'avait abandonné, ainsi que les étages supérieurs, aux chauves-souris et aux hiboux qui voltigeaient le soir sur les toits, avec leurs cris lugubres et leurs longs battements d'ailes.

Les murs du château étaient lézardés et couverts de mousse, il y avait à leur contact quelque chose d'humide et de gras, qui pressait sur la poitrine et qui faisait frissonner ; on eût dit la trace gluante

d'un reptile.

C'était là qu'il vivait. Il aimait les longues voûtes prolongées, où l'on n'entendait que les oiseaux de nuit et le vent de la mer ; il aimait ces débris soutenus par le lierre, ces sombres corridors et toute cette apparence de mort et de ruine ; lui, qui était tombé de si haut pour descendre si bas, il aimait quelque chose de tombé aussi ; lui, qui était désillusionné, il voulait des ruines, il avait trouvé le néant dans l'éternité, il voulait la destruction dans le temps. Il était seul au milieu des hommes ! il voulut s'en écarter tout à fait et vivre au moins de cette vie qui pouvait ressembler à ce qu'il rêvait, à ce qu'il aurait dû être.

IV

Le duc Arthur était assis dans un large fauteuil en maroquin noir, le coude appuyé sur sa table, la tête dans ses mains. La chambre qu'il habitait était grande et spacieuse, son plafond noirci par la fumée du charbon ; quant aux lambris, ils étaient cachés par une immense quantité de pots de terre, d'alambics, de vases, d'équerres et d'instruments rangés sur des tablettes.

Dans un coin était le fourneau, avec le creuset pour les magiques opérations ; puis, çà et là, sur des cendres encore chaudes, quelques livres entrouverts, dont quelques feuillets étaient arrachés à moitié et qui semblaient avoir été touchés par une main fiévreuse et brûlante, parcourus avec un regard avide et qui n'y avait rien lu.

Aucune lumière n'éclairait l'appartement, et quelques charbons qui se mouraient dans le fourneau jetaient seuls quelque lueur au

plafond en décrivant un cercle lumineux et vacillant.

L'alchimiste restait depuis longtemps dans son immobile position : enfin il se leva, alla vers son creuset et le considéra quelque temps. La lueur rougeâtre des charbons illumina tout d'un coup son visage en le colorant d'un éclat fantastique. C'était bien là un de ces fronts pâles d'alchimistes d'enfer, ses yeux creux et rougis, sa peau blanche et tirée, ses mains maigres et allongées, tout cela indiquait bien les nuits sans sommeil, les rêves brûlants, les pensées du génie.

Et vous croyez que ce sourire d'amertume est un sourire de vanité ? vous croyez que ces joues creuses se sont amaigries sur les livres, que son teint s'est blanchi à la chaleur du charbon, et que celui-là maintenant qui pleurerait de rage si c'était un jeune homme, cherche un nom, une immortalité ? vous croyez que ces livres jetés avec colère, ces feuillets déchirés, et que cette main qui se crispe et qui se déchire, vous croyez qu'il se désespère ainsi pour n'avoir point trouvé une parcelle d'or, un poison qui fait vivre ?

Il allait retourner à sa place quand il aperçut, sur la muraille noircie, des lignes brillantes qui se dessinaient fortement et qui formèrent bientôt un monstre hideux et singulier, semblable à ces animaux que nous voyons sur le portique de nos cathédrales, affamé, les flancs creux, avec une tête de chien, des mamelles qui pendent jusqu'à terre, un poil rouge, des yeux qui flamboient et des ergots de coq.

Il se détacha de la muraille tout à coup et vint sauter sur le fourneau ; on entendit le bruit de ses pattes grêles et fines sur les pavés du creuset.

– Que me veux-tu ? dit-il à Arthur.

– Moi ? rien ! Mais, n’es-tu point l’esprit damné qui perd les hommes, qui torture leur âme ?

– Eh bien, oui, repartit le monstre avec un cri de joie, oui, je suis Satan.

– Que me veux-tu ? que viens-tu faire ici ?

– T’aider.

– Et à quoi ?

– À trouver ce que tu cherches, l’or, l’élixir.

– Vraiment oui ! Tu ne sais donc pas que je peux vivre des mondes, qu’une pensée de ma tête peut faire rouler l’or à mes pieds ? Non, Satan, si tu n’as de pouvoir que sur cela, quitte-moi, fuis, car tu ne peux me servir.

– Non, non, je resterai, dit Satan avec un singulier sourire, je resterai !

La vanité est ma fille aînée, elle me donne les âmes de tous ceux qui la prennent, pensa-t-il en lui-même, j’aurai son âme !

En ce moment, les charbons qui s’éteignaient jetèrent encore quelques nappes de lumière, qui passèrent sur la figure d’Arthur ; elle apparut à Satan plus belle et plus terrible que celle des damnés, et même des plus beaux.

– Tiens, sortons d’ici, lui dit Arthur, le vent agite les arbres, la mer gronde et le rivage est dévasté. Viens ! nous parlerons mieux de l’éternité et du néant au bruit de la tempête, devant la colère de l’océan.

Ils sortirent. Le chemin qui conduisait au rivage était pierreux et ombragé par les grands arbres noirs qui entouraient le château. Il faisait froid, la terre était sèche et dure ; il faisait sombre, pas une

étoile au ciel, pas un rayon de la lune.

Arthur marchait, la tête nue et le visage découvert, il allait lentement, et prenait plaisir à se sentir le visage effleuré par sa chevelure bleue et soyeuse. Il aimait le fracas du vent et le bruit sinistre des arbres qui se penchaient avec violence. Satan était derrière ; il sautillait légèrement sur les pierres, sa tête était baissée et il hurlait plaintivement.

Enfin ils arrivèrent à la plage, le sable en était frais, mouillé, couvert de coquilles et de varechs, qui roulaient vers la mer avec les galets entraînés par le reflux. Ils s'arrêtèrent tous les deux.

Arthur riait sauvagement au bruit des flots.

– Voici ce que j'aime, dit-il, ou plutôt ce que je hais le moins, mais cette colère n'est pas assez brutale, assez divine. Pourquoi le flot s'arrête-t-il et cesse-t-il de monter ? Oh ! si la mer s'étendait au-delà du rivage et des rochers, comme elle irait loin, comme elle courrait, comme elle bondirait ! ce serait plaisir de la voir, mais cela...

– Tu veux donc la mort, dit Satan, la mort dans tout ?

– C'est le néant que j'implore.

– Et pourquoi ? tu crois donc que rien ne subsiste après le corps ? que l'œil fermé ne voit plus et que la tête froide et pâle n'a point de pensée ?

– Oui, je crois cela, pour moi du moins.

– Et que veux-tu enfin ? que désires-tu ?

– Le bonheur !

– Le bonheur ? y penses-tu ? le bonheur !... tu l'auras dans la science, tu l'auras dans la gloire, tu l'auras dans l'amour.

– Oh ! nulle part ! Je l’ai cherché longtemps, je ne l’ai jamais trouvé ; cette science était trop bornée, cette gloire trop étroite, cet amour trop mesquin.

– Tu te crois donc supérieur aux autres hommes ? tu crois que ton âme...

– Oh ! mon âme !... mon âme !...

– Tu n’en as donc pas ? tu ne crois à rien... pas même à Dieu ? Oh ! tu succomberas, homme faible et vaniteux, tu succomberas, car tu as refusé mes offres ; tu succomberas comme le premier homme. Que son regard était fier, comme il était insolent et fort de son bonheur, lorsque, se promenant dans l’Éden, il contemplait d’un œil béant et surpris ma défaite et mes larmes ! et lui aussi je le vis succomber, je le vis ramper à mes pieds, je le vis pleurer comme moi, maudire et blasphémer comme moi ; nos cris de désespoir se mêlèrent ensemble et nous fûmes dès lors des compagnons de torture et de supplice. Oh ! oui, tu tomberas comme lui, tu aimeras quelque chose.

– Et tu me prends donc pour un homme, Satan ? pour un de ces êtres communs et vulgaires qui croupissent sur ce monde où un vent de malheur m’a jeté dans sa démence et où je me meurs faute d’air à respirer, faute de choses à sentir, à comprendre et à aimer ? Tu crois que cette bouche mange, que ces dents broient, que je suis asservi à la vie comme un visage dans un masque ? Si je découvrais cette peau qui me recouvre, tu verrais que moi aussi, Satan, je suis un de ces êtres damnés comme toi, que je suis ton égal et peut-être ton maître. Satan, peux-tu arrêter une vague ? peux-tu pétrir une pierre entre tes mains ?

– Oui.

– Satan, si je voulais, je te broierais aussi entre mes mains. Satan, qu’as-tu qui te rende supérieur à tout ? qu’as-tu ? est-ce ton corps ? mets ta tête au niveau de mon genou et de mon pied, je l’écraserai sur le sol. Qu’as-tu qui fasse ta gloire et ton orgueil, l’orgueil, cette essence des esprits supérieurs ? Qu’as-tu ? réponds !

– Mon âme.

– Et combien de minutes dans l’éternité peux-tu compter où cette âme t’ait donné le bonheur ?

– Cependant, quand je vois les âmes des hommes souffrir comme la mienne, c’est alors une consolation pour mes douleurs, un bonheur pour mon désespoir ; mais toi, qu’as-tu donc de si divin ? est-ce ton âme ?

– Non ! c’est parce que je n’en ai pas.

– Pas d’âme ? eh quoi ! c’est donc un automate vivifié par un éclair de génie ?

– Le génie ! oh ! le génie ! dérision et pitié ! À moi le génie ? ah !

– Pas d’âme ? et qui te l’a dit ?

– Qui me l’a dit ? je l’ai deviné... Écoute, et tu verras. Lorsque je vins sur cette terre, il faisait nuit, une nuit comme celle-ci, froide et terrible. Je me souviens d’avoir été apporté par les vagues sur le rivage... Je me suis levé et j’ai marché. Je me sentais heureux alors, la poitrine libre ; j’avais au fond de moi quelque chose de pur et d’intact, qui me faisait rêver et songer à des idées confuses, vagues, indéterminées, j’avais comme un ressouvenir lointain d’une autre position, d’un état plus tranquille et plus doux ; il me semblait, lorsque je fermais les yeux et que j’écoutais la mer,

retourner vers ces régions supérieures où tout était poésie, silence et amour, et je crus avoir continuellement dormi. Ce sommeil était lourd et stupide, mais qu'il était doux et profond ! en effet, je me souviens qu'il fut un instant où tout passait derrière moi et s'évaporait comme un songe. Je revins d'un état d'ivresse et de bonheur pour la vie et pour l'ennui ; peu à peu ces rêves que je croyais retrouver sur la terre disparurent comme ce songe ; ce cœur se rétrécit, et la nature me parut avortée, usée, vieillie, comme un enfant contrefait et bossu qui porte les rides du vieillard. Je tâchai d'imiter les hommes, d'avoir leurs passions, leur intérêt, d'agir comme eux, ce fut en vain, c'est comme l'aigle qui veut se blottir dans le nid du pivert. Alors tout s'assombrit à ma vue, tout ne fut plus qu'un long voile noir, l'existence une longue agonie, et la terre un sépulcre où l'on enterrait tout vif, et puis quand, après bien des siècles, bien des âges, quand, après avoir vu passer devant moi des races d'hommes et des empires, je ne sentis rien palpiter en moi, quand tout fut mort et paralysé à mon esprit, je me dis : « Insensé, qui veux le bonheur et n'as point d'âme ! insensé, qui as l'esprit trop haut, le cœur trop élevé, qui comprends ton néant, qui comprends tout, qui n'aimes rien, qui crois que le corps rend heureux et que la matière donne le bonheur ! Cet esprit, il est vrai, était élevé, ce corps était beau, cette matière était sublime, mais pas d'âme ! pas de croyance ! pas d'espoir ! »

– Et tu te plains ! lui dit Satan, en traînant ses mamelles sur le sable et s'étendant de toute sa longueur, tu te plains ! Heureux, bénis le ciel au contraire, tu mourras ! Tu ne désires rien, Arthur, tu n'aimes rien, tu vis heureux, car tu ressembles à la pierre, tu ressembles au néant. Oh ! de quoi te plains-tu ? qui te chagrine ? qui t'accable ?

– Je m'ennuie.

– Ton corps, pourtant, ne peut-il point te procurer les plaisirs des hommes ?

– Les voluptés humaines, n'est-ce pas ? leurs grands baisers, leurs tièdes étreintes ? Oh ! je n'en ai jamais goûté, je les dédaigne et les méprise.

– Mais une femme ?

– Une femme ? Ah ! je l'étoufferais dans mes bras, je la broierais de mes baisers, je la tuerais de mon haleine. Oh ! je n'ai rien, tu as raison, je ne veux rien, je n'aime rien, je ne désire rien... Et toi, Satan, tu voudrais mon corps, n'est-ce pas ?

– Un corps ? Oh ! oui, quelque chose de palpable, qui sente, qui se voie, car je n'ai qu'une forme, un souffle, une apparence. Oh ! si j'étais un homme, si j'avais sa large poitrine et ses fortes cuisses... aussi je l'envie, je le hais, j'en suis jaloux... Oh ! mais je n'ai que l'âme, l'âme, souffle brûlant et stérile, qui se dévore et se déchire lui-même ; l'âme ! mais je ne peux rien, je ne fais qu'effleurer les baisers, sentir, voir, et je ne peux pas toucher, je ne peux pas prendre ; je n'ai rien, rien, je n'ai que l'âme. Oh ! que de fois je me suis traîné sur les cadavres de jeunes filles encore tièdes et chauds ! que de fois je m'en suis retourné désespéré et blasphémant ! Que ne suis-je la brute, l'animal, le reptile ! au moins il a ses joies, son bonheur, sa famille ; ses désirs sont accomplis, ses passions sont calmées. Tu veux une âme, Arthur ? Une âme ! mais y songes-tu bien ? Veux-tu être comme les hommes ? veux-tu pleurer pour la mort d'une femme, pour une fortune perdue ? veux-tu maigrir de désespoir, tomber des illusions à la réalité ? Une âme ! mais veux-tu les cris de désespoir stupide, la folie, l'idiotisme ? une âme ! tu veux donc croire ? tu t'abaisserais jusqu'à l'espoir ? Une âme ! tu veux donc être un

homme, un peu plus qu'un arbre, un peu moins qu'un chien ?

– Eh bien non, dit Arthur en s'avançant dans la mer, non, je ne veux rien !

Puis il se tut, et Satan le vit bientôt courir sur les flots, sa course était légère et rapide et les vagues scintillaient sous ses pas.

– Oh ! dit Satan, dans sa haine jalouse, heureux, heureux... tu as l'ennui sur la terre, mais tu dormiras plus tard, et moi, moi, j'aurai le désespoir dans l'éternité, et quand je contemplerai ton cadavre...

– Mon cadavre ? dit Arthur, qui t'a dit que je mourrai ? Ne te l'ai-je pas dit ? je n'espère rien, pas même la mort.

– Les moyens les plus terribles...

– Essaie, dit Arthur qui s'était arrêté un instant sur la vague qui le ballottait doucement, comme s'il se fût tenu debout sur une planche.

Satan se tut longtemps et pensa à l'alchimiste : « Je l'ai trompé, se dit-il, il ne croit pas à son âme. Oh ! tu aimeras, tu aimeras une femme, mais, à celle-là je lui donnerai tant de grâce, tant de beauté, tant d'amour, qu'il l'aimera... car c'est un homme, malgré son orgueil et sa science. »

– Écoute, Arthur, lui dit-il, demain tu verras une fille de tes montagnes, tu l'aimeras.

Arthur se mit à rire.

– Pauvre sot, lui dit-il, je veux bien essayer, ou plutôt essaie de me tuer, si tu l'oses !

– Non, dit Satan, je n'ai de pouvoir que sur les âmes. Et il le quitta.

Arthur était resté sur les rochers, et quand la lune commença à paraître, il ouvrit ses immenses ailes vertes, déploya son corps blanc comme la neige, et s'envola vers les nues.

V

Il faisait soir et le soleil rougeâtre et mourant éclairait à peine la vallée et les montagnes. C'était à cette heure du crépuscule où l'on voit, dans les prés, des fils blancs qui s'attachent à la chevelure des femmes et à leurs vêtements de dentelles et de soyeuses étoffes ; c'était à cette heure où la cigale chante de son cri aigu, dans l'herbe et sous les blés. Alors on entend dans les champs des voix mystérieuses, des concerts étranges, et puis, bien loin, le bruit d'une sonnette qui s'apaise et diminue, avec les troupeaux qui disparaissent et qui descendent. À cette heure, celle qui garde les chèvres et les vaches hâte son pas, court sans regarder derrière elle, et puis s'arrête de temps en temps, essoufflée et tremblante, car la nuit va venir et l'on rencontre dans le chemin quelques hommes et des jeunes gens, et puis elle a seize ans, la pauvre enfant, et elle a peur.

Julietta rassemble ses vaches et se dirige vers le village, dont on distinguait quelques cabanes, mais, ce jour-là, elle était triste, elle ne courait plus pour cueillir des fleurs et pour les mettre dans ses cheveux. Non ! plus de sauts enfantins à la vue d'une belle marguerite que son pied allait écraser, plus de chants joyeux, ce jour-là, plus de ces notes perlées, de ces longues roulades ; non ! plus de joie ni d'ivresse, plus ce joli cou blanc qui se courbait en arrière, et d'où sortait en dansant une musique légère et toute

chaude d'harmonie, mais, au contraire, des soupirs répétés, un air rêveur, des larmes dans les yeux, et une longue promenade, bien rêveuse et bien lente, au milieu des herbes, sans faire attention qu'elle marche dans la rosée et que ses vaches ont disparu, tant la jeune fille est nonchalante et toute mélancolique.

Que de fois, dans ce jour, elle courut après son troupeau ; que de fois elle revint se rasseoir, lasse et ennuyée, et là, penser, ou plutôt ne penser à rien ! Elle était oppressée, son cœur brûlait, il désirait quelque chose de vague, d'indéterminé, il s'attachait à tout, quittait tout, il avait l'ennui, le désir, l'incertitude ; ennui, rêve du passé, songe sur l'avenir, tout cela passait dans la tête de l'enfant, couchée sur l'herbe et qui regardait le ciel les mains sur son front. Elle avait peur d'être ainsi seule au milieu des champs, et pourtant elle y avait passé son enfance, se jouant dans les bois et courant dans les moissons ; le bruit du feuillage la faisait trembler, elle n'osait se retourner, il lui semblait toujours voir derrière sa tête la figure de quelque démon grimaçant avec un rire horrible.

Elle regarda longtemps les rayons rougeâtres du soleil qui diminuait de plus en plus, et qui décrivait, de place en place, des cercles lumineux qui s'agrandissaient, disparaissaient, puis revenaient bientôt ; elle attendit que la cloche de l'église eût fini de sonner et quand ses dernières vibrations furent perdues dans le lointain, alors elle se leva péniblement, courut après son troupeau, et se mit en marche pour retourner chez son père.

Tout à coup elle vit, à une cinquantaine de pas, une vingtaine de petites flammes qui s'élevaient de la terre ; les flammes disparurent, mais au bout de quelques minutes, Julietta les revit encore ; elles se rapprochèrent peu à peu, et puis une disparaissait, puis une autre, une troisième, et enfin la dernière qui sautillait,

s'allongeait et dansait avec vivacité et folie. Les vaches s'arrêtèrent tout à coup, comme si un instinct naturel leur prescrivait de ne plus avancer, et firent entendre un beuglement plaintif qui se traîna longtemps, monotone, et puis mourut lentement. Les flammes redoublèrent, et l'on entendait distinctement des rires éclatants et des voix d'enfants. Julietta pâlit et s'appuya sur la corne d'une génisse, immobile et muette de terreur ; elle entendit des pas derrière sa tête, elle sentit ses joues effleurées par un souffle brûlant et un homme vint se placer debout devant elle.

Il était richement vêtu, ses habits étaient de soie noire, sa main gantée reluisait de diamants ; au moindre de ses gestes on entendait un bruit de sonnettes argentines, comme mêlées à des pièces d'or ; sa figure était laide, ses moustaches étaient rouges, ses joues étaient creuses, mais ses yeux brillaient comme deux charbons, ils étincelaient sous une prunelle épaisse et touffue comme une poignée de cheveux ; son front était pâle, ridé, osseux, et la partie supérieure en était soigneusement cachée par une toque de velours rouge. On eût dit qu'il craignait de montrer sa tête.

– Enfant, dit-il à Julietta, belle enfant !

Et il l'attira vers lui d'une main puissante, avec un sourire qu'il tâchait de faire doux et qui n'était qu'horrible.

– Aimes-tu quelqu'un ?

– Oh ! laissez-moi, dit la jeune fille, je me meurs entre vos bras ! vous m'écrasez !

– Eh quoi ! personne ? continua le chevalier. Oh ! tu aimeras quelqu'un, car je suis puissant, moi, je donne la haine et l'amour. Tiens, asseyons-nous ici, continua-t-il, sur le dos de ta vache

blanche.

Celle-ci se coucha sur le côté et prêta le flanc, l'inconnu s'assit sur son cou, il tenait d'une main une de ses cornes et de l'autre la taille de Julietta.

Les feux follets avaient cessé, le soleil n'éclairait plus, il faisait presque nuit et la lune, pâle et faible, luttait avec le jour.

Julietta regardait l'étranger avec terreur ; son regard était terrible.

– Laissez-moi ! dit-elle, oh ! laissez-moi, au nom de Dieu !

– Dieu ? reprit-il amèrement, et il se mit à rire. Julietta, continua-t-il, connais-tu le duc Arthur d'Almaroës ?

– Je l'ai vu quelquefois, mais c'est comme de vous, j'en ai peur... Oh ! laisse-moi, laisse-moi ; il faut que je m'en aille... mon père ! oh ! s'il savait...

– Ton père ! eh bien ?

– S'il savait, vous dis-je, que vous me retenez ainsi, le soir... oh ! mais il vous tuerait !

– Je te laisse libre, Julietta, pars !

Et il laissa tomber son bras qui la tenait vivement étreinte.

Elle ne put se lever, quelque chose l'attachait au ventre de l'animal qui geignait tristement et humectait l'herbe de sa langue baveuse ; il râlait et remuait sa tête sur le sol comme s'il se mourait de douleur.

– Eh bien, Julietta, pars ; qui t'empêche ?

Elle s'efforça encore, mais rien ne put lui faire faire un mouvement, sa volonté de fer se brisait devant la fascination de cet

homme et son pouvoir magique.

– Qu’êtes-vous donc ? lui dit-elle, quel mal vous ai-je fait ?

– Aucun... mais parlons du duc Arthur d’Almaroës. N’est-ce pas qu’il est riche, qu’il est beau ?

Ici il se tut, se frappa le front de ses deux mains : « Oh ! qu’il vienne ! qu’il vienne donc ! »

Et puis ils restèrent ainsi tous deux longtemps, bien longtemps, la jeune fille tremblante, et lui l’œil fixé sur elle et la contemplant avidement.

– Es-tu heureuse ? lui demanda-t-il.

– Heureuse ? Oh, non !

– Que te faut-il ?

– Je ne sais, mais je n’aime rien, rien ne me plaît, surtout aujourd’hui, je suis bien triste, et ce soir encore... votre air méchant... Oh ! j’en deviendrai folle !

– N’est-ce pas, Julietta, que tu voudrais être reine ?

– Non !

– N’est-ce pas, Julietta, que tu aimes l’église et son encens, sa haute nef, ses murailles noircies et ses chants mystiques ?

– Non.

– Tu aimes la mer, les coquilles au rivage, la lune au ciel et des rêves dans tes nuits ?

– Oh ! oui ! j’aime tout cela.

– Et qu’y rêves-tu dans tes nuits, Julietta ?

– Que sais-je ?

Et elle devint toute pensive.

– N'est-ce pas que tu souhaites une autre vie, des voyages lointains ? n'est-ce pas que tu voudrais être la feuille de rose pour rouler dans l'air, être l'oiseau qui vole, le chant qui se perd, le cri qui s'élançe ? n'est-ce pas que le duc Arthur est beau, riche et puissant ! Et lui aussi, il aime les rêves, les sublimes extases.

« Oh ! qu'il vienne ! qu'il vienne ! continua-t-il tout bas, qu'il vienne ! elle l'aimera et d'un amour chaud, brûlant, entier, ils se perdront tous deux. »

La lune roulait sous les nuages, elle éclairait la montagne, la vallée et le vieux château gothique, dont la sombre silhouette se dessinait au clair de lune comme un fantôme sur le mur du cimetière.

– Levons-nous, dit l'inconnu, et marchons !

L'étranger prit Julietta et l'entraîna sur ses pas, les vaches bondissaient, galopaient dans les champs, elles couraient, éperdues, les unes après les autres, puis revenaient autour de Julietta en sautant et en dansant ; on n'entendait que le bruit de leurs pas sur la terre et la voix du cavalier aux éperons d'or qui parlait et parlait toujours d'un son singulier comme un orgue. Il y avait longtemps qu'ils marchaient ainsi, le chemin était facile, et ils marchaient rapidement sur l'herbe fraîche, glissante sous les pieds comme une glace polie. Julietta était fatiguée, ses jambes s'affaissaient sous son corps.

– Quand arriverai-je ? demandait-elle souvent.

Et son regard mélancolique s'élançait dans l'horizon qui ne lui offrait qu'une obscurité profonde. Enfin elle reconnut, après bien longtemps, la mesure de son père. L'étranger était toujours à ses

côtés, il ne disait plus rien, seulement son visage était gai et il souriait comme un homme heureux ; quelques mots d'une langue inconnue s'échappaient de ses lèvres, et puis il prêtait l'oreille attentivement, silencieux et la bouche béante.

– Aimes-tu le duc Arthur ? demanda-t-il encore une fois.

– Je le connais à peine, et puis, que vous importe ?

– Tiens, le voilà ! lui dit-il.

En effet, un homme passa devant eux, il était nu jusqu'à la ceinture, son corps était blanc comme la neige, ses cheveux étaient bleus et ses yeux avaient un éclat céleste.

L'inconnu disparut aussitôt.

Julietta se mit à courir, puis, arrivée à une porte en bois entourée d'une haie, elle se cramponna au marteau de fer et sonna à coups redoublés. Un vieillard vint ouvrir, c'était son père.

– Pauvre enfant, lui dit-il, d'où viens-tu ? entre !

Et la jeune fille aussitôt se précipita dans la maison, où sa famille l'attendait depuis plusieurs heures avec angoisse ; chacun aussitôt poussa des cris de joie, on l'embrassa, on la questionna, et l'on se mit à table autour d'un énorme pot en fer d'où s'exhalait une vapeur épaisse.

– As-tu ramené les vaches ? lui demanda sa mère.

Et sur sa réponse affirmative, elle lui prescrivit d'aller les traire. Julietta sortit et revint au bout de quelques minutes, apportant un énorme seau de fer-blanc qu'elle déposa avec peine sur la table... mais c'était du sang.

– Ciel ! du sang ! s'écria Julietta – elle devint pâle et tomba sur les genoux de sa mère – oh ! c'est lui !

– Qui ?

– Lui enfin, lui qui m’a retardée.

– Qu’est-ce ?

– Je ne sais !

– C’est moi, s’écria une voix qui partait du fond de l’appartement, avec un rire perçant.

En effet l’étranger et le duc Arthur étaient collés contre la muraille.

Le vieillard sauta sur son fusil accroché dans sa cheminée, et les ajusta.

– Grâce pour lui ! s’écria Julietta en se jetant violemment autour de son cou.

Mais la balle était partie, on n’entendait plus rien, les deux fantômes disparurent ; seulement, au bout de quelques instants, une vitre se cassa et une balle vint rouler sur les pavés.

C’était celle que Satan renvoyait.

VI

Tout cela était étrange, il y avait là-dessous quelque sorcellerie, quelque piège magique ; et puis, ce lait changé en sang, cette apparition bizarre, le retard de Julietta, son regard effaré, sa voix chevrotante, et cette balle qui venait rebondir autour d’eux, avec leur rire sinistre échappé du mur, tout cela fit pâlir et trembler la famille ; on se serra les uns contre les autres et l’on se tut aussitôt.

Julietta s'appuya la tête dans la main gauche, posa le coude sur la table, et défaisant le ruban qui retenait ses cheveux, elle les laissa tomber sur ses épaules, puis, ouvrant les lèvres, elle se mit à chanter entre ses dents, bien bas il est vrai ; elle murmurait un vieux refrain, aigre et monotone, qui sortait en sifflant ; elle se balançait légèrement sur la chaise et paraissait vouloir s'endormir au son de sa voix, son regard était insignifiant et à demi fermé, sa tenue était nonchalante et rêveuse.

On l'écoutait avec étonnement, et c'était toujours les mêmes sons, aigus et faibles, le même bourdonnement ; puis peu à peu il s'apaisa, et il devint si faible et si grêle qu'il mourut entre ses dents.

La nuit se passa ainsi, triste et longue, car chacun n'osait remuer de sa place, n'osait dire une parole ni regarder derrière soi. Le vieillard s'assoupit profondément dans son fauteuil de bois, sa femme ferma bientôt les yeux de crainte et d'ennui ; quant à ses deux fils, ils baissèrent la tête dans leurs mains et cherchèrent un sommeil qui ne vint que bien tard, mais troublé par des rêves sinistres.

Il eût fallu voir toutes ces têtes sommeillantes et abattues, réunies autour d'une lumière mourante qui éclairait leur front soucieux d'une teinte pâle et lugubre : celle du vieillard était grave, sa bouche était entrouverte, son front était couvert de ses cheveux blancs, et ses mains décharnées reposaient sur ses cuisses ; la vieille femme, qui était posée devant lui, tournait de temps en temps la tête de côté et d'autre, son visage était ridé par une singulière expression de malheur et d'amertume ; et puis il y avait la figure pâle et paisible de Julietta, avec ses longs cheveux blonds qui balayaient la table, sa chanson monotone qui sifflait entre ses

dents blanches, et son regard doux et enivré.

Elle ne dormit pas, mais elle passa les heures de la nuit à écouter le beuglement plaintif de sa vache blanche qui, renfermée dans son étable, souffrait aussi, la pauvre bête, et se tordait peut-être d'agonie sur sa litière humide de sueur.

En effet, quand le jour fut venu et que Julietta sortit pour l'aller faire paître dans les champs, elle portait sur le cou l'empreinte d'une griffe.

Elle sortit, monta la colline d'un pas rapide ; arrivée au haut, elle s'assit, mais le bas de ses vêtements et ses pieds ruisselaient, elle avait marché dans la rosée, tant, ce jour, elle était folle et dormeuse tout à la fois ; elle courait, puis s'arrêtait tout à coup, portait sa main à son front, et regardait de tous côtés s'il n'allait pas venir.

Il ! car elle aimait, la pauvre enfant ! elle aimait un grand seigneur, riche, puissant, qui était beau cavalier, avait des yeux fiers et un sourire hautain ; elle aimait un homme étrange, inconnu, un démon incarné, une créature, pensait-elle, bien élevée et bien poétique.

Non ! rien de tout cela, car elle aimait le duc Arthur d'Almaroës.

D'autres fois, elle retombait dans ses rêveries et souriait amèrement, comme doutant de l'avenir, et puis elle pensait à lui, elle se le créait là, assis sur l'herbe perlée, à côté d'elle ; il était là, là, lui disant de douces paroles, la regardant fixement de son regard puissant ; et sa voix était douce, était pure, était vibrante d'amour, c'était une musique toute nouvelle et toute sublime. Elle resta ainsi longtemps, les yeux fixés sur l'horizon qui lui

apparaissait toujours aussi morne, aussi vide de sens, aussi stupide.

Le soir arriva enfin, après ce long jour d'angoisses, aussi long que la nuit qui l'avait précédé. Julietta resta encore longtemps après le coucher du soleil, et puis elle revint, elle descendit lentement la montagne, s'arrêtant à chaque pas et écoutant derrière elle, et elle n'entendait que la cigale qui sifflait sous l'herbe, et l'épervier qui rentrait dans son nid en volant à tire-d'aile.

Elle s'en allait donc ainsi triste et désespérée, la tête baissée sur son sein tout gonflé de soupirs, tenant de sa main gauche la corde tout humide qui tenait sa pauvre vache blanche qui boitait de l'épaule droite. C'était sur celle-là que Satan s'était assis.

Arrivée à l'endroit où l'inconnu l'avait quittée, la veille, et où le duc Arthur lui était apparu, elle s'arrêta instinctivement, retint fortement sa génisse qui, luttant naturellement contre elle, l'entraîna de quelques pas.

Arthur se présenta aussitôt, elle lâcha la corde, et la vache se mit à bondir et à galoper vers son étable.

Julietta le regarda avec amour, avec envie, avec jalousie ; il passa en la regardant comme il regardait les bois, le ciel, les champs.

Elle l'appela par son nom ; il fut sourd à ses cris comme au bêlement du mouton, au chant de l'oiseau, aux aboiements du chien.

– Arthur, lui dit-elle avec désespoir, Arthur, oh ! Arthur, écoute !

Et elle courut sur ses pas, et se traîna à ses vêtements, et elle balbutiait en sanglotant ; son cœur battait avec violence, elle pleurait d'amour et de rage. Il y avait tant de passion dans ces cris, dans ces larmes, dans cette poitrine qui se soulevait avec fracas, dans cet être faible et aérien qui se traînait les genoux sur le sol,

tout cela était si éloigné des cris d'une femme pour une porcelaine brisée, du bêlement du mouton, du chant de l'oiseau, de l'aboiement du chien, qu'Arthur s'arrêta, la regarda un instant... et puis il continua sa route.

– Oh ! Arthur, écoute de grâce un instant ! car je t'aime, je t'aime ! Oh ! viens avec moi, nous irons vivre ensemble sur la mer, loin d'ici, ou bien, tiens ! nous nous tuerons ensemble.

Arthur marchait toujours.

– Écoute, Arthur ! mais regarde-moi ! je suis donc bien hideuse, bien laide ? tu n'es donc pas un homme, toi, que ton cœur est froid comme le marbre et dur comme la pierre !

Elle tomba à genoux à ses pieds, en se renversant sur le dos comme si elle allait mourir. Elle mourait, en effet, d'épuisement et de fatigue, elle se tordait de désespoir, et voulait s'arracher les cheveux, et puis elle sanglotait avec un rire forcé, des larmes qui étouffaient sa voix ; ses genoux étaient déchirés et couverts de sang à se traîner ainsi sur les cailloux ; car elle aimait d'un amour déchirant, entier, satanique ; cet amour la dévorait toujours, il était furieux, bondissant, exalté.

C'était bien un amour inspiré par l'enfer, avec ces cris désordonnés, ce feu brûlant qui déchire l'âme, use le cœur ; une passion satanique, toute convulsive et toute forcée, si étrange qu'elle paraît bizarre, si forte qu'elle rend fou.

– À demain, n'est-ce pas, oh, Arthur ! Une grâce ! une grâce ! et je te donnerai tout après, mon sang, ma vie, mon âme, l'éternité si je l'avais ! tu me tueras si tu veux, mais à demain ! à demain sur la falaise... Oh ! n'est-ce pas ? au clair de lune... la belle chose qu'une nuit d'amour sur les rochers, au bruit des flots, n'est-ce pas,

Arthur ?... à demain ?

Et il laissa tomber nonchalamment de ses lèvres dédaigneuses deux mots :

– À demain !

VII

À demain ! Oh ! demain ! et elle courut comme une folle vers la falaise, on ne la revit plus dans le village, elle avait disparu du pays.

Satan l'avait emportée.

VIII

Il faisait nuit, la lune brillait pure et blanche, et, dégagée de ses nuages, sa lumière éclairait le cabinet d'Arthur, dont il avait laissé la fenêtre ouverte ; il se penchait sur la rampe de fer et humait avec délices l'air frais de la nuit. Il entendit ce même bruit de pattes fines et légères sur les carreaux de son fourneau, il se retourna. C'était Satan, mais, cette fois, plus hideux et plus pâle encore ; ses flancs étaient amaigris, et sa gueule béante laissait voir des dents verdâtres comme l'herbe des tombeaux.

– Eh bien, Satan, lui dit Arthur, eh bien, est-il vrai maintenant que j'aime quelqu'un ? crois-tu que j'aie été ému par ces cris, par ces larmes et par ces convulsions forcées ?

– Vraiment, lui répondit le démon en frémissant sur ses quatre pattes, vraiment tu es donc bien insensible ! et tu l'as laissée mourir ?

– Elle est morte ? dit Arthur en le regardant froidement.

– Non ; mais elle t'attend.

– Elle m'attend ?

– Oui, sur la falaise. Ne lui avais-tu pas promis ? il y a longtemps qu'elle y est, elle t'attend.

– Eh bien, j'irai.

– Tu iras ? eh bien, Arthur, je ne te demande que cette dernière grâce ; après, tu feras de moi tout ce qu'il te plaira, je t'appartiens.

– Et que veux-tu que je fasse ?

– Crois-tu que je tienne beaucoup à ton âme, moi ? tu l’aimeras, te dis-je... Arthur, ne m’as-tu pas dit que tu voudrais avoir des passions, un amour fort et brûlant, étranger des autres amours ? eh bien, tu l’aurais, cet amour... mais moi, à mon tour, n’est-ce pas ? tu me donneras ton âme ?

– Je n’en ai pas.

– Tu le crois, mais tu en as une, car tu es un homme puisque tu aimeras.

Satan était habitué à voir tant d’orgueil et de vanité qu’il ne croyait qu’à cela ; le malheur ne voit que le vice, l’affamé ne sent que la faim.

– Un homme ? Satan ! dis, en as-tu vu des hommes qui puissent s’étendre dans les airs jusqu’aux nuages ? – et il déploya ses ailes vertes – en as-tu vu des cheveux comme ceux-là ? – et il montra sa chevelure bleue. – As-tu vu chez aucun d’eux un corps blanc comme la neige, une main aussi forte que celle-là, Satan – et il lui serrait fortement la peau entre ses ongles – enfin, y en a-t-il qui ose jamais t’insulter ainsi ? Puisque tu désires mon âme, tue-moi de suite, écrase ma tête dans tes dents, déchire-moi de tes griffes, essaie et vois si je suis un homme.

Et Satan bondissait sur le pavé, il écumait de rage et, dans ses sauts convulsifs, il allait se frapper les reins sur le plafond ; Arthur était paisible.

– Satan, lui dit-il, tu es fort en effet, tu es puissant, je sens que tu peux m’anéantir d’un seul coup, essaie, essaie, ah ! de grâce, tue-moi !... Oui, j’ai une âme, je te la donne, mon âme ; tue-moi, cela t’est facile, car je ne suis qu’un homme.

Le démon sauta sur sa gorge avec un cri infernal qui partait de

ses entrailles ; il voulut le saisir, la peau lui glissa sous les dents. Arthur se dégagea la poitrine ; Satan s'élança d'un bond furieux, les griffes en avant, il retomba sans pouvoir effleurer l'épiderme qui était intact et poli ; il bondissait, furieux, éperdu, un aboiement rauque courait sur ses lèvres ensanglantées, ses yeux flamboyaient, il trépignait ; Arthur se coucha sur le sol, étendit ses ailes. Satan glissait dessus, il s'y traînait, y rampait, ouvrait la gueule pour le déchirer, ses griffes s'usaient comme à déchirer un roc ; il bavait, haletant, rouge de colère : pour la première fois il se trouvait vaincu. Et puis l'autre... l'autre riait mollement, et ce rire paisible était éclatant, sonore et comme mêlé à un bruit de fer ; le souffle bruyant qui s'exhalait de sa gorge repoussait Satan, comme la furieuse vibration d'une cloche d'alarme qui bondit dans la nef, rugit, ébranle les piliers et fait tomber la voûte.

Il fallait voir aux prises ces deux créatures toutes bizarres, toutes d'exception, l'une toute spirituelle, l'autre charnelle et divine dans sa matière ; il fallait voir en lutte l'âme et le corps et cette âme, cet esprit pur et aérien, rampant, impuissant et faible devant la morgue hautaine de la matière brute et stupide.

Ces deux monstres de la création se trouvaient en présence comme pour se haïr et se combattre, c'était une guerre acharnée, à mort, une guerre terrible... et qui devait finir entre eux, comme chez l'homme... par le doute et l'ennui.

C'était deux principes incohérents qui se combattaient en face ; l'esprit tomba d'épuisement et de lassitude devant la patience du corps.

Et qu'ils étaient grands et sublimes, ces deux êtres qui, réunis ensemble, auraient fait un Dieu, l'esprit du mal et la force du pouvoir ! Que cette lutte était terrible et puissante, avec ces cris

d'enfer, ces rires furieux, et puis tout l'édifice en ruines qui tremblait sous les pas, et dont les pierres remuaient comme dans un rêve !

Enfin, quand Satan eut bien des fois sauté et retombé sur le sol, haletant et fatigué, l'œil terne, la peau humide d'une sueur glaciale, les griffes cassées ; quand Arthur l'eut contemplé longtemps, épuisé de rage et de colère, rampant tristement à ses pieds ; quand il eut savouré longtemps le râle qui s'échappait de sa poitrine, quand il eut compté les soupirs d'agonie qu'il ne pouvait retenir et qui lui brisaient le cœur, enfin, quand, revenu de sa cruelle défaite, Satan leva la tête défaillante vers son vainqueur, il trouva encore ce regard d'automate froid, et impassible, qui semblait rire dans son dédain.

– Et toi aussi, lui dit Arthur, tu t'es laissé vaincre comme un homme... et par orgueil encore ! Crois-tu maintenant que j'aie dit vrai ?

– Tu n'es peut-être pas un homme, dit Satan... mais tu as une âme...

– Eh bien, Satan, j'irai demain sur la falaise.

Et le lendemain, quand le concierge fit sa tournée dans les corridors, il trouva que les dalles étaient dérangées et usées toutes, de place en place, comme par une griffe de fer. Le brave homme en devint fou.

IX

Julietta attendait le duc, elle l'attendait jour et nuit, courant sur les rochers, elle l'attendait en pleurant, elle l'attendait depuis quatre années.

Car les ans passent vite dans un récit, dans la pensée ; ils coulent vite dans le souvenir, mais ils sont lents et boiteux dans l'espérance.

Le jour, elle se promenait sur la plage, écoutait la mer et regardait de tous côtés s'il n'allait pas venir ; et puis quand le soleil avait échauffé les roches, quand, épuisée, elle tombait de fatigue, alors elle s'endormait sur le sable, et puis se relevait pour aller cueillir des fruits, chercher le pain que des âmes charitables déposaient dans une fente de rochers.

La nuit elle se promenait sur les falaises, errante ainsi avec ses longs vêtements blancs, sa chevelure en désordre, et des cris de douleur ; et elle restait assise des heures entières sur un roc aigu, à contempler, au clair de lune, les vagues brisées qui venaient mourir sur la grève et mousser en blanches écumes entre les rochers et les galets.

Pauvre folle ! disait-on, si jeune et si belle ! vingt ans à peine... et plus d'espoir !... Dame ! c'est sa faute aussi, elle est folle d'amour, d'amour pour un prince ; c'est l'orgueil qui l'a perdue, elle s'est donnée à Satan.

Oui, bien folle, en effet, d'aimer le duc Arthur, bien folle de ne point étouffer son amour, bien folle de ne point se tuer de désespoir ; mais elle croyait à Dieu et elle ne se tua pas.

Il est vrai que souvent elle contemplant la mer et la falaise, haute de cent pieds, et puis qu'elle se mettait à sourire tout bas, avec une grimace des lèvres qui faisait peur aux enfants ; bien folle de s'arrêter devant une idée de croire à Dieu, de le respecter, de souffrir pour son plaisir, de pleurer pour ses délices. Croire à Dieu, Julietta, c'est être heureuse ; tu crois à Dieu et tu souffres ! Oh ! tu es bien folle en effet ! Voilà ce que te diront les hommes.

Mais non, au désespoir avait succédé l'abattement, aux cris furieux les larmes ; plus d'éclairs de voix, de profonds soupirs, mais des sons dits tout bas et retenus sur les lèvres, de peur de mourir en les criant.

Ses cheveux étaient blancs, car le malheur vieillit ; il est comme le temps, il court vite, il pèse lourd et il frappe fort ; mais, plus encore, il faut moins de larmes au désespoir pour amaigrir un homme que de gouttes d'eau à la tempête pour creuser la pierre d'une tombe ; les cheveux se blanchissent en une nuit.

Ses cheveux étaient blancs, ses habits déchirés, mais ses pieds s'étaient durcis à marcher sur la terre, à s'écôrcher aux ronces et aux chardons ; ses mains étaient crevassées par le froid et par l'air âpre de l'océan, qui dessèche et qui brûle comme les gelées du Nord ; et puis elle était pâle, amaigrie, avait les yeux creux et ternes, que vivifiait encore un rayon d'amour, qu'éclairait une étincelle d'enfer ; sa bouche était entrouverte et comme contractée par un mouvement des lèvres involontaire et convulsif. Mais elle avait toujours le teint doré et brûlé du soleil, elle avait toujours ce regard étrange qui séduit et qui attire, c'était toujours cette âme sublime et passionnée, que Satan avait choisie pour tenter la matière endormie, le corps dénué de sens, la chair sans volupté.

Quand elle voyait un homme, elle courait vers lui, se jetait à ses

pieds, l'appelait Arthur, et puis s'en retournait triste, désespérée, en disant : « Ce n'est pas lui ! il ne vient pas ! »

Et l'on disait : Oh ! la pauvre folle, si jeune et si belle, vingt ans à peine... et plus d'espoir !

C'était par une nuit belle, radieuse d'étoiles, toute blanche, toute azurée, toute calme comme la mer, qui était tranquille et douce, qui venait battre légèrement les rochers de la falaise.

Julietta était là, toujours rêveuse et solitaire, et puis, je ne sais si c'est un songe, mais Arthur lui apparut.

Arthur ! oh ! mais toujours froid, toujours calme.

– Je t'attends, lui dit Julietta, il y a longtemps que je suis au rendez-vous !

Sa voix tremblait.

– Assieds-toi avec moi, sur cette roche, ô mon Arthur, assieds-toi. Que te faut-il ? la lune est belle, les étoiles brillent, la mer est calme, il fait beau ici, Arthur... oh ! assieds-toi et causons.

Arthur s'étendit à côté d'elle.

– Que me veux-tu, Julietta, lui dit-il, pourquoi es-tu plus triste que les autres femmes ? pourquoi m'as-tu demandé à venir ici ?

– Pourquoi ?... ô Arthur... mais je t'aime !

– Qu'est-ce ?

– Eh quoi ? quand je te regarde ainsi, tiens, avec ce sourire – et elle passa son bras autour de sa taille – quand tu sens mon haleine, quand de mes cheveux j'effleure ta bouche, eh bien, dis, est-ce que tu ne sens pas là, sur la poitrine, quelque chose qui bat et qui respire ?

– Non ! non ! mais tu es une femme, toi, tu as une âme, oui, je comprends ; moi, je n'en ai pas d'âme – il la regarda avec fierté – et qu'est-ce que l'âme, Julietta ?

– Que sais-je ?... mais je t'aime ! Oh ! l'amour ! l'amour, Arthur, tiens, vous blanchit les cheveux, les miens.

Elle le contempla, elle se traîna sur sa poitrine, elle l'accabla de ses baisers et de ses caresses ; et lui, il restait toujours calme sous les embrassements, froid sous les baisers.

Il fallait voir cette femme, s'épuisant d'ardeur, prodiguant tout ce qu'elle avait de passion, d'amour, de poésie, de feu dévorant et intime, pour vivifier le corps léthargique d'Arthur, qui restait insensible à ces lèvres brûlantes, à ces bras convulsifs, comme l'attouchement du lézard au contact de la brute. Julietta était bondissante d'amour, comme Satan l'était de rage et de colère.

Elle passa bien des heures sur les joues d'Arthur, qui regardait le ciel azuré, qui pensait sans doute aussi à des rêves sublimes, à des amours, sans penser qu'il avait là, devant lui, dans ses bras, une réalité céleste, un amour d'exception, tout brûlant et tout exalté.

Julietta ! il la laissa tomber épuisée ; puis elle tenta un dernier effort... et courut vers les rochers les plus élevés et s'élança d'un seul bond ; il se fit un silence de quelques secondes, et Arthur entendit le bruit d'un corps lourd qui tombe dans l'eau. Et la nuit était belle, toute calme, toute azurée comme la mer, elle était douce, tranquille, et ses vagues venaient mourir mollement sur la plage, et puis les vagues roulaient, tombaient et apportaient sur le rivage des coquilles, de la mousse et des débris de navires.

Une vint rouler longtemps, elle s'étendit au loin, puis se recula, puis revint ; elle déposa quelque chose de lourd et de grand.

C'était un cadavre de femme.

– Eh bien ? dit Arthur, en regardant Satan.

Et quand celui-ci eut vu que son front était toujours pâle et uni, que son œil était sec et sans larmes :

– Non ! non ! tu n'as pas d'âme, je me suis trompé, continua-t-il en le regardant avec envie, mais j'aurai celle-là.

Et il enfonça son pied crochu dans la gorge du cadavre.

X

Et plusieurs siècles se passèrent.

La terre dormait d'un sommeil léthargique, point de bruit à sa surface et l'on n'entendait que les eaux de l'océan qui se brisaient en écumant ; elles étaient furieuses, montaient dans l'air en tourbillonnant, et le rivage remuait à leurs secousses comme entre les mains d'un géant. Une pluie fine et abondante obscurcissait la lumière douteuse de la lune, le vent cassait la forêt, et les cieux pliaient sous leur souffle comme le roseau à la brise du lac.

Il y avait dans l'air comme un bruit étrange de larmes et de sanglots, on eût dit le râle d'un monde.

Et une voix s'éleva de la terre et dit :

– Assez ! assez ! j'ai trop longtemps souffert et ployé les reins, assez ! Oh ! grâce ! ne crée point d'autre monde !

Et une voix douce, pure, mélodieuse comme la voix des anges s'abattit sur la terre et dit :

– Non ! non ! c'est pour l'éternité, il n'y aura plus d'autre monde !

1837

Georges Feydeau

Georges Feydeau (1862-1921) est surtout connu aujourd'hui pour ses pièces de théâtre, des « vaudevilles fondés sur le comique de situation ».

La mi-carême

C'est mi-carême.

Sur le boulevard, l'encombrement est énorme. Dehors, les masques gouailleurs qui traversent la cohue en vainqueurs, la foule grouillante qui les suit et se bouscule, toute cette masse humaine qui parle sans s'entendre, crie, se rue ou s'invective, soulève dans l'air une lourde rumeur qui envahit la tranquillité de vos appartements clos tandis que le son rauque des cors vous jette comme un appel désespéré.

Allons ! bon gré mal gré, il faut céder, et bientôt vous vous trouvez mêlé au tout Paris qui s'amuse.

Un moment vous êtes ahuri ! La foule est compacte et vous avez peine à vous faire place. Dame, vous n'êtes pas costumé, vous ! l'on ne vous doit point d'égards.

Digne et fier, avec la suffisance d'un grand premier rôle qui a conscience de sa valeur, le masque joyeux promène à travers la masse son déguisement fait de quelque oripeau défraîchi dont les couleurs bariolées et les paillettes dorées lui donnent des illusions de richesse. Les gamins le suivent, applaudissant à son succès, et poussant, dans leur gambades, des cris d'admiration qui chatouillent son amour-propre. Puis passe un autre masque ; un masque encore mieux mis que lui et soudain, le voilà supplanté. La bande d'alouettes vole au miroir qui brille davantage et il se voit ravir d'un seul coup, tous ses adulateurs. Il est curieux, mais il ne dit rien, il continue sa marche avec calme, et peu à peu, grapillant

sur sa route d'autres admirateurs, il ne tarde pas à se refaire une autre suite aussi fragile de courtisans.

Mais voyez-vous là près, ce joyeux couple qui s'avance, bras dessus bras dessous ? L'homme a sur le visage un masque grotesque de carton. À la mise, vous reconnaissez facilement un ménage d'ouvriers. Lui est plombier, elle est blanchisseuse. Dans le ménage, on gagne peu ; mais on est jeune et l'on aime bien à s'amuser. Aussi l'on a tenu à célébrer la mi-carême tout comme un autre. Pas de costumes somptueux ! pas de velours et de dorures ! Tout cela coûte trop cher et l'on peut rire à bien meilleur marché !

Le matin, l'on s'est pris par le bras et gaîment s'est rendu au bazar le plus proche.

« Avez-vous un masque bien comique pour moi ? », avait demandé le jeune plombier. Et l'on s'était mis à farfouiller dans tous ces masques en carton, faces livides ou rubicondes, aux types excentriques, aux expressions ridicules, les essayant les uns après les autres, hésitant, discutant, se concertant et ne se décidant jamais, au plus grand énervement du commis qui souriait d'un air de pitié.

Enfin, l'on s'était arrêté à une bonne figure de jocrisse dont les yeux étaient louches, dont la bouche riait niaisement jusqu'aux oreilles, et dont la trogne articulée serpentait ridiculement dans l'air.

« Et pour Madame ? avait demandé le commis.

– Oh moi, je n'en prends pas ! »

Et la petite blanchisseuse avait laissé tomber des grands yeux doux pleins de tendresse sur son époux. Puis l'on était parti. Le plombier, après avoir solidement attaché son masque derrière la

nuque, avait couvert sa tête d'un gigantesque bonnet de coton dont la mèche se dressait en l'air comme un clocher, et ainsi paré, sa femme au bras, avait allègrement gagné le boulevard.

Et vous le voyez maintenant, traversant la foule qu'il fend à pas pressés ; les gamins le suivent, et les badauds se retournent. Le voilà mis à l'aise par son succès ; lui timide, il a pris de l'audace, et déjà il apostrophe les autres masques, il s'arrête, il plaisante, et l'on se groupe autour de lui ! Les gamins se tordent et sa femme est radieuse ; puis il poursuit sa route capricieuse, se retourne encore, lance quelque lazzi joyeux, et se remet en marche, avec son nez qui ondule, et trimbalant toujours après lui sa petite femme toute fière de son homme.

Et la foule qui se renouvelle sans cesse, entraîne avec elle nos deux héros qui disparaissent à notre vue.

Mais soudain, un cri, un cri strident, horrible, désespéré retentit au milieu de la masse. La foule curieuse se précipite ; un grand rassemblement se forme. Et au centre, un omnibus arrêté domine la cohue. Le monde accourt sans cesse, et l'on crie, ou se bouscule.

Qu'est-ce ? Badaud comme un Parisien, je me glisse tant bien que mal au milieu de l'attroupement ! Je m'informe. L'on m'apprend qu'une jeune femme vient d'être écrasée par l'immense véhicule. Saisi d'horreur, mais obéissant à cette curiosité instinctive qui vous attire vers ce que vous ne voudriez pas voir, je regarde. Horreur ! Cette femme, étendue sans connaissance, les chairs ensanglantées, c'est la petite blanchisseuse. Un homme, en douleur, la tête plongée contre le sein de la jeune femme, pousse des cris qui vous déchirent le cœur. Soudain il relève la tête : « Oh ma femme ! ma femme ! » s'écrie-t-il éperdu ! Et la foule atterrée, aperçoit, spectacle plus sinistre encore, une face grotesque, dont

les yeux étaient louches, dont la bouche riait niaisement jusqu'aux oreilles, et dont la trogne articulée serpentait ridiculement dans l'air.

Léon Bloy
(1846-1917)

La fève

Un beau jeune homme et une belle jeune fille se sont épousés avec enthousiasme. Après la cérémonie, seuls enfin ! assis en face l'un de l'autre, sur des chaises confortables, ils se regardent longtemps sans rien dire et crèvent d'horreur.

(Précis d'histoire contemporaine.)

Monsieur Tertullien venait d'attraper la cinquantaine, ses cheveux étaient encore d'un beau noir, ses affaires marchaient admirablement et sa considération grandissait de jour en jour, lorsqu'il eut le malheur de perdre sa femme.

Le coup fut terrible. Il aurait fallu de la perversité pour imaginer une compagne plus satisfaisante.

Elle avait vingt ans de moins que son mari, le visage le plus ragoûtant qui se pût voir et un caractère si délicieux qu'elle ne faisait jamais échapper une occasion de ravir.

Le magnanime Tertullien l'avait épousée sans le sou, comme font la plupart des négociants que le célibat incommode et qui n'ont pas le temps de vaquer à la séduction des vierges difficiles.

Il l'avait épousée « entre deux fromages », disait-il avec enjouement. Car il était marchand de fromages en gros et il avait accompli cet acte sérieux dans l'intervalle d'une livraison mémorable de Chester et d'un arrivage exceptionnel de Parmesan.

Cette union, j'ai le regret de le dire, n'avait pas été féconde, et

c'était une ombre au gracieux tableau.

À qui la faute ? Question grave qui pendait toujours chez les fruitiers et les épiciers du Gros-Caillou. Une bouchère hispide que le beau Tertullien avait dédaignée l'accusait ouvertement d'impuissance, au mépris des objections d'un granuleuse matelassière qui se prétendait documentée.

Le pharmacien, toutefois, déclarait qu'il fallait attendre pour se former une opinion, et la bienveillante masse des concierges désintéressés du litige approuvait la circonspection de ce penseur.

Ceux-là disaient avec une grande autorité que Paris n'a pas été bâti en un jour, que tout est bien qui finit bien, que qui veut voyager loin ménage sa monture, etc., etc., par conséquent, il y a lieu de présupposer l'événement favorable qui mettrait, un jour ou l'autre, la dernière touche à l'éblouissante prospérité du fromager.

On aurait pu croire qu'il s'agissait d'un Dauphin de France.

*

L'émotion fut grande quand on apprit la mort soudaine qui fauchait de si légitimes espoirs.

À moins que Tertullien ne se remariât promptement, hypothèse que sa douleur ne permettait pas d'accepter une seule minute, l'avenir de son établissement, et ce fils de ses propres œuvres, déjà si riche quoique parti du néant, verrait à la fin sa clientèle passer à un successeur étranger !

Perspective noire qui devait amertumer singulièrement les regrets de l'époux en deuil.

Celui-ci parut, en effet sur le point de culbuter dans un gouffre de désespoir.

J'ignore jusqu'à quel point le rêve d'une descendance fromagère le travaillait, mais je fus l'auriculaire témoin de ses beuglements douloureux et des sommations extrajudiciaires qu'il se fit à lui-même d'avoir à suivre sa Clémentine au tombeau dans des délais fort prochains que, d'ailleurs il ne fixa pas.

Ayant eu le loisir d'étudier à fond cet homme sympathique avec qui j'entretins, dix ans, les plus étroites relations commerciales, il me fut donné d'observer un trait admirable, quoique peu connu, de son caractère.

Il avait une peur atroce d'être cocu. Tous ses ancêtres l'avaient été, depuis deux ou trois cents ans, et sa tendresse pour sa femme tenait surtout à la certitude inébranlable d'être exceptionnellement assuré par elle de l'intégralité de son front.

Sa reconnaissance avait même quelque chose de profondément cocasse et touchant. À la réflexion, cela finissait par devenir à peu près tragique, et je me suis demandé parfois, avec stupeur, si la stérilité scandaleuse de Clémentine était inexplicable autrement que par certains doutes bien étranges que pouvait avoir Tertullien sur sa propre identité et par crainte sublime de se cocufier lui-même, – en la fécondant.

*

Mais tout cela était trop beau, trop au-dessus des Marolles, des Bondons ou des Livarots, et la chose banale arriva qui devait infailliblement arriver.

Clémentine ayant restitué son âme au Seigneur, l'infortuné veuf exhala d'abord, avec impétuosité, les gémissements et les sanglots que recommande la nature.

Quand il eut payé ce premier tribut – pour me servir d'une expression qu'il affectionnait – il voulut préalablement à la cérémonie des obsèques dont la bousculade certaine le crispait d'avance, mettre en ordre lui-même les reliques de l'adorée.

C'était là que sa destinée marâtre l'attendait. Le labarum dérisoire des Tertulliens lui apparut.

Dans un tiroir mystérieux d'un meuble intime que le plus ombrageux mari ne se fût jamais avisé de soupçonner, il découvrit une correspondance volumineuse autant que variée qui ne lui permit pas de se cramponner une seconde.

Tous ses amis et connaissances y avaient passé. À l'exception de moi seul, tous avaient été chéris de sa femme.

Ses employés même – il trouva des lettres d'employés sur papier rose – avaient été simultanément gratifiés.

Il acquit la certitude que la défunte l'avait trompé nuit et jour, quelque temps qu'il fût, à peu près partout. Dans son lit, dans sa cave, dans son grenier, dans sa boutique, jusque sous l'œil du gruyère et dans les effluves du roquefort ou du camembert.

Inutile d'ajouter que cette correspondance malpropre le ménageait peu. On se fichait de lui sans relâche de la première ligne à la dernière.

Un employé du télégraphe, renommé pour la finesse de son esprit, le blaguait d'une manière aussi désobligeante que possible sur son commerce, au point de se permettre des allusions ou des *conseils* qu'il est impossible de publier.

Mais il y avait une chose inouïe, exorbitante, fabuleuse, à détraquer la constellation du Capricorne.

À ce dossier mortifiant s'annexait une interminable série de petits bâtons qui l'étonnèrent et dont la présence lui parut d'abord inexplicable. Mais appelant à lui la sagacité d'un Apache subtil penché sur une piste de guerre, une clarté vive l'inonda quand il s'aperçut que le nombre de ces objets était précisément le nombre des adorateurs encouragés de son infidèle, et que chacun d'eux était entaillé au canif d'une multitude de coches semblables à celles qui se pratiquent sur les souches des boulangers.

Évidemment, cette Clémentine avait été une femme d'un grand ordre et qui tenait à se rendre compte.

Le mari, écrasé d'humiliation, exprima le désir bien naturel qu'on le laissât seul avec la morte et s'enferma deux ou trois heures comme un homme qui veut se livrer sans contrainte à son affliction.

*

Quelques semaines plus tard, Tertullien offrait un dîner somptueux pour le jour des Rois.

Vingt convives mâles, triés avec soin, se pressaient autour de la table. Une magnificence non pareille était déployée. Chère exquise, abondante et inattendue. Cela ressemblait au festin d'adieu d'un opulent prince qui est sur le point d'abdiquer.

Plusieurs cependant éprouvèrent un moment de gêne à l'aspect du décor funèbre que l'imagination, désormais lugubre, du fromager avait emprunté sans doute à quelque souvenir de

mélodrame.

Les murs, le plafond même étaient tendus de noir, la nappe était noire, on était éclairé par des candélabres noirs où brûlaient des bougies noires. Tout était noir.

L'employé du télégraphe complètement démonté, voulait s'en aller. Un jovial éleveur de porcs le retint, déclarait qu'il fallait « se mettre à la hauteur » et qu'il trouvait ça « très rigolo ».

Les autres, un moment indécis, se déterminèrent à narguer la mort. Bientôt, les bouteilles ne s'arrêtant pas de circuler, le repas devint tout à fait hilare. Au champagne, le triomphe du calembour était assuré et les cochonneries commençaient à poindre, lorsqu'un gâteau gigantesque fut apporté.

– Messieurs, dit Tertullien, qui se leva, nous allons vider nos verres, si vous voulez, à la mémoire de notre chère morte. Chacun de vous a pu connaître, apprécier son cœur. Vous ne pouvez avoir oublié, n'est-ce pas ? son aimable et tendre cœur. Je vous prie donc de vous pénétrer – d'une façon *très particulière*, – de son souvenir, avant que soit découpé ce gâteau des Rois qu'elle eut tant aimé à partager avec vous.

N'ayant jamais été l'amant de la fromagère, probablement parce que je ne l'avais jamais rencontrée, je n'avais pas été invité à ce dîner et ne pus savoir à qui échet la fève royale.

Mais je sais que le diabolique Tertullien fut inquiété par la justice pour avoir inséré, dans les flancs énormes de cette galette frangipanée, le cœur de sa femme, le petit cœur en putréfaction de la délicieuse Clémentine.

Joséphine Colomb

Fermé pour cause de décès

Ce matin-là, je traversais la place du marché, ornée des baraques de la foire. Je l'avais vue la veille, illuminée de toutes les lampes, de tous les lampions, et de toutes les chandelles des théâtres de saltimbanques, des boutiques de joujoux, des loteries en plein vent et des étalages de pain d'épice ; j'avais écouté les harangues des charlatans et des montreurs de phénomènes, le concert des grosses caisses, des clarinettes et des fifres, et j'avais admiré, comme les autres badauds, les superbes costumes de velours et d'or des diverses troupes d'acteurs. Mais au matin, quelle différence ! Les boutiques s'ouvraient lentement ; les chevaux de bois laissaient à peine deviner leurs formes sous la grande tente de toile grise qui les recouvrait ; toute musique se taisait, et une odeur de soupe à l'oignon et de friture décelait par-ci par-là un fourneau où la directrice des figures de cire ou du grand théâtre de Riquiqui faisait sa cuisine. Assise sur les marches de sa baraque, la jeune première, en jupon noir et caraco de flanelle, raccommoait les dorures de son costume de princesse, et non loin d'elle l'hercule, privé de sa massue, prenait prosaïquement son café au lait.

Une des baraques restait obstinément fermée et silencieuse. Ses habitants n'étaient pas partis cependant ; ils jouaient encore la veille, et j'avais remarqué les éclats de rire de la foule aux naïvetés du paillasse, grand garçon à figure niaise qui faisait la parade avec une grosse femme rouge, la maîtresse de l'établissement. Comme je me demandais ce qu'ils avaient pu

devenir, la toile s'écarta, et la grosse femme parut, tenant à la main un grand écriteau en lettres noires. Elle se retourna vers le paillasse qui l'avait suivie, et lui tendant l'écriteau :

« Tiens, attache-moi ça là, sur le devant, et place-le bien, pour qu'on puisse le lire. Et tâche d'en finir un peu vite avec ta désolation : ça fait tort au métier, de pleurer. Va-t'en plutôt t'occuper des formalités, et mène les choses rondement, qu'on ne manque pas encore la représentation de demain. »

Elle rentra majestueusement dans sa baraque. Le pauvre paillasse sanglotait. Je m'approchai, et je lus sur l'écriteau qu'il attachait, en tremblant, ces mots fort mal écrits en très gros caractères : *Fairmé pour coze de dessais*.

Je demeurai tout pensif. On meurt donc et l'on pleure là-dedans, me disais-je, chez ces gens dont le métier est de faire rire ? Je regardai le paillasse, et sa figure niaise, ennoblie par la douleur, me parut touchante. Il pleurait toujours. À la fin, se rappelant sans doute la recommandation qu'il avait reçue, il fit quelques pas pour s'éloigner, puis il s'arrêta comme quelqu'un qui ne sait où aller, et regarda autour de lui. Il n'y avait là personne que moi ; aussi, ôtant son bonnet, il s'approcha timidement de moi et me dit :

« Monsieur, voulez-vous me dire où est la mairie, et puis l'église, et puis le cimetière... » À ce mot, il se remit à pleurer plus fort.

« Je vais du côté de la mairie, vous n'avez qu'à me suivre, » lui répondis-je. Le pauvre homme m'intéressait.

« Merci, monsieur, » dit-il ; et il se mit à marcher près de moi.

« Vous avez donc perdu quelqu'un cette nuit ? lui demandai-je au bout d'un instant. Est-ce par accident ? Il me semble que vous

avez joué hier soir.

– Il faut bien jouer pour gagner son pain ; et puis la patronne n’entend pas qu’on se repose. Elle a fait son rôle jusqu’à onze heures, et après, elle est allée retrouver la petite. Pauvre agneau ! je lui avait bien porté à boire toutes les fois que j’avais pu, et elle me disait : « Merci, Arsène ! » avec sa chère petite voix. Elle avait une fièvre ! ça faisait pitié. Après minuit passé elle n’a plus parlé, elle n’avait plus de force, mais elle vous regardait encore pour vous remercier. Et puis, quand le jour est venu, elle a fermé les yeux, et elle est devenue toute blanche, et au bout d’un instant nous avons vu qu’elle était morte. Pauvre petite chérie !

– Et la grosse femme qui a apporté l’écriteau, c’est sa mère ?

– Oui, c’est sa mère. Ce n’est pas une méchante femme, la patronne ; mais elle n’a pas le cœur bien tendre, et puis, que voulez-vous ? elle a d’autres enfants à nourrir, elle n’a pas le temps de pleurer. Elle veut donner une représentation demain, et il faut qu’on enterre la petite de bonne heure pour que nous soyons libres après. Elle a du courage, elle jouera très bien, la patronne ; mais moi, je ne pourrai pas ! Déjà, depuis que la petite était malade, je ne faisais plus que des bêtises, et je ne trouvais plus rien à dire : à présent, ce sera bien pis ! je l’aimais trop, voyez-vous ! Elle était toute petite quand je suis entré au service de ses parents ; c’était moi qui la soignais, je lui apprenais le métier, j’étais toujours là pour l’empêcher de se faire du mal. Et dire que je n’ai pas pu l’empêcher de prendre froid, un jour qu’elle avait dansé ! Elle n’a plus fait que tousser et dépérir depuis ce jour-là. »

Nous étions arrivés à la mairie, j’entrai avec lui. Il avait besoin de moi, le pauvre Arsène : il ne savait pas ce qu’il avait à faire, et je dus lui servir de témoin. À cette question : s’il voulait une

concession de terrain ? il parut très étonné. Je dus lui expliquer que pour qu'une tombe restât intacte dans le cimetière, il fallait en acheter l'emplacement.

« Et les autres ? me demanda-t-il.

– Eh bien, les autres... au bout de cinq ans on remue le terrain... »

Il fit une exclamation de désespoir. « Et combien faut-il payer, dit-il, pour qu'on n'y touche pas ?

– Pour dix ans, c'est cent francs ; pour toujours, c'est plus cher.

– Cent francs ! »

Le pauvre homme était anéanti. Enfin, levant les yeux vers l'employé qui attendait, sa plume en l'air :

« Non, pas de concession, pas aujourd'hui... je ne peux pas... mais dans cinq ans, si j'ai cent francs, on ne touchera pas à la petite, n'est-ce pas ?

– Non, sans doute ; vous serez toujours à même d'acheter le terrain. »

Nous allâmes ensuite à l'église, où il commanda un service. Le plus simple était encore trop cher, et le chagrin du pauvre paillasse me toucha tellement que je lui glissai dans la main de quoi payer un drap blanc et une couronne de fleurs à sa chère petite morte.

« Ah ! monsieur ! me dit-il en sortant, si vous avez besoin qu'on se fasse tuer pour vous, vous n'avez qu'à le dire. »

Le lendemain, quand il se retourna après avoir jeté l'eau bénite sur le petit cercueil qu'on venait de descendre dans la fosse, il m'aperçut derrière lui. Cette fois il ne me dit rien, mais il me prit les mains et me les serra à les briser.

Une heure après, je le vis entrer chez moi.

« Je vous ai suivi, monsieur, me dit-il, pour savoir où vous demeuriez. Je voulais vous remercier, et puis... si vous vouliez bien faire encore quelque chose pour moi... Je ne veux plus jouer la comédie, je ne veux pas quitter cette ville ; si vous pouviez m'aider à trouver une place de domestique...

– De domestique, mon pauvre garçon. Mais que savez-vous faire ?

– Rien, monsieur, c'est vrai ; mais je suis très fort, et j'apprendrai ce qu'on me montrera ; ça n'est pas difficile d'obéir, j'en ai pris l'habitude avec la patronne. Elle vous menait rudement, et il y a longtemps que je l'aurais quittée, s'il n'y avait pas eu la petite... Je vous promets que je serai un honnête garçon ; je ne bois jamais, et je ferai tout ce qu'on me dira. En cinq ans, je pourrai bien amasser cent francs, n'est-ce pas, pour empêcher qu'on ne dérange la petite ? »

Pauvre Arsène ! Une idée me vint à l'esprit, et sans réfléchir que je ne savais ni ce qu'il avait fait ni d'où il venait :

« Voulez-vous entrer chez moi ? » lui demandai-je.

Il se laissa tomber sur une chaise et resta muet de saisissement et de joie ; puis, quand il eut retrouvé la parole :

« Quel bonheur ! dit-il, je pourrai parler de la petite ! »

Il y a vingt ans de cela : Arsène ne m'a pas quitté, et jamais, même dans le bon vieux temps, époque classique des domestiques dévoués et fidèles, on n'a vu un meilleur domestique. Avec le premier argent que je lui donnai le jour où je le pris à mon service, il acheta une croix de bois noir ; depuis, c'est toujours au cimetière que ses gages ont passé, et maintenant sur la fosse où dort l'enfant

des saltimbanques s'élève une tombe de pierre entourée d'un joli jardin. Arsène le cultive lui-même : il est devenu jardinier par amour pour le souvenir de sa petite amie, et il ne paraît pas une fleur nouvelle qu'il ne l'achète et ne la porte là.

Alphonse Esquiros

Le baron et la princesse

Je parcourais le bois de Verrières. C'était un dimanche, et ce jour-là cette délicieuse promenade est le rendez-vous de tous ceux qui possèdent aux environs un château, une petite villa, ou tout simplement un pied-à-terre où l'on va oublier une fois par semaine le bruit, l'activité et la poussière de Paris. Le beau village de Châtenay, le bourg de Sceaux, le charmant hameau d'Aulnay, Antony, Bièvre, Verrières, le Plessis-Picquet et jusqu'à Fontenay *qu'embellissent les roses*, tous les lieux voisins de la forêt lui fournissent fidèlement leur contingent hebdomadaire de promeneurs, les uns se prélassant dans de somptueux équipages, les autres caracolant sur des chevaux anglais ou trottant sur de pauvres montures campagnardes, d'autres enfin cheminant modestement à pied. Les *bourgeois* ne sont pas les seuls qu'attire le bois de Verrières par la fraîcheur de ses belles futaies et la magnificence de ses points de vue : aussi rencontre-t-on çà et là dans les grandes allées ombreuses des compagnies de paysans endimanchés, qui font retentir les échos de leurs chansons grivoises et de leurs quolibets gaillards.

Je me promenais seul à pied, m'arrêtant de temps en temps pour suivre des yeux une svelte calèche, un léger tilbury, ou une joyeuse cavalcade lancée à travers bois. Ennuyé enfin de tout ce monde, et voulant jouir d'un peu de solitude, je tournai mes pas vers un chemin moins fréquenté ; j'arrivai sur la lisière de la forêt du côté où des coupes récentes permettent d'admirer le beau panorama de la vallée de Jouy, si heureusement encadrée par les montagnes

verdoyantes et bornée à l'horizon par l'aqueduc de Buc. Là, convié par l'herbe tendre, je m'assis au pied d'un chêne. Après avoir admiré quelques instants le paysage, je tirai de ma poche un recueil de poésies, pour ne pas lire.

Tout entier à ma rêverie, je n'avais pas d'abord remarqué deux personnes qui étaient venues s'asseoir à peu de distance de moi, et qui sans doute ne m'avaient pas aperçu moi-même. Leur conversation singulière attira bientôt mon attention. C'était un jeune homme et une jolie femme, tous deux en costume villageois. Le jeune gars portait un pantalon de toile grise, une blouse bleue, une cravate rouge et un chapeau de paille. Il avait une physionomie douce et mélancolique, le teint pâle, une tournure presque distinguée : sous d'autres habits, il eût fait bonne figure dans un salon. Sa gentille compagne, quoique simplement vêtue, était mise avec une espèce de recherche : sur sa robe blanche, elle portait un tablier de soie gris-perle ; son bonnet de paysanne était des plus gracieux ; de courtes mitaines en filet noir contrastaient coquettement avec l'ivoire de ses bras.

Voici ce que je surpris de la conversation de ces deux personnages, et cela, je vous assure, avec beaucoup d'indiscrétion ; je n'étais pas venu me promener au bois de Verrières pour me boucher les oreilles, parce qu'il plaisait à deux jeunes gens de diriger leur promenade du même côté que moi.

– Que j'ai de plaisir à vous revoir, belle Princesse ; il y a si longtemps que je vous ai quittée ! Vous êtes bien bonne d'être venue à ce rendez-vous !... Ah ! j'ai cruellement souffert !

– Je vous ai plaint sincèrement, mon pauvre Baron, et j'ai souvent pensé à vous. Mais, franchement, je croyais qu'après six mois d'absence vous nous auriez oubliés. Ne vous voyant pas

revenir, je me disais : Il est guéri sans doute, et il a trouvé à s'engager ailleurs.

– Ah ! Princesse, c'est mal de m'avoir jugé ainsi ! Ne vous souvenez-vous plus qu'en partant je vous ai promis de revenir aussitôt que je le pourrais ?

– Je m'en souviens ; mais rester six mois sans donner de vos nouvelles, c'est bien long ! Et si je ne vous ai pas oublié, mon père...

– Quoi ! votre père aurait-il choisi quelqu'un ?

– Non, pas encore ; mais il était temps, car moi-même...

– Méchante !

– Allons, ne m'en voulez pas, puisque la place est libre.

– Il me tarde de reprendre mes fers, et si vous êtes assez aimable pour parler à votre père en ma faveur, je vous servirai aussi fidèlement que par le passé. Rien ne me rebutera : votre père est exigeant, mais il fera de moi ce qu'il voudra. Vous verrez de quoi je suis capable : qu'on me mette à l'épreuve, et personne, croyez-le bien, ne pourra...

– Modérez-vous, mon cher Baron : quel zèle ! Mais je crains bien qu'un trop grand feu ne nuise à votre santé.

– Vous riez, Princesse : vous vous moquez de mes souffrances.

– Non certes, et puisque vous le voulez, je parlerai à mon père : vous savez qu'il fait tout ce que je désire.

– C'est précisément pour cela que je tenais à vous voir avant de me présenter à lui. Je savais qu'une fois d'accord avec vous, je pouvais espérer d'être accueilli favorablement.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque s'étant tournés de mon

côté, ils m'aperçurent : ils se levèrent alors et s'éloignèrent à pas lents.

Évidemment j'avais assisté à une scène étrange : une princesse et un baron déguisés en paysans, se donnant rendez-vous dans une forêt parisienne pour parler de leurs amours, en style du XVIII^e siècle ! Il ne manquait aux acteurs de cette pastorale, imitée de Watteau, que de la poudre et des mouches ; le jeune homme aurait dû se munir d'une houlette ornée d'un ruban rose, et je regrettais que la belle eût laissé dans son palais sa quenouille et son fuseau. « Quoi ! me disais-je, de telles choses se passent en plein XIX^e siècle, en l'an de grâce mil huit cent quarante-quatre ! Les bergeries de madame Deshoulières sont ressuscitées. »

Fort contrarié de ne pouvoir pénétrer ce mystère, je regardais de tous mes yeux le jeune couple cheminer dans le bois. Je vis passer auprès d'eux un garde forestier qui les salua, leur dit quelques mots, puis continua sa route. Ah ! voilà peut-être un homme qui m'apprendra quelque chose. En une seconde, je suis sur pieds et je cours étourdimement à sa rencontre, sans songer même que j'oublie sur l'herbe le livre charmant que j'avais été si heureux de ne pas lire.

– Vous connaissez ces deux personnes, monsieur ?

– De qui me parlez-vous, monsieur ?

– De ce jeune homme et de cette dame qui descendent la colline du côté de Bièvre.

– Sans doute je les connais.

– De grâce, monsieur, dites-moi qui ils sont, si cela vous est possible, sans vous compromettre.

– Très possible, monsieur.

Le garde m'examinait d'un air ébahi et ne comprenait rien à mon impatiente curiosité.

– Mais d'abord, lui dis-je, les connaissez-vous bien ?

– Certainement et depuis longtemps, à telles enseignes que j'ai servi dans le régiment du père du jeune Baron, et que la belle Princesse est la marraine de mon petit Charlot.

– Ah !

– Vous voyez que je dois les connaître. Mais, monsieur, sans vous offenser, pourquoi me demandez-vous...

– En effet, cela doit vous paraître un peu... singulier. Je suis curieux, indiscret, n'est-ce pas ?

– Oui, un peu, comme vous dites. Pourtant, si vous y tenez bien...

– Assurément, oui, j'y tiens. Mais pour justifier ma curiosité, je veux d'abord vous raconter ce qui vient de se passer entre ces deux personnages. Après tout, le hasard seul m'a rendu leur confident, et le hasard ne m'a pas recommandé le secret ; d'ailleurs, les choses paraissent en bon train, et ce sera bientôt un bruit public.

Je lui rapportai tout au long la conversation que j'avais surprise. Pendant mon récit, le garde souriait d'un air malin ; il eut plusieurs fois l'envie de m'interrompre, mais il se contenta et me laissa achever ma narration.

– Eh bien ! lui dis-je en finissant ; qu'avez-vous maintenant à m'apprendre du baron et de la princesse ? Qui sont-ils ? Pourquoi ce déguisement ? Quel est ce mystère d'amour ? Parlez.

– Je n'ai pas grand'chose à vous dire, monsieur, si ce n'est qu'il n'y a dans tout cela ni princesse, ni baron, ni déguisement, ni amour.

– Mais vous-même, tout à l’heure, ne parliez-vous pas du baron et de la princesse ? Il y a là-dessous une énigme...

– Que vous ne devinerez pas, je le vois. En voici l’explication toute simple. Ce jeune garçon se nomme Baron. Il était, il y a quelques mois, ouvrier chez le père André, maréchal ferrant à Bièvre. L’ardeur du feu de la forge l’a touché à la poitrine, et il est allé se faire soigner dans un hospice de Paris. On lui a promis d’attendre son rétablissement et de lui conserver sa place ; mais le père André, qui a beaucoup de besogne cet été, est sur le point d’engager un autre ouvrier. On a écrit à Baron pour l’en avertir, et il s’est hâté de revenir ici ; mais il n’a pas osé se présenter toute de suite chez son bourgeois parce qu’il est encore un peu malade, et il a mieux aimé voir d’abord la demoiselle qui fait le chaud et le froid dans la maison et qui décidera probablement son père à le reprendre.

– Ainsi la princesse...

– Est tout bonnement mam’selle André. On l’appelle ainsi à cause du sobriquet de son père : maître André est un petit bossu, et chez nous les bossus sont surnommés *princes*. Vous voyez maintenant pourquoi le jeune Baron parlait de reprendre ses fers, et pourquoi la Princesse craignait qu’un trop grand feu ne compromît sa santé.

Là-dessus mon interlocuteur me quitta en riant de ma mystification.

– Après cela, dis-je, quel prince ne voudrait être le baron de cette princesse !

Ernest d'Hervilly
(1839-1911)

Le chat du Neptune

I. Apparition de Tom.

C'était à bord du steamer *Neptune*.

Nous avions le cap sur le Havre, venant de New-York.

Un jour, au coucher du soleil, nous nous trouvions alors à 200 milles de la côte française (le mille marin, mes enfants, vaut 1,852 mètres ; calculez), le matelot en vigie signala :

– Navire à tribord !

À ce cri, tout le monde regarda par-dessus les bastingages, à la droite du *Neptune*.

À l'œil nu, il était difficile de rien distinguer sur l'immense surface circulaire, très houleuse, au centre de laquelle nous nous trouvions.

Mais, avec les lunettes, on voyait effectivement à tribord, c'est-à-dire sur notre droite, une masse sombre que les plus inexpérimentés des passagers, parmi lesquels je me hâte de me compter, n'auraient sans doute pas hésité à reconnaître du premier coup pour un bâtiment en détresse, tout comme le faisaient les plus petits mousses du *Neptune*, si cette lointaine masse noirâtre, qui semblait à chaque instant s'enfoncer pour jamais dans la mer, avait eu seulement un pauvre petit mât.

Mais il n'avait ni petit ni grand mât, le navire annoncé à

tribord !

Il n'avait plus que des tronçons brisés qu'apercevaient seuls les yeux experts des marins.

Et c'était l'épave errante et déserte d'un brick désemparé que son équipage avait abandonné à son triste sort, à la suite de quelque tempête, cinq ou six jours auparavant.

Nous apprîmes cela, deux heures après la découverte du vaisseau perdu, de la bouche même d'un officier du *Neptune* que notre commandant, bien que sans grand espoir, avait aussitôt envoyé, avec un canot armé de tout ce qui est nécessaire en pareille expédition, pour s'assurer de l'état du bâtiment inconnu et pour recueillir les malheureux qu'il pouvait peut-être contenir encore.

– Alors, lieutenant, demanda un des passagers en plaisantant, il n'y avait pas un chat à bord ?

– Pardon, fit le lieutenant, pardon, cher monsieur, et c'est ce qu'il y a de plus fort : il y en avait un.

– Un chat ? Pas possible !

– Oui, un chat, messieurs ; CHAT, chat.

– En chair et en os ?

– Oh ! plutôt en os qu'en chair, la pauvre petite bête !

– Et comment l'avez-vous découvert ?

– Le malheureux, à moitié mort, s'était traîné sur le toit de la dunette, et, en nous voyant arriver, il s'est mis à miauler à fendre l'âme.

– Et qu'avez-vous fait ?

– Mais ce que vous auriez fait à ma place : je l'ai pris et amarré

dans le canot, et je l'ai offert tout à l'heure au lieutenant Coquillard, qui se plaint toujours des rats. Pour le moment, il mange et il boit de façon à effrayer le chat de Gargantua lui-même, s'il vivait encore, messieurs ! – Nous l'avons appelé Tom, ajouta le lieutenant.

– Et c'est ainsi, à ce que fit remarquer quelqu'un, qui était très fort en mythologie, qu'un chat, qui aurait pu être fort maltraité par la déesse de la mer, fut sauvé par le dieu des ondes, son mari, et échappa à la colère d'Amphitrite, grâce à la bonté de *Neptune*.

II. Enchantement du lieutenant Coquillard.

Voilà Tom à bord. Heureux Tom !

Il a déjà parfaitement oublié ses heures de solitude et surtout ses jours de jeûne.

Il a repris un joli petit ventre, et alors les traces de ses misères s'effacent de son esprit comme de son corps.

Mais le lieutenant Coquillard, lui, ne les a pas si facilement oubliées que cela, et, à chaque instant, pris d'une tendre inquiétude, il quitte le pont pour venir constater, dans sa cabine, que son cher Tom a bien tout ce qu'il lui faut.

Aussi comme le petit Tom le remercie de ses attentions ! Ce n'est pas un chat ingrat.

Le lieutenant Coquillard est dans le ravissement le plus complet et le plus épanoui.

D'une part (côté chat), c'est un reconnaissant *ronron* perpétuel,

ce sont d'affectueux petits coups de crâne donnés sans relâche sur les respectables tibias de son protecteur...

D'autre part (côté homme), c'est un bon et grave sourire incessant sous les moustaches et dans la barbe blanche, c'est un avis tout amical d'avoir à ménager le drap des pantalons, dans les transports trop passionnés de ses griffes...

Enfin c'est une félicité sans nuages qui règne également dans les deux cœurs.

Le lieutenant Coquillard, tout entier à son chat adoptif (ce pauvre Tom, il a dû tant souffrir sur son épave, il faut bien le gâter un peu !), néglige même, depuis huit jours, la précieuse collection d'oiseaux de terre et de mer qu'il a préparée, afin de l'offrir au musée du Havre.

Car le lieutenant Coquillard est un naturaliste amateur, un amateur d'une certaine force cependant, et il empaille tout ce qui lui tombe sous la main, en fait de bipèdes, excepté le bipède appelé l'homme, bien entendu.

On a eu même beaucoup de peine, une fois, à la table du carré des officiers, à lui faire lâcher des cailles de conserve qu'il voulait enlever du plat pour les disséquer, au lieu de les manger.

Tout cela est et bel et bon, mais Tom l'emporte pour le moment sur les oiseaux ! À ce point que le lieutenant Coquillard semble totalement perdre la mémoire des principes élémentaires de la plus vulgaire prudence.

Il omet de mettre en lieu sûr, sous clef, à l'abri de tout regard indiscret, quand il est de service, les oiseaux délicats qui parent sa cabine, pour le moment, en attendant le jour glorieux où ils seront admirés, au musée havrais, par les curieux de la Seine-Inférieure.

Inquiétante quiétude !

Oh ! lieutenant Coquillard, ne vous rappelez-vous pas ce que vous ont coûté la capture et l'empaillage, par exemple, de votre admirable pingouin (*Alca impennis*), jadis le plus cher objet de vos préoccupations, et aujourd'hui l'ornement le plus rare de votre cabine ?

Regardez-le ! Il vous tend les bras comme un fils : je veux dire, il vous tend les moignons d'ailes que lui mesure la nature. Ne le voyez-vous donc pas, lieutenant Coquillard, et n'en êtes-vous donc plus touché ?

Si, si : le lieutenant voit toujours son remarquable pingouin d'un très bon œil, mais il adore son Tom – que voulez-vous ? – et sa confiance en lui est illimitée.

III. Revers de la médaille.

Les plus belles médailles ont souvent un revers qui ne possède pas les charmes de l'autre côté, le côté de l'effigie.

Nous avons dit que le lieutenant Coquillard était un excellent homme et un naturaliste distingué.

Mais le lieutenant Coquillard était aussi un joueur enragé de dominos.

C'était là son revers.

Quant au chat Tom, c'était bien la créature à quatre pattes la plus parfaite de toutes les créatures à quatre pattes ; seulement, il était, lui aussi, très joueur.

Il ne jouait pas aux dominos, par exemple !

Non, il n'avait pas besoin de dominos pour se distraire, ce chaton chéri.

Il jouait avec tout ce qui s'offrait à portée de ses jolies petites griffettes aiguës.

Oh ! il ne choisissait pas !

Jeu de mains, jeu de vilains, disaient nos pères, c'est-à-dire jeu rude et dangereux de gens grossiers.

Jeu de vilains, dirons-nous, vilain jeu !

Mais le jeu de griffes est plus désastreux encore que le jeu de mains.

Or un jour – car il faut tout dire, hélas ! – tandis que le lieutenant Coquillard, éloigné de sa cabine depuis trois heures, et enfermé, en compagnie de dominos, avec son commandant, essayait de se débarrasser, au détriment de cet officier supérieur, d'un *double-six* réellement obstiné, que le hasard mettait sans cesse dans son jeu, le petit minet sauvé des eaux, comme Moïse enfant, se mit à faire également sa partie dans la chambre de son ami.

Et quelle partie !

Je frémis encore rien que d'y songer !

D'abord, d'un coup de patte, Tom jeta à bas d'un guéridon l'arbuste artificiel sur les branches duquel le lieutenant Coquillard avait fait reposer une douzaine d'oiseaux-mouches.

Quand les oiseaux-mouches furent par terre, Tom leur défrisa les plumes, en veux-tu, en voilà, de la belle manière !

Puis, comme il reconnut que ce n'étaient pas de vrais oiseaux, des oiseaux vivants, des oiseaux bons à croquer, il les abandonna à

leur triste position, et s'amusa à courir sur les meubles, renversant les bouquins, froissant les papiers, se mettant sur le dos pour mieux les rouler et les déchirer entre ses terribles mains de chat.

Enfin, comme cela ne lui semblait pas très drôle, à la longue, il sauta comme un tigre sur le fameux pingouin, dont il avait eu d'abord un peu peur.

Le pingouin ne résista pas et il ne poussa pas son cri de guerre.

Je le crois sans peine ! Il était tout bourré de coton et aussi peu en vie que les autres oiseaux.

Tom, irrité de ce calme inexplicable, s'acharna sur le pingouin, lui déchira son blanc gilet de plumes à belles dents et le réduisit en lambeaux.

Le plumage du malheureux volatile voltigeait par les airs autour des oreilles de Tom.

Spectacle affreux !

Pendant ce déplorable carnage, qui privait à tout jamais le musée du Havre de la collection du lieutenant Coquillard, ce lieutenant, toujours plongé dans les dominos avec son infatigable commandant, ne savait comment se tirer d'un coup de *blanc partout* que lui avait posé son supérieur.

IV. Voyage de découvertes.

Le lieutenant Coquillard n'avait pas encore trouvé le moyen de parer le *blanc partout* de son commandant, quand monsieur Tom, n'ayant plus rien à détruire, s'avisa d'entreprendre un petit voyage

de découvertes dans les environs de la cabine de son maître.

Sans s'inquiéter davantage des oiseaux épars, avec leurs entrailles de coton pendantes sur le plancher du théâtre de ses ébats, monsieur Tom se glissa dans le couloir obscur qui mène du cabinet des officiers à la chambre du conseil de l'arrière.

Il allait à pas prudents, l'oreille au guet, tressaillant au moindre bruit et partagé entre deux désirs, le désir d'aller surveiller des souris lointaines, dont il entendait les dents fines ronger de vieux morceaux de biscuit de mer dans des entreponts ténébreux, et le désir d'aller voir un peu la cause d'un bruit singulier qui lui arrivait par la porte ouverte de la chambre du conseil et l'intriguait fort.

Or, ce bruit était le fait du bec sonore du perroquet du commandant, un superbe cacatoès à huppe, dont on avait, je ne sais pourquoi, placé la cage sur la table de la chambre en question.

Le cacatoès, pour passer le temps, raclait les barreaux de sa cage avec son bec solide, à la façon d'un joueur de harpe.

Seulement, dame ! ce virtuose à plumes ne jouait pas des airs bien enchanteurs sur son instrument improvisé.

Tom, guidé par la rauque mélodie, arriva en rampant jusqu'à la porte du conseil et vit le magnifique oiseau.

– Tiens, tiens ! se dit-il, en voilà un qui n'a pas du tout l'air d'être en coton. Ça doit être joliment bon à griffer, ce pingouin jaune-là, qui a une si belle huppe sur le crâne !

De son côté, le perroquet aperçut le chat, hérissa sa huppe comme un éventail qui s'ouvre, et lui demanda brusquement d'une voix tremblante d'impatience :

– As-tu déjeuné, Jacquot ?

Monsieur Tom fit un bond en arrière, stupéfait.

Mais il se remit bientôt de sa surprise et s'avança d'un pas vers la cage.

– Et de quoi ? et de quoi ! s'écria le perroquet, alarmé de cette marche en avant.

– Allons, bon ! pensa le chat. C'est un *oiseau-monsieur*, puisqu'il parle ! Voilà qui est très curieux. Il faut que je l'examine de plus près.

Il fit un nouveau pas en avant.

– Du rôti du roi ! du rôti du roi ! du rôti du roi ! gémit alors précipitamment le pauvre cacatoès de plus en plus épouvanté.

– Quel être singulier ! se dit le chat. C'est égal, approchons-nous et essayons de voir un peu « en quoi c'est fait », un oiseau-monsieur !

Et il fit encore un pas en avant.

Lieutenant Coquillard ! monsieur le commandant ! quittez vos dominos ! Il n'est que temps. Si vous vous obstinez à votre jeu, il va se passer des choses extraordinaires et certainement affreuses dans la chambre du conseil.

V. Qui s'y frotte s'y pique.

Mais le commandant et le lieutenant Coquillard, tous deux penchés sur la broderie géométrique que dessine la file des dominos étalés sur la table de jeu, ne furent nullement avertis par aucune voix secrète du drame qui doit fatalement se passer dans

une chambre du conseil où un oiseau et un chat se trouvent ensemble, inopinément, et séparés seulement par une faible barrière de fils d'archal.

Tom, d'un saut, s'installa tout à coup à quelques pouces du cacatoès, lequel se livra immédiatement à une gymnastique désespérée, cherchant de toutes parts le bâton de salut où il pût poser en sûreté ses pattes frémissantes.

Tom fit le tour de la cage, sans se presser, en amateur, clignant de l'œil, la queue dressée en l'air, et se passant la langue sur les lèvres, comme un gourmand qui savoure un bon repas par avance.

Le perroquet, perdant la tête à force de la rouler sur ses épaules pour épier, dans tous les sens, les mouvements de son ennemi, se mit à crier :

– Ran tan plan, tan plan ! à bâbord ! à tribord ! feu !

Mais ces menaces aussi vaines que formidables n'arrêtèrent en rien maître Tom dans ses manœuvres audacieuses.

Il se borna à redresser les oreilles.

Puis, rassemblant toute son énergie, il glissa une patte téméraire à travers les barreaux malencontreux, dans la direction du perroquet, réfugié dans son dernier retranchement, c'est-à-dire au sommet de sa cage.

Fatale imprudence !

En ce moment, d'ailleurs, dans la cabine du commandant, le maître de Tom commettait, de son côté, une imprudence énorme aussi, en gardant en main, à tort, un *cinq-quat* encombrant.

Ce *cinq-quat* décida du sort de la bataille ; il resta pour compte dans la main du lieutenant et le commandant gagna la partie,

qui était la cent neuvième de la journée entre les deux adversaires.

Jacquot et Tom n'eurent pas besoin de jouer leur jeu cent neuf fois pour en avoir assez.

À la première partie, le perroquet empoigna, avec l'héroïsme que la peur inspire souvent aux êtres faibles, la patte menaçante de monsieur Tom, et il la lui mordit vivement.

Oh ! alors, Tom poussa un cri de détresse surprenant et essaya de se dégager au plus vite.

Mais la tenaille de l'oiseau le serrait sans pitié ; on ne peut vraiment pas lui en vouloir.

Il ne fallait pas y aller, voyez-vous, petit sot de chat !

Enfin, le cacatoès, ayant sans doute fait cette réflexion qu'il ne pourrait pas rester toute sa vie – et on dit que les perroquets vivent cent ans – avec une patte de chat dans le bec, se décida sagement à lâcher son ennemi, après l'avoir puni de la belle manière.

Tom jura, un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

VI. Encore des imprudences.

Le pauvre Tom passa le lendemain de longues heures à lécher sa patte meurtrie et douloureuse.

Le bon lieutenant Coquillard, fort affligé de la destruction de sa collection d'oiseaux, mais trouvant avec raison qu'il y avait beaucoup de sa faute dans cet irréparable dégât, ne tint pas longtemps rancune à son cher petit chat.

Et même, au contraire, la vue de la plaie sanglante de l'animal fit jaillir de nouvelles sources d'indulgence dans le cœur du vieux marin.

Il se fit médecin de son favori, et il obtint du chirurgien du *Neptune* des bandes de toile et des baumes précieux qui amenèrent promptement la convalescence du blessé et sa guérison complète.

Le soin qu'il prit de la petite bête lui fit même un peu oublier que le commandant lui devait une revanche, et que ce même commandant brûlait du désir de payer sa dette.

Enfin, par une radieuse matinée, le jeune Tom, évitant soigneusement de passer devant la porte du conseil, où le perroquet vainqueur ne cessait de célébrer son triomphe à tue-tête, monta lentement, très lentement, avec des allures d'invalides, l'escalier de l'arrière.

Il reparut sur le pont aux acclamations de la foule, au fait de ses aventures guerrières, et charmée de le revoir sain et sauf après un terrible combat.

Puis chacun retourna à ses affaires, à son cigare ou à son travail, et monsieur Tom reprit tranquillement le cours de ses promenades périlleuses, dans les embarcations suspendues aux flancs du navire, ou à travers les enfléchures. Les enfléchures sont les échelons de corde des haubans, ces gros câbles qui relient les bas mâts aux bordages.

Personne ne songeait plus à Tom, lorsqu'un mousse, levant par hasard les yeux en l'air, aperçut l'animal rampant avec des précautions infinies sur le bout extrême d'une vergue, laquelle était armée d'une flèche, je ne sais pas pourquoi.

Sur le fer de la flèche, et tournant le dos au chat, qui s'avanc

sans faire plus de bruit qu'une mouche, une petite mouette ou plutôt un guillemot se reposait innocemment.

Couvant le léger oiseau de mer de son œil dilaté par des impatiences et des angoisses de chasseur, le chat tendait insensiblement son échine comme un arc, et s'apprêtait à bondir sur sa facile proie.

– Il est bien plus petit qu'un perroquet, pensait le traître ; il ne m'échappera pas !

Il est évident que, pour faire plaisir à monsieur Minet, et pour l'aider à prendre sa revanche, le charmant guillemot aurait dû certainement patienter un peu sur la flèche.

Il l'aurait peut-être fait avec plaisir en toute autre occasion, mais seulement, ce jour-là, le voyageur ailé avait, je ne sais pas où, un rendez-vous pris depuis longtemps, et auquel il ne pouvait arriver en retard sous peine d'impolitesse.

Et l'heure de partir sonna pour lui précisément à l'instant même où maître Tom prenait son élan pour s'assurer si les petits oiseaux sont plus dociles que les grands.

VII. Le bain.

Oui, malheureusement, le guillemot avait un rendez-vous quelque part, et il lui était impossible d'y manquer.

Il s'envola donc sans prendre congé de personne, tout à coup.

Certes, Tom avait bien pris ses mesures ; mais, vous savez, faute d'un point Martin perdit son âne.

Or, dans l'affaire qui nous occupe, quand le point que visait Tom vint à lui faire défaut, Tom, hélas ! perdit à la fois sa proie et – ce qui est plus grave – son équilibre.

Dépasser le but, c'est souvent manquer la chose.

Tom manqua la chose et dépassa le but.

Or, comme il était posté à l'extrémité d'une grande vergue qui planait au-dessus de la mer, il fit, après avoir peut-être essayé, mais bien vainement, de suivre ce guillemot dans son vol, une chute énorme, suivie d'un plongeon prodigieux dans les flots azurés.

Patatras ! plouf !

L'entrée subite de Tom dans le monde sous-marin se fit avec un grand éclat, sans doute, et les poissons qui suivaient le *Neptune* en furent positivement émerveillés.

Le bruit de sa chute, que signala immédiatement de son côté le mousse observateur, mit l'équipage et les passagers en grand émoi.

– Un chat à la mer ! s'écria le mousse.

À peine avait-il parlé ainsi, qu'un matelot s'élança à l'arrière, un harpon à la main.

– Ce doit être ce pauvre Tom ! dit piteusement le lieutenant Coquillard, attiré sur le pont par la rumeur générale, et dont le visage était blanc comme la barbe.

Puis, serrant dans sa poche le domino – toujours un *double-six* ! qu’il tenait encore à la main quand il avait gravi, quatre à quatre, l’escalier du pont, le lieutenant gémit :

– Vingt francs à celui qui le repêchera !

À ces mots, il y eut comme un *steeple chase* de matelots, du côté de l’arrière où l’infortuné Tom, tombé à l’avant, devait fatalement reparaitre et passer peut-être à portée des cordes, des lignes et des perches qu’on s’empressa de couler à l’eau ou de tendre à sa surface.

Puis chacun attendit, en grand silence.

Moment de suprême anxiété !

Les poissons purent alors contempler à leur aise, s’ils sont curieux, de nombreuses têtes humaines rangées au-dessus des lisses, sondant du regard avec stupeur le mystère des ténébreuses profondeurs salées.

– Le voilà ! hurla enfin une voix rauque.

Un long hurra répondit à ce cri et tous les cœurs furent soulagés.

L’instant d’après monsieur Tom, pris à la peau du cou par le croc d’un harpon, aux environs des chaînes du gouvernail, était hissé à bord, gonflé comme une éponge et ruisselant comme un torrent.

Le passager auquel nous devons les aimables croquis qui illustrent cette histoire(*) aussi authentique que touchante, a retracé

la scène dans tous les détails de son horreur aquatique.

Regardez l'image ci-contre, âmes sensibles, et plaignez le pauvre Tom !

VIII. Sauvé !

Tom repêché, et repêché comme vous pouvez le voir, c'est-à-dire avec infiniment plus de promptitude que de précaution (mais qui aurait le cœur de s'en plaindre ?), fut déposé sur le pont du *Neptune* dans un état très voisin de la syncope.

De plus, il avait perdu les quatre cinquièmes de ses grâces.

Ce n'était plus, aurait dit le poète Racine,

Qu'un horrible mélange.

De poils et de varechs inondés d'eau jaunâtre

Bien fait pour effrayer le public d'un théâtre.

Le matelot qui avait arraché Tom à la fureur des flots, fut chargé par le lieutenant Coquillard d'exprimer délicatement l'eau dont l'imprudent chasseur était tout imbibé.

Le marin n'en fit ni une ni deux ; il se dévoua, et, ne pouvant le tordre comme un linge mouillé, il le secoua comme une salade trop humide.

Cela fait, et comme le soleil était chaud et brillant, il lança l'animal ahuri sur le prélat goudronné qui sert d'ombrelle

immense aux passagers de la première chambre pendant les ardeurs de l'été.

Or, on était en été.

Et c'était bien heureux pour le pauvre cher petit revenant !

Le bain qu'il avait pris dans de l'eau tiède fut sans conséquence pour lui, et, d'autre part, en moins d'un quart d'heure il fut complètement séché sur la banne brûlante où son sauveur l'avait envoyé avec aussi peu de cérémonie que s'il eût été un paquet de cordages.

Par exemple, quand il eut fini de peigner et de lisser sa fourrure, que la catastrophe avait peut-être un peu mise en désordre, Tom se sentit tous les symptômes d'un appétit formidable et qui demandait à être immédiatement satisfait, toute affaire cessante !

Rien ne creuse l'estomac comme la mer, de quelque manière qu'on la goûte.

IX. Intempérance.

Sans perdre une seconde en réflexions vaines, et plus gaillard que jamais, le célèbre chat du *Neptune* sauta prestement à bas de son vaste hamac goudronné, et se déroba aux caresses de tous, bien qu'il en fût à la fois touché et flatté, il se rendit directement, par les voies rapides, dans la cabine de son cher ami le lieutenant.

On venait justement d'apporter à celui-ci les éléments d'un déjeuner frugal, mais appétissant, composé d'œufs à la coque et de café au lait.

Ces mets confortables, sans oublier le pain et le beurre (un beurre très salé, par exemple !), reposaient sur l'unique guéridon du lieutenant, recouvert d'une nappe blanche pour la circonstance.

– Tout va bien ! se dit le chat ; le couvert est mis.

Il grimpa sur la table, flaira le pot à lait d'où s'échappait une odeur agréable, et s'assit pour attendre patiemment – rendons cette justice au petit Tom – l'arrivée de son maître.

Or ce maître adoré venait d'être appelé, hélas ! en conférence par son commandant, et cette fois il ne s'agissait pas de dominos. Il s'agissait du prochain débarquement.

La conférence n'en finissant pas, maître Tom, qui mourait de faim, se crut autorisé à prendre quelque petite avance sur le repas futur.

Il inséra délicatement sa tête ronde dans l'ouverture du pot à lait, résolu à ne prendre du liquide bienfaisant que la largeur de sa langue, une petite langue rose, rude comme râpe.

Mais l'appétit lui vint en mangeant, ou plutôt en lappant, et il se mit à boire avec une effrayante avidité, enfonçant sa tête de plus en plus dans le pot à lait.

Quand il voulut la retirer, impossible.

La tête avait pu être introduite dans un certain sens, mais le col du pot se refusait absolument à la laisser sortir dans un autre sens.

De là, de la part de Tom, que le pot coiffait comme un casque, des efforts inouïs pour s'échapper – par la tête du moins – de l'impasse de faïence (ou de porcelaine) où il s'était si imprudemment engagé dans son avidité. On devine les effets qui peuvent résulter sur une table servie, des efforts d'un chat qui se croit perdu.

Il se produisit un cataclysme domestique tout à fait pittoresque, au point de vue de l'art, mais qui aurait mis la mort dans l'âme d'une bonne ménagère.

Il y eut, dans la cabine du lieutenant Coquillard, une espèce de bruyante avalanche, dont les flots roulaient des assiettes, un couteau, une fourchette, plus un chat empoté, crispant ses griffes sur une nappe qui cède et ne rompt pas, plus un coquetier, des œufs cassés et une honnête cafetière, perdant soudain le centre de gravité.

X. Le port après la tempête.

Quand le lieutenant Coquillard revint dans sa cabine, en caressant l'espoir de manger enfin un œuf, un peu durci peut-être et beaucoup refroidi sans doute, mais bien agréable à gober tout de même lorsqu'on n'a rien dans l'estomac depuis le matin, il vit le navrant tableau ci-contre, que nous renonçons à décrire !

Ici, comme en beaucoup d'autres occasions d'ailleurs, la plume s'efface avec plaisir devant le crayon.

Le petit Tom, gorgé de lait, à moitié asphyxié, les griffes toutes douloureuses encore de s'être cramponnées à la nappe, se traînait en gémissant au milieu d'innombrables débris, fruit de ses exploits, sur le tapis du lieutenant.

– Miséricorde ! s'écria le brave Coquillard ; mais ce chat a donc le diable au corps !

Et il ajouta :

– Aurait-on eu tort d’arracher cet animal par trop fantaisiste à l’épave sur laquelle il flottait ? Un bienfait sera-t-il donc perdu ?

Mais le lieutenant songea que le pauvre petit Tom était jeune, bien jeune, qu’il n’était qu’un chat sans éducation, privé de bonne heure de son papa et de sa maman et élevé par des matelots qui, certes, n’étaient pas des professeurs de bon ton et de belles manières.

Il songea encore que, lui-même, après avoir adopté le petit naufragé, il l’avait bien souvent trop gâté, qu’il l’avait laissé seul, livré à toutes les tentations.

Bref, le lieutenant Coquillard prit philosophiquement son parti de la chose, se passa de déjeuner, mit de l’ordre lui-même dans sa cabine, afin de voiler de son mieux les folies de son favori, produites par ses propres négligences et par sa trop grande faiblesse, et se promit de le mieux surveiller à l’avenir.

Puis il monta sur le pont. Le Havre était en vue.

Alors maître Tom, tout moulu, tout contusionné, chercha un bon petit coin pour s’y reposer de ses fatigues jusqu’à l’heure de l’arrivée au port.

D’abord, il essaya de se mettre en boule dans le creux d’un fromage anglais, le *stilton*, fromage entouré d’un linge mouillé pour en maintenir la pâte humide, et dans l’intérieur duquel on puise avec une cuiller.

Quelle idée étrange !

C’était moelleux comme couchette, mais cela sentait bien mauvais, oh ! bien mauvais !

Aussi, après trois minutes de séjour dans l’intérieur du *stilton*, monsieur Tom abandonna ce lit baroque et puant, en faisant :

– Pouah !

Il aperçut alors, sur une planche, et par un singulier hasard, tout grand ouvert (encore une négligence du lieutenant Coquillard !), l'étui d'un vieux tricorne que l'officier portait quand il était dans la marine militaire.

Un étui doublé de flanelle rouge du plus engageant aspect et de forme commode, surtout pour un chat !

Monsieur Tom s'y blottit et s'y endormit enfin.

Nous l'y abandonnerons pour l'instant.

Alphonse Karr

Les Willis

À la fin d'une journée d'automne, devant la maison du garde général Wilhem Gulf, des filles et des garçons valsaient joyeusement ; des jeunes gens jouaient, l'un du violon, l'autre du cor. La forêt devenait encore plus silencieuse ; un vent léger, qui faisait de temps en temps frissonner le feuillage, avait cessé d'agiter les arbres ; le soleil ne laissait plus à l'horizon qu'un reflet de pourpre, qui éclairait encore obliquement la clairière dans laquelle on dansait, et colorait d'une vive teinte rose les visages des danseurs.

Après une valse finie, Anna Gulf prit la parole :

– Il n'est pas juste, dit-elle, que le pauvre Henry passe toute la soirée à souffler dans son cor, sans valser au moins une fois. Conrad va jouer seul quelque temps, et Henry pourra prendre part à la danse.

– Et, pour le récompenser de la fatigue qu'il a prise à nous faire valser, ajouta la jolie Geneviève, nous déclarons qu'au mépris de tous les engagements pris d'avance, il a le droit de choisir celle de nous qui lui paraîtra la plus belle, et de valser avec elle deux fois de suite.

Anna Gulf devint toute tremblante ; elle devait épouser Henry ; c'était un projet dès longtemps formé entre les deux familles ; mais Henry, jusque-là, n'avait presque jamais paru distinguer la fille du garde général.

Anna Gulf aimait Henry. Qui ne l'eût aimé ? C'était le plus beau

et le meilleur garçon du pays ; pas un chasseur n'était plus adroit ni plus audacieux, et le prince avait promis de l'élever au grade de garde général, que son beau-père lui devait résigner lors de son mariage.

De son côté, Anna était une bonne et jolie fille, qui depuis la mort de sa mère, était à la tête de la maison du garde général, resté veuf avec deux enfants, Anna et Conrad. Pas une seule maison ne paraissait si propre et si bien tenue ; pas une, avec un revenu borné, n'offrait un tel aspect d'aisance et de bonheur. Anna était l'idole de son père et de son frère ; ils l'appelaient leur bon ange, et elle avait en effet quelque chose des anges : son corps élancé et flexible, sa jolie tête un peu pâle, ses longs cheveux noirs appliqués en bandeaux sur son front, et ses yeux d'un bleu sombre pleins de tendresse et de mélancolie, semblaient, par un instinct secret, faire pressentir qu'Anna Gulf, ange du ciel, n'avait été que prêtée à la terre, et qu'après avoir, comme une bienfaitante rosée, donné à tout ce qui l'entourait de la vie et du bonheur, elle déploierait ses ailes et retournerait dans sa céleste patrie, laissant au cœur de ceux qui l'avaient aimée cette amertume qui semble être une condition nécessaire de tout bonheur humain.

Henry, sans hésiter, vint prendre la main d'Anna, dont le cœur battait à peine, tant elle était oppressée de crainte et de plaisir ; Conrad fit résonner l'archet, joua une valse composée par Henry, et les valseurs partirent.

Mais la lune commençait à monter derrière les arbres, et sa lueur blanche paraissait au-dessus de leurs cimes. Il y avait à cette heure tant de calme, tant de solennité dans le recueillement de la nature, que l'on cessa de valser, et que, rapprochés devant la porte de la maison, où le vieux Gulf fumait tranquillement en regardant

les jeunes gens, tous les danseurs se laissèrent aller à une conversation plus grave et plus intime. Tout à coup, Henry et Anna, qui étaient restés en arrière s'approchèrent du vieillard, et Henry lui dit :

– Mon père, nous nous aimons, donne-nous ta bénédiction.

Tous deux s'agenouillèrent. Wilhem Gulf les bénit et demanda pour eux au ciel de plus puissantes bénédictions. Conrad vint serrer la main de Henry ; Henry donna à Anna Gulf un bouquet de bruyères qu'il avait à la main ; Anna entra brusquement dans la maison et se réfugia dans sa chambre, où elle put donner un libre cours aux larmes de bonheur qui l'étouffaient. De ce jour ils furent promis, et l'on s'occupa des préparatifs du mariage.

Mais un jour Henry arriva sombre et triste chez le garde général et lui montra une lettre qu'il avait toute froissée ; un oncle mourant à Mayence le priait de venir lui fermer les yeux.

Anna lui dit :

– Ne m'oubliez pas et revenez bien vite.

Elle ne dit pas un mot de plus, car elle l'eût prié de ne pas partir ; cette nouvelle lui avait serré le cœur ; les plus funestes pensées se présentaient en foule à son imagination ; le bonheur est une chose si fragile, il y en a si peu de réservé à l'homme, que ce qu'il en peut avoir lui semble toujours pris sur la part des autres, qu'il se cache comme un voleur pour en jouir, et n'ose être heureux que tout bas.

Le père Gulf reçut la nouvelle sans s'émouvoir ; il dit à Henry :

– Bon voyage, mon fils, et reviens auprès de moi aussitôt que tu te seras convenablement acquitté des devoirs que t'impose la nature. Quand pars-tu ?

– Je partirai cette nuit, dit Henry, pour rejoindre la voiture qui passe sur la route à huit lieues d’ici demain matin.

– Prends ta carabine, ajouta le vieillard.

Vers minuit, en effet, Henry se mit en route, le sac sur le dos et le fusil sous le bras ; il fit un détour, car, ayant de quitter le pays, il voulait voir encore une fois la maison d’Anna et la lueur de la veilleuse qui brûlait dans sa chambre.

Comme il approchait, il cueillit quelques brins de bruyères blanches et en tressa une couronne pour l’appendre à la fenêtre de sa bien-aimée. Il écarta doucement les branches des coudriers qui entouraient la maison, et plaça sa couronne ; la veilleuse, à travers les rideaux, éclairait la petite chambre d’une lueur mystérieuse ; Henry rompit la branche de coudrier qui touchait de plus près la fenêtre, et l’emporta.

Puis il partit lentement, se retourna quelquefois, s’arrêta longtemps à l’endroit où le détour du sentier allait lui cacher la maison éclairée par la lune, et disparut.

Le lendemain matin, dès que le soleil glissa ses premiers rayons roses dans la petite chambre, Anna ouvrit sa fenêtre ; ses cheveux étaient en désordre et sa robe froissée ; elle avait pleuré tout le soir, et s’était endormie de lassitude sans se déshabiller ; elle trouva la couronne blanche, la porta à ses lèvres et la serra sur son cœur.

À chaque relais, Henry envoyait une lettre ; mais quel que fût son chagrin, c’est pour celui qui reste que l’absence a le plus d’amertume ; et en peu de temps la pauvre Anna perdit la teinte rose de son visage ; il arriva un moment où les lettres devinrent plus rares, puis on n’en reçut plus du tout. Anna ne se plaignait pas,

mais ses joues et ses yeux se creusaient, et elle pleurait en silence dans sa chambre ; elle devenait sombre et farouche, et fuyait même la société de son père et de son frère Conrad.

Enfin elle devint tout à fait malade ; Conrad avait écrit quatre fois à Henry sans en recevoir de réponse. Un matin, il partit pour Mayence ; deux mois après, il revint sur un chariot, blessé, pâle ; au bout de quelques jours il mourut, tué par Henry.

Voici ce qui était survenu.

En arrivant à Mayence, l'oncle s'était trouvé moins malade que Henry ne s'y attendait ; sa ressemblance avec son père avait comblé de joie ce parent, qui attribua sa prochaine convalescence à l'arrivée de son neveu. Cet oncle était fort riche, et, de ses nombreux enfants, n'avait plus qu'une fille très belle qu'il imagina de faire épouser à Henry. Celui-ci n'osa refuser tout d'abord, prit du temps pour demander le consentement de sa mère, et lui écrivit de le refuser ; mais, dans le temps que la réponse mit à venir, il s'était habitué à sa cousine et à la fortune, et il ne fut pas médiocrement enchanté, au lieu de la lettre qu'il avait demandée à sa mère, d'en recevoir une où elle lui peignait tous les avantages de l'union qu'il était à même de contracter.

Il en vint, au milieu des plaisirs d'une grande ville, à oublier Anna, et à regarder les engagements sacrés qu'il avait pris avec elle comme un jeu d'enfants auquel devait renoncer l'homme raisonnable.

Conrad était arrivé le jour du mariage de Henry avec sa cousine ; il avait fait de vifs reproches à son ancien ami, et, exaspéré de ne pouvoir le fléchir par la peinture de la tristesse et des souffrances de sa sœur, il l'avait insulté et provoqué en public ; ils s'étaient battus, et Henry lui avait donné un coup d'épée.

Anna ne pleura pas, mais ses larmes retombèrent sur son cœur et le brûlèrent. De ce moment, elle se consacra entièrement à soigner le père Gulf, bien abattu de la mort de son fils, et à prier. La prière est le refuge du malheureux ; c'est un dernier appui quand tous les appuis sont brisés ; c'est un lien sacré entre l'homme et la divinité.

Henry se trouva maître d'une grande fortune et époux de la plus jolie femme de la ville de Mayence ; tout était nouveau pour lui dans la vie de luxe et de plaisir qui se menait à la ville.

Un an après son mariage, cependant, son beau-père mourut, et sa femme, nouvellement mère, désira se retirer quelque temps à la campagne. Henry acheta un château à quelques lieues du séjour du père Gulf, et y passa toute la belle saison ; pendant ce temps, Anna acheva de s'éteindre et mourut sans douleurs apparentes ; on l'enterra avec la couronne blanche que Henry avait attachée à sa fenêtre la nuit de son départ.

Comme un soir Henry revenait d'une longue partie de chasse, il s'égarait dans la forêt et n'imagina pas de meilleur moyen de retrouver sa route que de gagner la maison de sa mère ; de là, il lui devenait facile de s'orienter : la première moitié de sa vie s'était écoulée dans cette partie de la forêt, et pas un sentier, quelque petit qu'il pût être, ne lui en était inconnu. Il fallut passer devant la maison où le père Gulf restait seul avec une vieille servante. C'était encore une belle soirée d'automne, la lueur du soleil couchant éclairait encore obliquement la clairière. Henry soupira et doubla le pas ; il eût marché bien vite, s'il eût pu entendre dans la maison le pauvre vieillard qui veillait la nuit, priait pour son fils et pour sa fille, et disait :

– Henry, Henry, toi qui as tué mes deux enfants, sois maudit, sois maudit !

La forêt était plus silencieuse et plus mystérieuse que jamais ; dans le sentier que suivait Henry, elle devenait à chaque instant plus touffue et plus sombre ; la lune avait peine à glisser de temps en temps un pâle et furtif rayon à travers les branches ; en vain Henry voulait chasser les impressions pénibles qui se réveillaient dans son esprit, en vain il se rappelait sa femme, son enfant, tous les plaisirs qui l'entouraient : le souvenir d'Anna et des jours si heureux, si purs, de son amour, jetait un crêpe funèbre sur toutes ses autres pensées.

Par moments, un vent léger apportait de loin le parfum des chèvrefeuilles fleuris dans la forêt ; en marchant toujours, il lui sembla que ce vent apportait aussi par bouffées quelques mesures vagues et singulières d'un chant qui ne lui était pas inconnu.

Il s'avança, et s'arrêta tout à coup en frissonnant.

Il fallait quelque danger extraordinaire pour faire ainsi trembler Henry, le plus brave des chasseurs de cette forêt ; et cependant il n'arma pas son fusil, car ce qui l'effrayait n'avait rien d'humain : c'étaient quelques mesures bien distinctes de la valse qu'il avait autrefois composée et que jouait Conrad, le jour où le vieux Gulf avait béni Henry et sa fille ; il fit le signe de la croix et avança.

Puis il ne perdit plus rien des chants : c'étaient des voix de femmes, des voix pures, suaves, fugitives ; il s'arrêta et retint son haleine pour écouter. C'était toujours la valse qu'on chantait, et on entendait aussi un frôlement de pieds sur la mesure, mais si faible, si léger, qu'aucun pied humain n'en aurait pu produire un semblable. Ses cheveux se dressaient sur sa tête, ses jambes fléchissaient sous lui ; cependant, il avança et écouta encore ; on chantait des paroles : c'étaient des paroles qu'il se rappelait avoir faites lui-même sur cet air, dans la nuit où il s'était éloigné

d'Anna ; il ne les avait jamais dites à personne, et cependant on les chantait :

*Quelques instants, et la forêt déserte
Va pour moi seul être un palais riche et pompeux ;
Le chêne épais forme une tente verte ;
Et sous ce toit frais, parfumé, nous serons deux.
Signe orgueilleux de grandeur souveraine,
Rouge turban plissé sur la tête des rois,
Non, tu n'as pas l'éclat de ces tresses d'ébène
Qui couronnent son front et que nattent mes doigts.
J'ai vu souvent, à des fêtes moins belles,
Briller dans les cheveux d'une femme à l'œil noir
Des diamants aux vives étincelles,
Comme l'étoile bleue au ciel sombre le soir.
Et j'aime mieux l'églantine séchée
Dont ses cheveux tout un grand jour furent liés,
Et j'aime mieux la mousse encore penchée
Qui garde empreints, sur son velours, ses petits pieds.*

Ces paroles, composées dans la forêt par Henry, pendant sa route, n'avaient jamais été écrites ; lui-même les avait presque oubliées, et il les entendait sans que la chanteuse se trompât d'un seul mot ; il fit encore quelques pas, et, au détour du sentier, il trouva une clairière tout entourée de hauts châtaigniers et mystérieusement éclairée par la lune.

Il se tapit dans un buisson, et put contempler un étrange spectacle. Des jeunes filles, vêtues de robes blanches et couronnées de fleurs, valsaient en chantant sur la mousse ; mais leurs robes blanches étaient plus blanches qu'aucune étoffe qu'on eût jamais vue, leurs couronnes de fleurs semblaient lumineuses ; leurs pas étaient si légers qu'on ne savait s'ils touchaient réellement la terre ; leurs voix suaves et mystérieuses ne paraissaient nullement gênées par le mouvement de la valse ; leurs visages surtout étaient d'une effrayante pâleur.

Henry alors se rappela la tradition de la ronde des willis, jeunes filles abandonnées par leurs promis et mortes sans époux, qui, la nuit, dans les bois, dansent entre elles au clair de la lune ; la valse s'arrêta un moment, et Henry entendait le bruit des battements de son cœur. Quelques instants se passèrent à rajuster les couronnes de fleurs, puis on reprit les chants, et c'était encore la valse de Henry que l'on chantait.

Les blanches filles s'enlacèrent deux à deux pour la valse ; une resta seule et jeta autour d'elle un long regard pour chercher une compagne ; sa taille était souple et élancée ; ses cheveux noirs étaient appliqués en bandeau sur son front ; ses yeux d'un bleu sombre avaient un regard tendre et mélancolique ; elle était couronnée de bruyères blanches.

C'était Anna !

Henry crut qu'il allait mourir.

Anna s'avança vers le buisson qui cachait Henry, et le prit par la main ; la main d'Anna était froide comme un marbre.

Henry n'avait pas la force de la suivre ; mais une puissance surnaturelle le portait.

On chanta ; la valse recommença, et Henry, toujours entraîné malgré lui, valsa avec sa fiancée.

Puis un autre fantôme vint prendre Henry, et valsa avec lui à son tour ; à celui-ci succéda un troisième, puis un quatrième.

Henry était exténué ; une sueur froide coulait sur son front, et il était aussi pâle que les morts.

Une cinquième morte le vint prendre, puis une sixième, et, l'on pressait toujours le mouvement de la valse. Henry, épuisé, demi-mort de fatigue autant que d'effroi, voulait se laisser tomber sur l'herbe et ne le pouvait : une force invincible l'entraînait, et il valsait toujours.

L'air ne pouvait plus entrer dans sa poitrine ni en sortir : il étouffait, il voulait crier et il n'avait pas de voix ; alors Anna le reprit à son tour, et l'on pressa encore le mouvement de la valse ; mais Henry sentit que la robe blanche n'était plus remplie que des os d'un squelette ; la main d'Anna, placée sur son épaule, entrait dans sa chair ; il la regarda : elle n'avait plus ses cheveux noirs en bandeau ; il ne vit plus qu'une hideuse tête de mort toujours couronnée de bruyères blanches.

Il se débattait et le fantôme l'étreignait dans ses bras et l'entraînait dans un mouvement de valse d'une rapidité dont rien ne peut donner l'idée.

.....
Le lendemain, on retrouva dans la forêt le cadavre de Henry.

Sources

La dimension fantastique : dix nouvelles de Gustave Flaubert à Alexandro Jodorowsky, Librio, Paris, 1999.

Alphonse Esquiros, *Le château enchanté*, Paris, Librairie des auteurs modernes, 1884.

Contes oubliés du XIX^e siècle, Le Cercle du Livre de France, Montréal, 1949. Deux tomes.

Ernest D'Hervilly, *Le chat du Neptune*, Paris, Librairie Ch. Delagrave, 1886.

Cet ouvrage est le 295^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.

* Ce récit, dans son édition originale, était accompagné de nombreuses gravures.

Table des Matières

Marguerite de Navarre	4
Contenance d'une jeune fille	5
Madame de La Fayette	15
La princesse de Montpensier	16
Alfred de Vigny	49
Laurette ou le Cachet rouge	50
Hector Malot	84
Une peur	85
Victor Hugo	93
Le diable chiffonnier	94
Gustave Flaubert	104
Rêve d'enfer	105
I	105
II	106
III	111
IV	114
V	123
VI	130
VII	135
VIII	136
IX	140
X	145

Georges Feydeau	147
La mi-carême	148
Léon Bloy	152
La fève	153
Joséphine Colomb	160
Fermé pour cause de décès	161
Alphonse Esquiros	167
Le baron et la princesse	168
Ernest d'Hervilly	175
Le chat du Neptune	176
I. Apparition de Tom.	176
II. Enchantement du lieutenant Coquillard.	178
III. Revers de la médaille.	180
IV. Voyage de découvertes.	182
V. Qui s'y frotte s'y pique.	184
VI. Encore des imprudences.	186
VII. Le bain.	189
VIII. Sauvé !	191
IX. Intempérance.	192
X. Le port après la tempête.	194
Alphonse Karr	197
Les Willis	198
Sources	209